ÉTUDE

SUR LES RAPPORTS LITTÉRAIRES

ENTRE

GENÈVE ET L'ANGLETERRE

JUSQU'À LA PUBLICATION DE LA

« NOUVELLE HÉLOÏSE »

PAR

Williamson Up Dike VREELAND

Maître ès arts

ASSISTANT PROFESSOR

à l'Université de Princeton, Etats-Unis.

GENÈVE

LIBRAIRIE HENRY KÜNDIG, CORRATERIE 11

1901

Universitas BIBLIOTHECA uOttawa BIBLIOTHÈQUE

à M. Eugène Ritter,

Professeur à la Faculté des Lettres de Genève

Hommage reconnaissant.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

PRÉFACE

On n'en sait jamais assez sur les hommes qui ont été les pionniers de leur époque et dont on peut dire que le monde vaut mieux pour les avoir possédés. Chaque détail de leur vie, chaque menu fait, chaque petite circonstance de leur carrière, surtout ce qui semble avoir contribué à les faire tels qu'ils se sont montrés, offre un intérêt particulier et doit être pris en sérieuse considération.

C'est là l'excuse, la raison d'être de cette infinité de publications faites à notre époque sur beaucoup de personnages célèbres, publications qui n'ont souvent d'autre mérite que d'apporter quelques matériaux de plus à un monument de piété littéraire.

Il y a presque toujours dans les vies des hommes illustres nombre de choses qui intriguent et dont on voudrait savoir le pourquoi, certains points mystérieux dont la curiosité légitime des admirateurs demande l'explication. Jusqu'à ce qu'on l'ait trouvée nette, précise, indiscutable, la tâche du biographe n'est point terminée.

Du vivant de Rousseau on avait déjà remarqué les ressemblances entre la Nouvelle Héloïse *et* Clarisse Harlowe ; *dernièrement on a voulu voir quelque chose d'anglais dans le caractère genevois, et par suite dans le*

génie de Rousseau : c'est ce que nous voulons examiner dans les pages qui suivent.

Il n'est que juste de les dédier à M. le professeur Eugène Ritter dont les précieux conseils nous ont guidé dans tout le travail et de lui exprimer ici toute notre gratitude.

En même temps, nous offrons nos sincères remerciements aux autres membres de la Faculté des lettres, MM. Charles Borgeaud, Bernard Bouvier, Adrien Naville (doyen de la Faculté), Emile Redard qui, tous, ont bien voulu nous encourager et nous aider.

Tous nos remerciements aussi à M. Eugène de Budé, dont l'extrême bienveillance nous a permis d'enrichir notre opuscule de plusieurs lettres inédites qui en sont certainement la partie la plus intéressante.

Williamson Up Dike VREELAND

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

I. Universalité des mouvements littéraires.

II. Etude chronologique sur la page 107 du livre de M. Texte, *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire.*

III. Georges-Louis Le Sage de la Colombière.

IV. Ce que Rousseau doit par Genève à l'Angleterre.

I

Dans la composition de tout livre, quels qu'en soient le sujet et la matière, il entre tant et de si divers éléments, qu'on ne saurait en faire exactement le compte, et dire avec certitude : « Ce livre dérive de ceci et non de cela. » L'histoire d'une littérature ne serait pas complète si elle se bornait à déterminer, à raconter « l'action des œuvres sur les œuvres. » Nous le répétons : un livre est une chose extrêmement complexe. Et tout en admettant, ainsi que M. Brunetière, « qu'avec le moment..... et rien qu'avec le moment, » on puisse expliquer « tout ce qu'il y a dans l'œuvre littéraire de réellement explicable par les causes générales[1], » nous pensons que les causes non générales, les causes particulières, sont, non seulement intéressantes, mais d'une importance capitale, car ce sont précisément ces causes particulières qui distinguent les hommes les uns des autres, qui font leur individualité. Certes, il est intéressant et instructif de tracer l'arbre généalo-

[1] *Evolution des genres,* par Brunetière, Paris, 1890, p. 262.

gique d'un livre, de chercher l'origine de tous les éléments qui se sont réunis pour le composer. Mais en même temps il faut se défier un peu de cette méthode, ne pas oublier que tout homme est une personnalité distincte, avant d'appartenir à une société. Il faut se rappeler que les lois de la nature ne s'opposent pas à ce que deux hommes, nés et élevés dans des pays différents, puissent présenter une étroite ressemblance, ni que le même fait puisse être observé pour les villes et pour les nations.

C'est de cela surtout qu'il faut se rendre compte dans l'étude de la littérature comparée, étude que M. Joseph Texte a si brillamment commencée et qu'il aurait pu mener si loin. On voit aujourd'hui que tout marche plus ou moins ensemble. Le même esprit agit sur toutes les branches de l'activité humaine, et obtient des résultats qui se ressemblent beaucoup. Dans la littérature, par exemple, on cherche la « couleur locale » (expression vieillie, mais non remplacée); on s'efforce d'écrire des romans vrais, réels, vécus, comme on dit, et ces tentatives plus ou moins heureuses rendent plus facile une histoire de la littérature comparée. En effet, de ces romans qui peignent au naturel la vie des capitales ou des provinces, on tire des images précises, des portraits ressemblants, que l'on peut comparer avec les types des autres pays. Toute nation a ses traditions, ses types, qu'on regarde comme caractéristiques. Les écrivains d'aujourd'hui ne se proposent plus de peindre des hommes et des femmes absolument beaux et parfaits, ni de raconter l'homme en général. Ce n'est plus à l'observation des trois unités qu'on s'attache dans le drame, mais plutôt à donner une peinture fidèle de la nature. Tout cela est un

peu terre à terre, si l'on veut, un peu prosaïque, un peu vulgaire, mais cela s'accorde avec nos idées modernes et nos innovations pratiques. L'homme actuel est moins esthétique peut-être qu'à d'autres époques, mais plus rapproché de la vérité et, par conséquent, plus cosmopolite. Le bien-être, le confort, n'a pas de nationalité ; c'est une chose que tout le monde goûte, recherche ou, tout au moins, apprécie. La littérature s'est modifiée avec les institutions sociales, avec les changements politiques, avec tout ce qui caractérise la vie et les mœurs. Tout marche vers la sincérité, la vérité, la simplicité. En politique, les réformes se font voir dans les idées républicaines, dans les gouvernements populaires. Dans la société, elles apparaissent par une fusion plus complète des différentes classes. La force du droit coutumier et des institutions séculaires s'affaiblit. Nous estimons un homme pour sa valeur personnelle, et non pour la lignée de ses ancêtres. Et ces nouveaux principes font du chemin, et, en dépit des résistances, s'établissent dans toutes les capitales de l'Europe et de l'Amérique. Aujourd'hui que les communications, non seulement de ville à ville, de pays à pays, mais de continent à continent sont si rapides et si aisées, il serait inutile de lutter contre le flot montant des influences étrangères. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'en diriger le courant et de l'assimiler.

Il ne faut donc pas s'étonner si Pétrarque a trouvé des imitateurs au delà des Alpes, si Corneille cherche l'inspiration en Espagne, et Shakespeare en Italie. Les mêmes besoins se font sentir plus ou moins universellement. A certaines conditions de la civilisation correspondent certaines conditions de la littérature. Jamais on n'a vu

exemple plus frappant de cet esprit international qui conduit diverses nations à cultiver un même genre de littérature que dans le XIX^me^ siècle. Partout on trouve le roman. Il a remplacé presque tous les autres genres. Est-ce affaire d'imitation? demandera-t-on. Est-ce Richardson et Rousseau qui ont produit les Tolstoï, les Sienkiewicz, les Manzoni, les Galdos et les Valera, les Dickens et les Thackeray, les Balzac et les Daudet? Est-ce une influence évolutionniste exercée depuis cent ans ou plus, ou bien est-ce une influence contemporaine et immédiate? Est-ce enfin l'influence « des œuvres sur les œuvres, » ou cela est-il dû à des causes physiques, à la race, au milieu et au moment? Ce sont là des questions qui se posent d'elles-mêmes si l'on réfléchit qu'il y a des périodes, non seulement dans l'histoire littéraire de tout pays pris isolément, mais aussi dans la littérature universelle. Si les Russes et les Espagnols produisent de si bons romans en si grand nombre, si le peuple les lit avec tant de plaisir et d'avidité, est-ce parce qu'on en fait en France et en Angleterre? En seraient-ils là sans Richardson et Rousseau? Voilà des problèmes extrêmement difficiles qui occupent les critiques les plus compétents et qui les occuperont pendant des années encore. On ne saurait nier l'influence de l'Italie sur Shakespeare, par exemple, de l'Espagne sur Corneille, de l'Angleterre sur Diderot. C'est bien à ces pays-là qu'il faut demander l'explication de l'œuvre de ces génies exceptionnels; mais, hélas! ils ne nous donneront que la clef pour ouvrir le coffre-fort; à nous maintenant d'en examiner les trésors, de les dénombrer, de les comprendre. Tout ce qui est véritablement important, essentiel, dans Shakespeare, vient de lui-

même, de sa personnalité, lui appartient en propre. Son œuvre est, avant tout, anglaise ; mais si on l'a si bien comprise en Allemagne, c'est qu'il se trouve dans Hamlet, dans Macbeth, dans Othello, des vérités, des traits qui ne sont pas plus anglais qu'allemands, mais humains et, par conséquent, d'un caractère universel. Shakespeare n'est si grand que parce que son génie n'est pas uniquement national.

Et Rousseau, lui ausssi, a touché une corde universelle en parlant de la nature. Cette note si particulière, ce n'est pas chez Richardson qu'il l'a trouvée, mais dans son pays, dans son cœur.

Il se pourrait qu'il y eût « quelque chose d'anglais dans la nature genevoise [1]. » Reste à savoir si ce « quelque chose » vient de l'influence de l'Angleterre, des rapports qui s'établirent entre la petite Genève et la grande Albion, ou si ce n'est pas seulement une ressemblance naturelle qui peut se rencontrer entre deux races ? C'est ce que nous examinerons plus loin.

On a beaucoup écrit dernièrement sur les idées évolutionnistes. On a appliqué ce nouveau système à la plupart des hommes célèbres ; on a été entraîné par le charme des nouveaux aspects qu'en suivant cette méthode on découvrait dans la littérature ; on a porté tout cela si loin que l'individu a failli disparaître entièrement. Et, après toutes ces recherches, on finit par trouver que tout homme et toute chose sont bien à leur place, et on s'efforce de montrer comment il se fait qu'ils s'y trouvent. Tout cela, sans doute, est fort intéressant, mais parfois il semble

[1] Texte, *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraires*, Paris 1895, p. 105.

aussi qu'on dépense bien des efforts et qu'on fait beaucoup de détours pour arriver à un but qui n'est pas éloigné. Ainsi, il n'y a rien de plus conforme à la vérité, nous semble-t-il, que de faire sortir l'esprit de Rousseau de Genève et non de l'Angleterre. A peu près tout ce qu'il y a d'important dans ses œuvres pourrait se rattacher à sa patrie, à lui-même enfin. En même temps, il se pourrait qu'il fût, comme dit M. Texte, un peu cosmopolite comme l'était sa ville natale.

Sans doute, il y eut un temps, un moment, que l'on ne saurait déterminer, où l'idée, l'idée nette, veux-je dire, de l'égalité des hommes, s'est présentée à Rousseau. Il est probable que, pas plus que nous, lui-même n'aurait pu préciser cet instant. Il y eut aussi des heures où lui est venue l'idée d'écrire les *Discours*, ou le *Contrat social*, ou la *Nouvelle Héloïse;* mais quand on dit que l'idée du premier *Discours* lui fut suggérée lorsqu'il allait voir Diderot à Vincennes, on ne dit pas tout, car chaque acte et chaque pensée d'un homme dépend de toute sa vie antérieure, ou se façonne d'après le développement de tout son caractère et de son esprit : *The child is father of the man.* Aussi, en cherchant à trouver ce qu'il y a d'anglais dans le génie et dans les œuvres de Rousseau, faut-il, ce nous semble, distinguer trois sources distinctes. Premièrement, il faut penser que Rousseau naquit à Genève et que toute son enfance s'y écoula. Sa famille, ses camarades, ce qui l'entourait, tout était genevois, et du peuple, classe qui ne subit pas facilement l'influence étrangère. Certains critiques prétendent que, par cela même, il subissait, indirectement bien entendu, l'influence anglaise, puisque Genève l'avait subie. C'est à examiner ; mais il

nous semble, quant à nous, qu'il n'y a rien dans le caractère genevois qui soit dû à l'influence de l'Angleterre.

A part ces influences qu'on pourrait appeler *genevoises*, Rousseau eut l'occasion de voir quelques Anglais, et aussi quelques Français et Suisses qui connaissaient l'Angleterre pour l'avoir visitée, et auraient pu influer sur lui. Il lisait des livres traduits de l'anglais et des descriptions de l'Angleterre, comme celles de Béat de Muralt, de l'abbé Prévost et de Voltaire, et il a pu y puiser; mais ces diverses sources ont, à notre avis, très peu agi sur lui, du moins en ce qui concerne la *Nouvelle Héloïse*.

Ce sont là des influences qui contribuent à former le caractère général, l'individualité d'un homme. Il y en a d'autres encore, peu importantes, et même, s'il s'agit d'un grand génie, tout à fait négligeables. Ce sont les menus faits, les minimes circonstances, quelquefois le cadre de l'ouvrage, ou même son sujet, et peut-être aussi certains caractères suggérés directement par quelque autre écrivain. C'est ainsi que La Fontaine, Molière et Shakespeare ont fait des emprunts à leurs devanciers; et c'est ainsi, pensons-nous, que Rousseau en a fait à Richardson. Tout le fond de son œuvre, ce qu'il y a de vraiment important, est bien de lui. Il a pris quelques couleurs chez Richardson, mais c'est sa main de maître qui a tracé le tableau. Il n'y a pas de livre plus caractéristique pour son auteur que la *Nouvelle Héloïse*.

II

Relisons d'abord ce que dit M. Texte dans son excellent livre : *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire* [1].

Il parle des « origines du génie de Rousseau : ce qu'il doit à Genève, et, par Genève, à l'Angleterre. »

Nul écrivain de son siècle n'a été, par les origines, mieux préparé à faire l'union entre l'Europe germanique et l'Europe latine.

« Il y a, disait Doudan, quelque chose d'anglais dans la nature « genevoise [2] ». Quelque juste que soit cette remarque, on hésiterait cependant à l'appliquer à ce Rousseau que la vie ballotta, depuis l'adolescence, loin de sa ville natale, si lui-même ne s'était arrêté sur cette idée avec complaisance. Voltaire disait irrévérencieusement de Genève qu'elle imite l'Angleterre comme la grenouille imite le bœuf : elle est le Gille de l'Angleterre [3]. Ce qui lui paraît plaisant est, selon Rousseau, un des sujets d'orgueil de sa patrie : « Comme autre- « fois, dit-il, les mœurs anglaises ont pénétré jusqu'en ce pays, les « hommes, y vivant encore un peu plus séparés des femmes que dans « le nôtre, — c'est Saint-Preux qui parle, — contractent entre eux

[1] J'ai quelque scrupule à citer ces pages où malheureusement se trouvent plusieurs inexactitudes parmi tout ce qu'il y a d'excellent dans la belle œuvre de M. Texte. En général, en suivant ces hardis pionniers, on profite de ce qui est bon sans beaucoup s'y arrêter, tandis qu'on note avec un soin minutieux les quelques erreurs qui échappent inévitablement à un auteur qui écrit beaucoup. La littérature a perdu en M. Texte un homme d'élite qui sans doute aurait parcouru brillamment la carrière littéraire où il venait d'entrer.

[2] *Lettres*, t. II, p. 316.

[3] Ap. Ballantyne, *op. cit. (Voltaire's visit to England)*, p. 283, lettre à George Keate.

« un ton plus grave, et généralement plus de solidité dans leurs « discours[1]. » Ainsi une part du sérieux, de la *Gründlichkeit* des Genevois, leur viendrait d'outre-Manche. De là, comme dit Jean-Jacques, ce « ton dogmatique et froid » qui cache des passions ardentes. De là aussi, dans leurs discours, « des longueurs toujours « excédantes, des arguments, des exordes, un peu d'apprêt, quelque-« fois des phrases, rarement de la légèreté, jamais de cette simplicité « naïve qui dit le sentiment avant la pensée, et fait si bien valoir ce « qu'elle dit. » Qu'on relise le portrait des Genevois, tel que Rousseau l'a tracé : combien de traits sont anglais, ou dignes de l'être !

C'est qu'en effet les relations entre les deux nations ont toujours été, comme il le note, très étroites. Dès le XVI^me^ siècle, les Anglais persécutés et exilés par Marie Tudor forment à Genève une communauté religieuse, et Knox est l'élève de Calvin. La Grande-Bretagne, en retour, protège, en des temps meilleurs, la petite république, accueille les Genevois de marque, leur confère volontiers des charges militaires et ecclésiastiques[2]. Au XVIII^me^ siècle, ces relations basées sur une communauté de génie et de religion se resserrent encore. Il se fonde à Genève des *debating-clubs,* composés pour moitié d'Anglais[3]. Sismondi nous apprend qu'on parlait et qu'on écrivait le français à Genève, mais qu'on y « lisait et pensait en anglais, » et Napoléon reprochera à ses habitants « de trop bien savoir cette langue. » A aucune époque, les relations entre la Grande-Bretagne et la patrie de Jean-Jacques ne furent plus étroites qu'au siècle dernier. De nombreux pasteurs genevois servirent dans les églises du refuge. Plusieurs savants genevois furent associés de la Société royale de Londres, et Newton correspondit avec Abauzit. Delorme. Francis

[1] *Nouv. Hél.,* VI, 5.

[2] Deux Casaubon ont été dignitaires de l'Eglise, quatre Prévost et d'autres se sont distingués comme officiers supérieurs dans les armées anglaises, etc. (Cf. A. Bouvier, *Le Protestantisme à Genève,* Paris, 1884.)

[3] Cf. le livre de M. Pictet : *Pictet-de Rochemont,* p. 61. Voir aussi Sismondi : *Considérations sur Genève dans ses rapports avec l'Angleterre et les Etats protestants,* Londres, 1814.

d'Ivernois, Mallet du Pan se firent les propagateurs en Europe de la constitution britannique. Beaucoup de Genevois de marque, Alphonse Turrettini, Tronchin, André de Luc, de Saussure, et avant eux, ce fameux et « respectable Abauzit », dont Rousseau a vanté en termes si peu mesurés la sagesse et le génie, avaient étudié dans les universités anglaises. Le premier livre qui ait paru au XVIII^me^ siècle sur l'Angleterre est d'un Genevois, Le Sage de la Colombière. C'est à Genève enfin, centre du cosmopolitisme en Europe, que Marc-Auguste et Charles Pictet fondèrent la *Bibliothèque britannique,* véritable héritière des revues cosmopolites fondées par les réfugiés, destinée, dans la pensée de ses premiers directeurs, à répandre les idées anglaises dans les pays de langue française [1].

Genève a donc toujours été, pour les anglomanes, une terre de prédilection, et, sans attribuer à ce fait une influence directe sur la formation du génie de Jean-Jacques, on peut noter cependant, — puisqu'il s'est réclamé si haut de son origine genevoise, — ce que sa patrie devait elle-même au génie anglais [2].

On sait bien que vers la fin du XVIII^me^ siècle, toutes les choses anglaises étaient fort à la mode à Genève. Mais ce ne fut qu'en 1796 que Pictet de Rochemont fonda la *Bibliothèque britannique* dont parle M. Texte ; et les *Deba-*

[1] Voir sur cette fondation le livre de M. Pictet sur *Pictet-de Rochemont* (Georg, 1892, in-8°, p. 53 et suiv.). Pictet se propose de « faire valoir l'Angleterre et de la proposer comme modèle aux nations voisines. » Il veut faire de sa *Revue* « une oasis pour les idées anglaises. »

[2] Texte, *op. cit.*, p. 105-108. Vérifions tout d'abord les citations. Au bas de la page 106, la note nous renvoie à la *Nouvelle Héloïse* VI, 5, où l'on trouve, en effet, les paroles citées ; mais ce n'est pas « Saint-Preux qui parle » (Texte, p. 106). Il était en Italie avec mylord Edouard et ne devait revenir que plus tard (voir *Nouv. Hél.*, VI, 6). Ce fut pendant son absence que M^me^ d'Orbe alla à Genève, et c'est de là qu'elle écrivit la lettre dont il s'agit.

ling-clubs [1] ne se fondèrent qu'en 1773, alors que Rousseau était près de sa fin [2].

Avant d'étudier ce qu'il y a de commun entre les deux nations, regardons un peu ces « Genevois de marque ; » voyons quelle influence anglaise ils ont pu avoir sur Rousseau, soit directement, soit indirectement.

Jean-Alphonse Turrettini (ou Turrettin comme on disait au XVIII^me^ siècle) termina sa théologie à Genève en 1691. Il alla ensuite en Hollande, où il étudia l'histoire ecclésiastique sous Spanheim. Il quitta la Hollande au mois de juin 1692 et se rendit en Angleterre [3].

Il possédait à fond la langue anglaise, et prêcha même en anglais devant une congrégation d'outre-Manche, à la demande du duc de Bridgewater et de mylord Townshend, avec lequel il était fort lié [4]. Au mois d'avril 1693 [5], il retourna en Hollande, mais ces quelques mois de séjour en Angleterre lui avaient suffi pour visiter les universités, pour se faire estimer des savants dont il avait fait la connaissance, et pour désabuser les « ecclésiastiques anglicans des fausses idées qu'ils se faisaient de l'Eglise de Genève [6]. » Il fut en relation étroite avec le docteur Burnet et vit Tillotson, Wake et beaucoup d'autres hommes distingués.

Chef en quelque sorte de toutes les églises protestantes

[1] Texte, *op. cit.*, p. 107.

[2] Voir *C. Pictet-de Rochemont*, par Edmond Pictet, Genève, 1892, p. 61.

[3] Eugène de Budé, *Vie de Jean-Alphonse Turrettini*, Lausanne, 1880, p. 17.

[4] Voir M. Eugène de Budé. *op. cit.*, p. 60.

[5] « Enfin, écrit-il à son oncle, je puis vous apprendre que j'ai fort heureusement passé la mer. » (Archives de M. de Budé, lettre inédite datée de Rotterdam, le 13/3 avril 1693.)

[6] M. de Budé, *op. cit.*, p. 100.

de langue française, non seulement du continent, mais aussi d'Angleterre, Turrettini fut comme le réformateur du calvinisme. Ami et admirateur de Robert Chouet, il appliqua la méthode scientifique à l'étude de la théologie.

Rousseau, certainement aurait pu prendre quelque chose de Turrettini en écoutant sa prédication, puisqu'il assistait au prêche[1], mais ce qui lui resta des influences religieuses de sa jeunesse n'était guère que la religiosité de l'enfant avant que le raisonnement eût remplacé le sentiment. C'était une piété sans doctrine ; c'était l'amour de Dieu, et, en même temps, le goût de la simplicité de la Réforme. La nudité sévère du culte réformé est ce qui plaît à son âme ; elle a pour lui l'attrait d'un souvenir d'enfance. Quant à la doctrine, à la théologie, c'était autre chose. « Les enseignements de chacune des églises auxquelles il (Rousseau) avait appartenu, avaient été reçus par lui avec la docilité du premier âge, mais il ne s'y était point attaché, son cœur n'y était pas[2]. »

Si Rousseau avait subi à Genève l'influence anglaise, ç'aurait sans doute été du côté de la religion : mais c'est précisément dans cette direction qu'il ne se forma que plus tard, aux Charmettes, par ses lectures et ses entretiens avec Mme de Warens. Pour bien comprendre toute la portée de son éducation religieuse pendant son séjour chez cette dame, il faut lire les deux chapitres intitulés *Mme de Warens et le piétisme romand* et *Les idées religieuses de Rousseau*, dans le livre de M. Eugène Ritter,

[1] Voir Grenus, *Glanures*, Genève, 1829, p. 117, ss.

[2] M. Eugène Ritter, *La Famille et la Jeunesse de J.-J. Rousseau*, Paris, 1896, p. 277.

auquel nous venons d'emprunter une citation. On y verra que les idées religieuses que Jean-Jacques a présentées au public français s'accordent à plusieurs égards avec le piétisme romand d'origine allemande de Mme de Warens, piétisme qu'elle avait reçu de Magny, dont elle avait été la pupille et la pensionnaire[1].

Du reste, le fond même de la croyance de Turrettini ne s'accordait point avec celle de Rousseau. « Nous sommes nés en corruption et enclins au mal, » dit Turrettini avec la liturgie[2]. Il faut donc chercher toute bonté en Dieu, vivre d'après sa loi, s'efforcer de vaincre le mal qui est inné en nous. Voilà qui est fort différent des idées de Rousseau sur la bonté naturelle de l'homme.

Théodore Tronchin, le médecin (1709-1781), fit bien ses études en Angleterre où il fut envoyé à l'âge de seize ans. Il suivit des cours à l'Université de Cambridge, mais en lisant les ouvrages de Bœrhaave il fut saisi d'un si vif désir d'entendre ce savant lui-même qu'il se rendit aussitôt en Hollande, et, sous ses auspices, se livra passionnément à l'étude de la médecine.

Quant à André de Luc, ce ne fut que très tard qu'il visita l'Angleterre. Il naquit à Genève le 8 février 1727. On le destinait au commerce, mais, entraîné vers les sciences par un penchant irrésistible et des aptitudes particulières, il sut trouver le temps de poursuivre ses études favorites tout en remplissant sa tâche journalière. Il passa ainsi les quarante-six premières années de sa vie, partagé entre les devoirs de son état et le plaisir de l'étude. Il ne fit que quelques petites excursions scien-

[1] Voir M. Eugène Ritter, *op. cit.*, p. 260.

[2] M. E. de Budé, *op. cit.*, p. 87.

tifiques dans les Alpes ou autour de Genève. En 1770, il devint membre du Conseil des Deux-Cents, et bientôt après il alla en Angleterre. Rousseau avait alors soixante ans, et l'influence anglaise qu'André de Luc aurait pu avoir à Genève n'aurait pas beaucoup influé sur Jean-Jacques. De Luc fut bien accueilli par les Anglais, mais son rôle chez eux, on peut l'imaginer, fut plutôt celui de maître que d'étudiant.

Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799) lui aussi fit ses études à Genève et longtemps après que Rousseau eut donné sa mesure, puisqu'il était de vingt-huit ans plus jeune que l'auteur d'*Emile*. La capacité du jeune savant fut si vite et si bien appréciée qu'on lui confia la chaire de philosophie à vingt-deux ans. Ses voyages ne commencèrent qu'en 1768[1].

Quant à ce « respectable Abauzit, » qui, *avant eux*[2], c'est-à-dire avant les hommes célèbres cités ci-dessus, avait étudié dans les universités anglaises, nous trouvons que Firmin Abauzit, né à Uzès, le 11 novembre 1679, c'est-à-dire huit ans plus tard que Turrettini, mourut à 87 ans, le 20 mars 1767. Son éducation se fit à Genève, où il se livra à l'étude de la théologie avec un zèle infatigable[3]. On peut en juger par un fragment inédit[3] qui est un de ses premiers écrits. Pour mieux régler ses études, il divise le jour en trois parts de huit heures chacune. Il consacre l'une au sommeil, l'autre aux repas, à la toilette, à la prière, à la récréation (les ma-

[1] Voir Cuvier, *Eloges historiques*, 1819, vol. I, p. 412.

[2] Texte *op. cit.*, p. 107.

[3] Voir Mss. Bibl. de Genève, papiers d'Abauzit, n° 153 du catalogue de Senebier.

thématiques et la poésie), à la promenade, aux divers devoirs sociaux, et la troisième aux études. Ainsi il se lève à 4 heures, lit du grec dans le Nouveau Testament et quelques pages de son cours de théologie jusqu'à 7 heures; puis il va au prêche. Là, comme il n'y avait pas toujours des ministres capables de l'intéresser, il employait souvent le temps à récréer son esprit. D'après cela on peut se faire une idée de la soif d'étude de cet homme illustre. Même dans ses amusements, il travaillait. Ce ne fut qu'en 1698 qu'il partit de Genève pour se rendre en Hollande[1] où il n'a dû rester que peu de temps, car il passa en Angleterre à l'époque où le Czar s'y trouvait[2]. Pierre-le-Grand faisait alors ses fameux voyages, et, après une visite de trois mois en Angleterre, rentrait à Moscou le 4 septembre 1698. Si donc Abauzit étudia dans les universités anglaises, ce fut au moins six ans plus tard qu'Alphonse Turrettini.

Il se conduisit chez les Anglais en vrai Genevois; modeste, timide, presque craintif, il sut, à cause même de sa nature impressionnable, profiter de tout et en tirer des impressions d'autant plus fortes qu'il était plus sensitif.

Il se forma aussi une idée très nette du théâtre anglais, ou plutôt il la trouva toute faite chez Saint-Evremond. Dans ses manuscrits inédits[3] on remarque un intéressant parallèle de la scène française et de la scène anglaise, tiré presque mot à mot d'un essai de Saint-Evre-

[1] Abauzit, *Œuvres diverses,* Londres 1770, *Eloge hist.,* p. 13.
[2] *Eloge hist.,* p. 14.
[3] Mss. Bibl. de Genève, nº 153 du cat. de Senebier.

mond, *De la comédie anglaise*. Abauzit y a entrelacé quelques phrases tirées de Voltaire (Lettre XVIII et XIX sur la tragédie et la comédie). Nous les soulignons, ainsi que la fin du morceau, qui appartient moins à Abauzit qu'à Saint-Evremond.

Les Anglais, dit-il, *avaient déjà un théâtre quand les Français n'avaient encore que des tréteaux. Shakespeare, le Corneille des Anglais, à peu près du temps de Lopez de Vega, créa le théâtre : génie fécond mais sans règles. La comédie anglaise* se conforme à celle des anciens pour ce qui regarde les mœurs. Ce n'est point une pure galanterie pleine d'aventures et de discours amoureux comme en Espagne et en France; c'est la représentation de la vie ordinaire, et des différents caractères des hommes; c'est quelquefois un politique ridicule, mystérieusement soupçonneux, c'est un amant bizarre, un faux brave, un faux savant, etc. *Wycherley imitateur de Molière, Vanbrugh plus gai et Congreve plus exact, ont le mieux réussi*. A la vérité cette politique et le reste de ces caractères se poussent trop loin à notre avis, comme ceux de notre théâtre paraissent languissants aux Anglais. C'est qu'ils pensent trop et que nous ne pensons pas assez. Nous nous contentons des premières images que nous donnent les objets; l'apparent nous tient presque toujours lieu du vrai, et le facile du naturel, *deux choses distinctes, car ce n'est pas du premier coup que* l'on entre dans le naturel des personnes. *Il faut étudier*. Autant qu'il nous est malaisé d'y entrer, autant est-il difficile aux Anglais d'en sortir. Ils deviennent si fort maîtres de la chose à laquelle ils pensent, qu'ils ne le sont pas de leur pensée. Ils creusent encore où il n'y a plus rien à trouver. Ils passent la juste et naturelle idée qu'il faut avoir par une recherche trop profonde. *Les meilleurs esprits sont les Français qui sont capables de penser, et les Anglais qui peuvent s'empêcher de penser trop. Pour bien penser, il faut une certaine liberté d'esprit que l'on perd à trop penser comme à ne pas penser assez.*

Genevois d'adoption, Abauzit aimait la liberté comme s'il l'eût été de naissance. Sa mère avait dit souvent : « Je ne veux pas que mon fils soit d'une religion qui rend les hommes stupides et méchants[1]. » Et en effet, sa religion le rendait très bon. « Il craignait tout ce qui pouvait l'assujettir; la liberté fut toujours son idole; il lui sacrifia sa fortune et sa réputation[2]. » Ne voilà-t-il pas l'idéal de Rousseau?

Celui-ci fit la connaissance d'Abauzit à Genève, lors de son séjour de quatre mois en 1754. Il avait alors 42 ans, Abauzit 75. Il y a donc peu d'apparence qu'ils aient pu exercer de l'influence l'un sur l'autre. Quant à ce qui fait le fond même de l'œuvre de Rousseau, on le trouve développé bien avant ce temps-là. Tout enfant, il aimait la liberté, et il ne tarda pas à aimer la nature.

Tels sont les hommes que cite M. Texte pour montrer ce que Rousseau devait « à Genève et, par Genève, à l'Angleterre. » Nous n'avons qu'à comparer les dates pour voir que deux d'entre eux, André de Luc et de Saussure, ne commencèrent leurs voyages qu'à une époque où Rousseau était beaucoup trop âgé pour qu'ils eussent pu avoir sur lui une influence marquée. Les grandes œuvres de Rousseau, à la seule exception des *Confessions*, étaient déjà publiées.

Quant à Tronchin, il fut en rapport avec Rousseau; mais il paraît qu'il n'y eut jamais entre eux[3] beaucoup de sympathie.

Restent Turrettini et Abauzit, et de ce côté-là aussi, il

[1] *Eloge hist.*, p. 11.
[2] *Eloge hist.*, p. 16.
[3] Voir *Confessions*, VIII.

ne semble guère possible, comme nous l'avons vu, qu'il y ait eu influence très sensible.

III

« Le premier livre qui ait paru au XVIII^me^ siècle sur l'Angleterre, dit M. Texte, est d'un Genevois. Le Sage de la Colombière[1]; » cette affirmation est peut-être exacte, mais difficile à vérifier, parce les *Remarques sur l'Angleterre* sont à peu près introuvables.

Au reste, tous les ouvrages de Le Sage sont d'une extrême rareté. Il nous semble donc intéressant de faire des citations un peu amples de ceux que nous avons pu nous procurer.

Georges-Louis Le Sage de la Colombière (1676-1759) a exprimé beaucoup d'idées qui sont en avance sur son époque. Dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, de septembre 1700, on lit que :

M. Le Sage a fait imprimer le plan d'un ouvrage qui aura pour titre : le *Mécanisme de l'Esprit*, ou la *Morale naturelle dans ses sources*..... Il fait voir de quelle importance il est de connaître le cœur de l'homme, tant dans la religion que dans la société..... Il montre que l'homme ne désire que les choses dont il a quelque idée : que toutes les idées viennent des sens: et que les sens ne sont susceptibles que de plaisir et de douleur : que par conséquent l'homme ne doit désirer que le plaisir, et les choses auxquelles il s'est rendu sensible par l'éducation : c'est-à-dire que l'amour du bien ou du plaisir ce qui est la même chose, doit être le principe de toutes nos actions. Il divise ce principe en amour pour les plaisirs sensuels, et amour pour les

[1] *Op. cit.*, p. 107.

plaisirs de réflexion. » Cette notice se trouve à la fin des *Pensées hasardées*[1].

A ce moment Le Sage n'était plus à Genève. Il en était parti au mois d'août 1700, pour arriver en Angleterre le 2 octobre. Bientôt après il publia un livre intitulé la *Religion d'un philosophe ou Sentiments raisonnables sur diverses matières de religion et de morale*[2].

Puis, *Suite de la religion d'un Philosophe,* etc.[3], où l'on voit déjà percer son esprit libre et peu orthodoxe.

Il serait à souhaiter, dit-il, que l'on pût désabuser les chrétiens de ce qui se pratique dans toutes les sociétés chrétiennes, de faire des confessions de foi, composées d'un grand nombre d'articles : il n'y a point de ces confessions de foi qui n'ait causé quelque schisme. Au contraire nous avons dans les Trembleurs d'Angleterre, l'exemple d'une société de Chrétiens, laquelle quoique tout à fait absurde dans la plupart de ses pratiques, a ceci de particulier, qu'elle n'a point d'autre article de foi que le texte de l'Ecriture Sainte; aussi depuis la naissance de cette société, l'on n'a point vu de schisme pour eux[4].

Le Sage revint à Genève en 1711, et deux ans plus tard publia *Aphorismata philosophica*[5], et aussitôt après les

[1] Edition de 1734, Genève, p. 318.

[2] Londres, pour F. Vaillant, 1702. Je ne mentionne que les éditions que j'ai vues, soit dans la bibliothèque particulière de M. Charles Borgeaud, soit dans celle de la Vénérable Compagnie, soit enfin à la Bibliothèque publique de Genève. M. Borgeaud possède : *Cours abrégé de Philosophie par Aphorismes auquel on a joint le Mécanisme de l'esprit,* 1718; *La Religion d'un Philosophe,* 1702; *Suite de la Religion,* etc., 1709; *Pensées hasardées,* 1727; *Essai sur les caractères d'une vocation divine,* 1721; *Pensées ou Thèses philosophiques,* 1715.

[3] Londres, chez Isaac Vaillant, 1709.

[4] Page 58 ss.

[5] Genève, apud J. Bardin, *Pars prima,* 1713; *Pars secunda,* 1714; *Pars tertia,* 1715.

Aphorismes, fit paraître des *Pensées ou thèses philosophiques*[1] dédiées à MM. J. Robert Chouet, premier syndic, Pierre Gautier, ancien premier syndic de la Ville et République de Genève, soutenues le 14 septembre 1714, sous M. J.-Antoine Gautier, professeur en philosophie, par Jean-Jacques de la Barre, de Genève, aut., traduites et augmentées.

Dans ces *Pensées,* il n'hésite pas à blâmer bon nombre de coutumes établies et à proclamer l'excellence de la nature. On sent là une certaine sincérité mêlée sans doute d'un peu d'aigreur. « C'est bien vivre, dit-il, que de vivre conformément à la nature[2], » et plus loin il dit que « la religion naturelle, qui est la pierre de touche de toutes les autres, nous enseigne nos devoirs envers Dieu, suivant les simples lumières de la raison[3]. » Esprit moderne et simple, il n'aimait pas les entraves de l'antiquité :

Passer de la philosophie ancienne à la philosophie moderne, c'est passer de la prévention à la réflexion, de la servitude à la liberté, de l'obscurité à la lumière, et se placer, dans le point de vue, où le théâtre de la nature nous montre une décoration d'une simplicité et d'une magnificence plus glorieuse pour son auteur, que la bigarrure et la confusion, que l'on y voit, dans une autre situation.

Et ces idées paraissent surtout frappantes si l'on réfléchit qu'elles ont été écrites avant la mort de Louis XIV.

En 1718 on publia un *Cours abrégé de Philosophie par Aphorismes,* auquel fut joint le *Mécanisme de l'esprit*[4], dont on vient de lire l'annonce. Trois ans après parut un

[1] Genève, chez Fabri et Barrillot, 1715.
[2] P. 52.
[3] P. 57.
[4] Genève, chez Fabri et Barrillot.

Essai sur les caractères d'une vocation divine, dans un discours sur une épître de saint Jean, chap. IV, 1[1].

Les hommes naissent tous égaux, dit-il dans l'avertissement, et ne tiennent de la nature aucune prérogative les uns sur les autres. Nonobstant une vérité si évidente, c'est une chose triste de voir la monstrueuse subordination que l'ambition, que les richesses et le luxe ont introduite parmi eux...

En attendant que la Providence ait ramené parmi les hommes cette égalité de mœurs, que le monde poli regarde comme le plus grand désordre qui pût arriver à la société, j'ai hasardé ce petit discours en vue de donner aux plus simples des règles sûres et d'un sens facile pour conduire leur jugement dans l'examen des caractères d'une vocation divine : je laisse au succès à justifier mon entreprise.

La dédicace des *Pensées hasardées sur les études,* est curieuse en ce qu'elle est adressée aux élèves anglais qu'il avait eus à Genève.

Il offre son livre

Aux Seigneurs, Gentilshommes et autres personnes de la nation britannique, que j'ai eu l'honneur d'enseigner à Genève depuis mon retour d'Angleterre, nommés suivant l'ordre des temps auxquels j'ai commencé à les enseigner.

Mr Harene, le 24 mars 1712.

Mr Girard de Hartfordshire, le 24 avril 1713.

Mylord Dalkith, petit-fils du Duc de Montmouth, le 5 juin 1713.

Mr Badwell, du pays de Galles, le 8 juin 1713.

Mr Duquene, junior, le 2 octobre 1713.

Mr Lumley, fils de Mylord Scarborough, le 7 novembre 1713.

Mr Favorall, le 4 décembre 1713.

[1] Amsterdam. Pierre Majulie, 1721.

[2] *Pensées hasardées sur les études, la grammaire, la rhétorique et la politique,* par G.-L. Le Sage, à Genève, chez François Jaquier, 1727.

Mr Carr de Durham, le 6 février 1714.

Mr Taylor, le 5 mars 1714.

Mr Shaw de Norfolk, le 24 avril 1714.

Mylord Clinton, le 2 octobre 1714.

Madame Stanian, femme de M. l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, le 12 novembre 1714.

Mr Finch, fils du comte de Nottingham, le 24 juillet 1715.

Mr Livesey de Leeds, le 21 octobre 1715.

Mr Richard Corbet, chevalier baronnet, le 29 octobre 1715.

Mr Sloane, neveu du fameux docteur Sloane, le 4 novembre 1715.

Mr Hoket, Ecossais, le 18 décembre 1715.

Mr Cornwall, fils de l'amiral, le 12 octobre 1716.

Mr Fabrol, le 9 décembre 1716.

Mr le capitaine Lambert, le 25 janvier 1717.

Mr Clatterburg, le 12 juillet 1717.

(J'allai à Paris au mois de septembre 1717, d'où je revins au mois de novembre 1718.)

Mr Thomas Lowter, chevalier baronnet, le 28 novembre 1718.

(J'avais demeuré à Lowther, en Westmorland, depuis janvier 1710 jusqu'en avril 1711 chez mylord Lansdale, chef de la famille de Lowther.)

Mylord Marr, 10 juillet 1719.

Mr le colonel Stuart, le 10 juillet 1719.

Mr Sarce, ministre en Lincolnshire, le 20 novembre 1719.

Mr Hunter de Leeds, le 5 décembre 1719.

Mr Willam, le 6 décembre 1719.

Mr Forster, fils du chef de justice d'Irlande, le 19 juillet 1720.

Mr Jenning, le 16 octobre 1720.

Mr How, né à Genève, le 1er juillet 1721.

Mr le colonel Hatton, le 10 mai 1722.

Mr de Saint-Jean, fils de mylord Saint-Jean, le 12 août 1722.

Mr Rolle, le 26 décembre 1722.

Mr Girard Ailmere, chevalier baronnet, le 24 décembre 1722.

Mr Farmor, petit-fils du Duc de Leeds, le 24 septembre 1723.

Mr Day, ministre de Barnet en Hartfordshire, le 11 décembre 1723.

Mr Jaques Knesmith, chevalier baronnet, le 20 décembre 1723.

Mr le capitaine Wood, Ecossais, le 20 décembre 1723.

Mr Dawning, le 29 juin 1724.

Mr Win de Cærnarvon, le 30 octobre 1724.

Mr Guiguer, le 15 juin 1725.

Mr Barlow, du pays de Galles, le 13 mars 1725.

Mr Blunt, le 15 juin 1725.

Les fils de Mr Hylyn, ministre de Sainte-Marie, dans le Strand, le 25 juin 1725.

Mr Evans, fils aîné de mylord Karbury, le 11 juillet 1725.

Mr Rolt, de Hartfordshire, le 24 septembre 1725.

Mylord Kilmury, le 5 octobre 1725.

Mr Stewert, Ecossais, le 5 octobre 1725.

Mr O'Brian, le 15 octobre 1725.

Mr Jeffereis, le 15 octobre 1725.

Mr Herbert de Shropshire, membre du Parlement d'Angleterre, le 15 novembre 1726.

Mr François Dashood, chevalier baronnet de Buckinghamshire, le 18 novembre 1726.

Mr Coldworthy de Cornouaille, neveu de l'amiral Wager, le 20 novembre 1726.

Mylords et Messieurs,

Le long séjour que j'ai fait autrefois en Angleterre, et l'honneur que j'ai eu de vous servir dans vos études (depuis le 2 octobre 1700 jusqu'au mois de mai 1705, que je passai en Hollande, où je séjournai une année : et depuis le mois de mai 1706 jusqu'au mois d'avril 1711, m'étant absenté de Genève depuis le mois d'août 1700, jusqu'au mois de juillet 1711), pendant votre séjour à Genève, m'ont inspiré la liberté de vous présenter ce petit ouvrage, et de le mettre sous votre protection.

... Ce serait ici le lieu de parler des qualités et du mérite de

vos illustres personnes et de la gloire de la nation britannique et de l'empressement qu'a toute l'Europe pour ce qui vient de l'Angleterre autant pour les ouvrages de l'esprit que pour les mécaniques. Mais c'est une chose au-dessus d'un petit particulier; que l'on trouvera peut-être déjà bien hardi d'oser, sans caractère ni vocation publique, manifester ses sentiments sur des matières bien moins importantes. Je fais des vœux très ardents pour votre conservation. Je suis avec un très profond respect, etc.

G.-L. Le Sage.

Dans l'édition de 1734, dédiée à M. le baron de Schachmann, la liste ne se trouve plus [1].

Ayant formé le dessein de donner au public un cours abrégé de philosophie, dit-il dans la dédicace, j'ai cru que la meilleure méthode pour réveiller l'attention des lecteurs et pour me procurer des avis dont je pusse faire usage sur des matières où il y aura toujours à corriger, était de le publier par morceaux détachés.

Pour cet effet, je donnai, l'an 1728, une première partie, qui traitait de la philosophie en général et de la logique, que je dédiai à S. A. S. le Prince héréditaire de Bareith. L'an 1729, je donnai un traité de la lumière, des couleurs et de la vision, que je présentai à M. Edouard Walpole, second fils du grand trésorier d'Angleterre. La même année, je donnai un traité de l'univers et de la disposition de ses parties, que j'adressai à Monsieur votre cousin germain, le Baron de Milckau, fils aîné du général de la cavalerie de l'électeur de Saxe. L'an 1730, je publiai *Des corps terrestres et des météores*, que j'adressai à M. Lullin, un des pasteurs de cette ville. L'an 1732, un *Cours abrégé de physique*, et l'hiver dernier *Eléments de mathématiques*.

En exécution de ce plan, j'ai voulu après la logique traiter de la méthode des études, au sujet desquelles l'on me traite ici de visionnaire. Comme je n'ai encore pu tirer aucun secours de la philosophie

[1] *Pensées hazardées sur les études*, par G.-L. Le Sage, à Genève, chez Pierre Pillet, imprimeur, 1734.

pour me rendre insensible au mépris, je recherche volontiers l'estime des étrangers. Agréez donc, Monsieur, que je vous présente ces pensées sur les études, comme un témoignage du profond respect avec lequel je suis, etc. G.-L. Le Sage[1].

A la fin d'un *Cours abrégé de physique*[2], se trouve encore une digression sur l'*Utilité des Etudes* où il est dit que,

Quoique les hommes aient tous une même origine, et soient tous égaux par leur nature, ils sont pourtant convenus de se distinguer par leur naissance et surtout par leurs lumières et par leur éducation.

... Rien n'est plus propre à adoucir les mœurs que l'étude des belles-lettres, pourvu que l'on ne les confonde pas avec l'éducation des collèges...

Il n'y a point de vie plus innocente que celle de ceux qui aiment l'étude. Cet amusement vaut bien celui du jeu et de la bonne chère.

On trouve chez cet homme qui, à tant d'égards, devançait ses contemporains, plusieurs des principes, des idées qui firent tant de bruit lorsque Rousseau les exprima. Déjà en 1700, avant de partir pour l'Angleterre, Le Sage parle de l'importance de « connaître le cœur de l'homme, » et montre cet épicurisme qui devait être si fort à la mode plus tard: « L'amour du bien ou du plaisir,... dit-il, doit être le principe de toutes nos actions. » Mais nous n'en concluons pas qu'il ait influé sur Rousseau, car il représentait simplement l'esprit du peuple genevois, c'est-à-dire des bourgeois instruits, qui pensaient et parlaient librement, sans être gênés par les traditions universitaires et ecclé-

[1] Genève, le 10 février 1734.

[2] *Cours abrégé de physique, suivant les dernières observations des Académies Royales de Paris et de Londres,* par G.-L. Le Sage, Genève, chez Barrillot et fils, 1739.

siastiques. Mieux que tout autre écrivain de son temps, peut-être, il exprime les tendances de la génération au milieu de laquelle s'écoula l'enfance de Jean-Jacques.

IV

Voyons un peu maintenant ce que Rousseau pourrait devoir, par Genève, à l'Angleterre.

Rien ou très peu de chose.

Tout le monde conviendra que, s'il y a dans le caractère de Rousseau des traits qui paraissent à la fois anglais et genevois, il est très naturel de les croire genevois, bien qu'il soit plus piquant peut-être de voyager dans le pays des théories pour les trouver anglais. On suit parfois le chemin le plus singulier quoiqu'il puisse être aussi le plus long. Ainsi pour Rousseau on est d'autant plus volontiers porté à croire que tout ce qu'il y avait d'original chez lui était anglais, que l'anglomanie régnait partout en France vers le temps où parut la *Nouvelle Héloïse*.

Beaucoup de gens et surtout les critiques anglais sont donc inclinés à croire que Rousseau était très anglais, que, s'il avait une forte personnalité, c'est qu'il avait fortement subi l'influence des idées anglaises. On décide cela sans s'informer de l'histoire de Genève, sans demander quel était, pendant la première moitié du XVIII^me^ siècle, le tempérament des Genevois. On garde l'opinion, si longtemps répandue, que Genève était un petit coin de la France qui avait subi l'influence anglaise. Mais il suffit d'étudier tant soit peu l'intéressante histoire de la ville de Calvin pour voir que Rousseau était tout à fait genevois, du moins dans ce qu'il y avait de sérieux et de religieux chez lui,

et aussi dans ce qu'il y avait de fort, de bien marqué comme personnalité. En tout cela, il différait beaucoup des Français. Les Français n'ont pas même compris ce côté de Rousseau. « Ce que Genève, par la plume du plus fin et du plus souple de ses écrivains, ne peut pardonner à l'esprit français, c'est de méconnaître absolument « la « dignité personnelle et la majesté de la conscience, » c'est encore de ne jamais concevoir la « personnalité maîtresse « et consciente d'elle-même[1]. »

Voilà, nous semble-t-il, quelque chose de très vrai. Il a dû être bien difficile aux Français qui ignorent « l'ABC de la liberté individuelle[2], » qui ont une « antipathie pour l'indépendance individuelle[3]. » de comprendre cette « dignité personnelle » et cette « majesté de la conscience, » cette « personnalité maîtresse et consciente d'elle-même. » Ce sont là des traits qui ne se trouvaient guère chez eux. La littérature française avait été très élégante ; il lui avait manqué cette rude personnalité si nettement empreinte dans toute la littérature anglaise et surtout dans ce génie extraordinaire qui s'appelle Shakespeare. Les Français se méfiaient de la personnalité marquée ; ils avaient peur de toute idée personnelle, ils aimaient à s'appuyer sur la voix commune. « Le *je*, dit Rousseau, est presque aussi scrupuleusement banni de la scène française que des écrits de Port-Royal, et les passions humaines, aussi modestes que l'humilité chrétienne, n'y parlent jamais que par *on*[4]. »

[1] Texte, *op. cit.*, p. 108.

[2] Amiel, *op. cit.*, II, p. 91 des 4 premières éditions. Dans les suivantes la pagination est changée.

[3] *Ibid.*, II, p. 92.

[4] *Nouvelle Héloïse*, II. 17.

Mais ce *je* qui ne se trouvait pas chez les Français, ce manque de personnalité, pourquoi se marquait-il si fortement chez Rousseau ? Il se trouvait, dira-t-on, chez Richardson et tous ces autres Anglais que Rousseau a dû lire. Soit, mais ce *je* est une chose qui ne s'improvise pas. Il résulte de tout le caractère d'une nation, de toutes ses traditions, de sa religion. Le *je* est tout aussi naturel aux Anglais que le *on* aux Français ; et si nous étudions les réformateurs de Genève et ses hommes d'Etat, qui pendant des luttes si longues et si opiniâtres ont toujours conservé l'indépendance et l'honneur, on voit que les Genevois, les Genevois comme individus, ont une personnalité tout aussi forte que celle des Anglais.

La *Lettre sur les spectacles* est bien caractéristique, soit de son auteur, soit de la petite république idéale dans l'histoire de laquelle il avait trouvé la « maîtresse colonne » du *Contrat social* [1].

Ce peuple si austère qui se « sent naturellement bon [2] » n'aurait pu que perdre au contact de cette civilisation corrompue qui l'entourait. Rousseau se montre genevois aussi dans les *Lettres de la Montagne,* genevois du temps de la Réforme, en cherchant la règle de sa croyance dans la Bible. « Tu es Genevois, tu verras un jour d'autres peuples, disait un jour Isaac Rousseau à son fils, mais quand tu voyagerais autant que ton père, tu ne trouveras jamais leurs pareils [3]. »

Rousseau est bien genevois quoi que puissent dire ceux

[1] Voir les *Origines des idées politiques de Rousseau,* par Jules Vuy, Genève, 1878, p. 8.

[2] *Nouvelle Héloïse,* VI, 5.

[3] Lettre à D'Alembert, note dernière.

qui ne voudraient trouver chez lui que des traits anglais. Il est pur genevois, de cette Genève qui envoyait au loin tant de ses fils pour qu'ils étudiassent ce qui se trouvait de meilleur en d'autres pays, et qui avait reçu chez elle tant d'étrangers illustres ; il est bien fils de cette Genève enfin qui ressemblait, à beaucoup d'égards, à l'Angleterre. Il est tout autant genevois que Shakespeare était anglais ou que La Fontaine était français, mais cette forte empreinte nationale n'empêcha, ni les uns ni les autres, d'adopter une part d'idées étrangères, de se les assimiler et de leur donner la forme définitive.

Voyons maintenant s'il faut chercher en Angleterre « une part du sérieux, de la *Gründlichkeit* des Genevois [1]. »

---

[1] Texte, *op. cit.*, p. 106.

CHAPITRE II

I. Genève et l'Angleterre sont deux pays protestants.
II. Correspondance de Calvin.
III. Colonie anglaise à Genève sous la reine Marie.
IV. Traduction des livres de Hall par Jaquemot.
V. Voyageurs genevois en Angleterre. Extraits de leurs lettres.
VI. Voyageurs anglais à Genève.

I

Lorsque deux nations offrent beaucoup de traits communs on cherche à expliquer ces ressemblances par l'influence d'une des deux nations sur l'autre. C'est la méthode la plus naturelle. Et quand Doudan dit « qu'il y a quelque chose d'anglais dans la nature genevoise, » personne n'est vraiment surpris. On se dit que c'est la grande nation qui a influé sur la petite république, et on est satisfait. Mais à la réflexion, ne se pourrait-il pas tout aussi bien qu'il y eût quelque chose de genevois dans la nature anglaise? Le résultat serait le même. Il faut commencer par constater les ressemblances et chercher ensuite d'où ces ressemblances ont pu sortir. Pour qu'elles naissent de l'imitation, il faut que l'une des deux nations exerce une forte influence, et, pour cela, il ne suffit pas qu'elle ait une vaste étendue ou un grand nombre d'habitants ; il lui faut des convictions profondes, et assez de force pour les faire accepter. Il faut être mieux connu à l'étranger

que ne l'était l'Angleterre du XVII^me^ siècle. Alors tous les yeux se tournaient vers la France; on ne pensait à l'Angleterre que pour remarquer ce qu'elle avait encore de grossier, de barbare; on la connaissait très mal. « On se piquait, dit Fréron, d'une orgueilleuse ignorance sur les écrits de nos proches voisins : et il n'y a guère plus de quarante ans qu'un homme qui se serait avisé de parler d'une tragédie ou d'une comédie anglaise se serait fait siffler dans une société de bon ton [1]. »

Les Français n'étaient pas même bien sûrs qu'il y eût une littérature au delà de la Manche, si l'on en juge par la lettre que le comte de Comminges, ambassadeur français, écrivait à Louis XIV qui lui avait posé cette question [2]. Un Genevois n'aurait pas été dans la même ignorance. S'il ne connaissait pas directement les chefs-d'œuvre anglais, du moins savait-il que Genève, le rempart du protestantisme, épuisée par ses luttes, cherchait volontiers du secours dans la Grande-Bretagne et ne le cherchait pas en vain. Il savait aussi que ces rapports bienveillants avaient pour base, pour origine, la parenté des principes religieux. On peut affirmer que les rapports politiques n'ont pas une influence aussi étendue, aussi profonde, aussi populaire surtout que les conformités de foi; car rien autant que la religion ne se lie intimement à la vie journalière.

On a déjà remarqué la ressemblance frappante qui existe entre l'histoire de l'Ecosse et celle de la Suisse [3];

[1] *Journal étranger*, sept. 1755.

[2] Voir Schroeder. *L'Abbé Prévost*. Paris 1898, p. 30.

[3] Voir Edward Freeman, *History of the Norman Conquest, its causes and results*, 1877, vol. I, p. 129 ss.

peut-être pourrait-on aller plus loin et montrer que les Genevois et les Anglais, même avant la Réforme, avaient certains traits communs. On constaterait peut-être que les conditions politiques de l'Angleterre ne différaient pas essentiellement de celles qui existaient à Genève. Dans les deux pays on voit le peuple s'unissant au contact de l'étranger, l'étranger cherchant à s'introduire dans l'Etat comme maître. Et, à la longue, c'était la liberté, la force de résistance, que l'on gagnait.

Ce qui est caractéristique autant de Genève que de l'Angleterre, non seulement avant la Réforme, mais encore au XVII^me^ et au XVIII^me^ siècles, c'est que dans les luttes politiques, dans les démarches importantes, il a fallu s'en rapporter au peuple, comme l'évêque Robert de Genève avait dû le faire au XIII^me^ siècle [1]. Le Tiers Etat formait un pouvoir à part, fort, stable, libre et indépendant ; c'était le fond de l'Etat. Mais à côté du peuple il existait dans les deux pays une autre classe élégante, distincte, caractéristique. Il est inutile de chercher l'origine des aristocraties genevoise et anglaise. il suffit de constater qu'une aristocratie assez exclusive existait en Angleterre, avant la Réforme, et à Genève dès la fin du XVI^me^ siècle.

On ne peut guère comprendre l'histoire de l'Angleterre ni celle de Genève sans avoir une idée très nette de cette classe qui, dans ces deux pays, formait un corps absolument distinct du reste de la nation. Peut-être pourrait-on dire que ce fut à cause de l'indépendance libérale si intimement liée à l'égalité comparative qui existait dans chaque couche séparée de la société, que la Réforme

[1] Voir *Regeste genevois*, p. 274.

prit si profondément racine en Angleterre comme à Genève. Tout s'enchaîne. En tout cas, il se peut que les idées d'indépendance et de liberté qui, sans doute, avaient des rapports très intimes avec les fières prétentions des patriciens et les demandes persistantes des plébéiens, l'habitude des luttes politiques qui introduisaient en toute chose un certain scepticisme, et qui, en même temps, mettaient en vue toutes les petitesses humaines, il se peut très bien, nous semble-t-il, que ces traits communs aux deux pays, les aient rendus aptes à chercher les mêmes principes en matière de religion. Croire en Dieu, le prier sans intermédiaire, sans les formules surannées, les habitudes et les convictions d'une Eglise qui, en raison même de son antiquité, avait vu s'introduire peu à peu chez elle de nombreux abus qu'il s'agissait de corriger, c'est ce qui résultait tout naturellement des luttes qui avaient été si fréquentes. Genève « sentait le besoin de s'attacher fortement à la religion nouvelle, unique garantie de son indépendance politique [1]. » Elle « confondait le protestantisme avec la liberté [2]. »

Jusque-là, il n'y avait pas eu de rapports importants entre Genève et l'Angleterre ; la Réformation allait en créer, et, s'ils ne devenaient pas très étroits, du moins ils existaient et tendaient à raffermir, à renforcer les nouvelles idées religieuses. Nous verrons plus loin l'immense correspondance qui s'échangea entre l'Eglise de Genève, et les chefs de l'Eglise et de l'Etat en Angleterre.

On a dit, et non tout à fait sans raison, qu'en général le protestant, plus que le catholique, a une person-

[1] Weiss. *Histoire des réfugiés protestants de France,* vol. II, p. 170.
[2] *Ibid.,* p. 176.

nalité fortement marquée, au risque même de devenir ce qu'on appelle « original, » mot qui, dans la langue anglaise, est plutôt un terme de louange que de blâme. « *An original fellow* » est un homme qui « pense trop, » comme disait Abauzit des Anglais, un homme qui a sa manière à lui de penser et d'agir, qui croit que dans toute chose nouvelle il y a possibilité de trouver du bon. Il est indépendant.

Les Anglais, dit M. Blackmore, ont quelque chose de particulier dans leur tempérament, selon la qualité du terroir, et le degré de chaleur et de froid dans l'air qu'ils respirent. Les Français, les Espagnols, les Italiens et les Anglais ne sont pas moins distingués par leurs inclinations et par leurs mœurs, que par les bornes de leurs pays. Mais on voit une plus grande diversité de tempéraments dans les habitants de cette île que parmi les autres nations ; et c'est pour cela que nous avons un plus grand nombre d'originaux et de différents caractères. Les Espagnols disent, pour se moquer des Français : *Qui en a vu un, les a tous vus,* quoique les Français puissent rétorquer cette raillerie contre les graves Castillans ; et l'on peut dire la même chose des Italiens... Mais il n'est pas nécessaire qu'un Anglais sorte de son pays pour connaître l'humeur et le caractère de tous ces peuples. Il n'a qu'à aller de Temple Bar à Ludgate et il trouvera, parmi ses compatriotes, des Français, des Espagnols et des Allemands. Il trouvera des personnes d'un caractère aussi différent qu'on en puisse voir parmi toutes les autres nations de l'Europe. Il pourra même remarquer en vingt-quatre heures, dans une même personne, les caractères de tous ces peuples[1].

Ces remarques très intéressantes vu l'époque où elles furent écrites, peuvent s'appliquer aux protestants aussi bien qu'aux Anglais. Il y a moins d'unité, moins de confor-

[1] *Bibliothèque anglaise,* année 1717, article X, *Essays upon several subjects by Sir Richard Blackmore.*

mité dans le protestantisme; c'est la religion des républiques, tandis que le catholicisme est la religion des monarchies.

C'est dans le calvinisme que l'homme a trouvé sa vraie dignité, que le petit marchand, l'ouvrier, le paysan, se regardent comme les égaux des grands seigneurs. Cette fierté se remarque, en effet, et à Genève et en Angleterre, deux des pays où le protestantisme s'est le plus fermement établi.

C'est donc avec la Réformation que Genève commença un grand rôle, car en religion, en littérature, une ville, si petite qu'elle soit, peut être vraiment grande. La Réforme, ou plutôt les persécutions religieuses, amenèrent à Genève des éléments nouveaux et mêlèrent à son vieux sang un sang plus jeune qui le modifia et l'enrichit.

Ce sont des gens très sérieux que tous ces exilés qui viennent à la ville de Calvin.

Aussitôt arrivés ils établissent des églises. Une église espagnole est fondée par les Espagnols qui fuyaient les persécutions de Philippe II; une église anglaise par les Anglais qui n'avaient pas voulu subir le joug de la catholique reine Marie. John Knox en fut le premier pasteur. Tous ces réfugiés cependant ne s'établirent pas définitivement dans leur patrie d'adoption; mais ils virent une petite ville passionnée pour la liberté, d'une énergie et d'une persévérance peu communes, et dont les habitants étaient indépendants au suprême degré; et toutes les choses qu'ils y avaient apprises devaient leur profiter une fois rentrés chez eux.

Il avait fallu en effet que les Genevois eussent l'esprit vigoureux et le caractère ferme; il leur avait fallu beau-

coup de courage, de ténacité pour s'opposer à cette ancienne Eglise catholique qu'on était tenté de respecter malgré tant d'abus. C'était toujours l'amour de la liberté, de la religion qui les inspirait. Au temps de la Réforme, cette ville vaillante « se mutile et se dépeuple, se fait guerrière et se hérisse de remparts [1]. » Mais ce n'étaient pas les grands citoyens qui s'en allaient, c'étaient, pour la plupart, les Pierre de la Baume ; et, en revanche, il y avait cette foule de martyrs étrangers qui venaient y chercher asile et se joindre à ces hommes forts et pieux bravant tous les dangers pour conserver la liberté et l'honneur. «Heureuse la contrée à qui des martyrs demandent le droit de cité. »

Et ce ne fut pas seulement au temps de la Réformation qu'on vit arriver à Genève des réfugiés en si grand nombre ; ce fut encore au temps de la révocation de l'Edit de Nantes en 1685 [2].

Après toutes ces luttes, toute cette persévérance pour obtenir la liberté de conscience, Genève ne paraît-elle pas assez sérieuse déjà et faut-il aller chercher de l'autre côté de la Manche le sérieux, la « *Gründlichkeit* » des Genevois, comme dit M. Texte, ce sérieux qui était depuis longtemps le trait le plus saillant des habitants de cette nouvelle Sparte, et qui n'était pas encore trop le trait saillant des Anglais [3] ?

[1] Jullien, *Histoire de Genève*, p. 194.

[2] En 1693, sur une population urbaine de 16111 individus, 3300 étaient des réfugiés. Voir Weiss, *op. cit.*, vol. I, p. 212.

[3] « Avec l'établissement de 1688 un nouvel esprit paraît en Angleterre... L'on voit peu à peu dominer dans les mœurs et dans les lettres l'esprit sérieux, réfléchi, moral, capable de discipline et d'indépendance, qui seul peut soutenir et achever une constitution. » Taine, *Histoire de la littérature anglaise*. Paris, 1863, vol. III, p. 4.

Mais relisons, comme nous le propose M. Texte, le portrait des Genevois tel que Rousseau l'a tracé :

La liberté, que j'aime sur toutes choses, semble s'y être réfugiée... Pour moi, je sens que si j'étais né dans celui-ci (ce pays-ci, Genève), j'aurais l'âme toute romaine... Le Genevois tire ses vertus de lui-même... Il n'aime point s'attacher aux grands et ramper dans les cours. L'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil [1].

Ces traits sont conformes à l'histoire de Genève. Cette ville a changé, bien entendu, depuis la Réforme; le changement est une loi de la nature, une nécessité du développement, mais Genève a toujours été homogène et conforme à elle-même. La Genève du XVIII^me^ siècle a évolué tout naturellement depuis le temps de Calvin. A la fin du XVI^me^ siècle, elle avait déjà toute son austérité, toute sa force.

N'y a-t-il pas là déjà beaucoup de ces traits caractéristiques qu'on s'efforce de découvrir en Angleterre? N'est-ce pas là aussi ce caractère genevois que nous connaissons aujourd'hui, un peu adouci par le temps, mais très consciencieux, et toujours très susceptible?

Non, il faut croire qu'avant le temps de Rousseau, Genève n'avait pas subi l'influence de l'Angleterre. Il y a sans doute beaucoup d'Anglais qui ont voyagé en Suisse tout comme il y a beaucoup de Genevois qui ont voyagé en Angleterre, surtout dans les trois derniers siècles, comme nous le verrons plus loin. Mais, malgré tout cela, Genève a conservé ses traits du temps de Calvin tout en en modifiant la sévérité. Elle était la « Rome protestante » et cela veut dire beaucoup.

[1] *Nouvelle Héloïse*, VI, 5.

Il n'y a donc que peu de chose, rien, nous semble-t-il, que Genève doive « au génie anglais » avant le milieu du XVIII^me^ siècle. Le développement des deux pays, tout en étant pareil, est indépendant. Peu de villes plus que Genève pourraient se vanter d'une histoire plus conséquente, et peu d'hommes ont eu, plus que Rousseau, le caractère genevois, le talent de se montrer tels qu'ils sont. Si Jean-Jacques « s'est réclamé si haut de son origine genevoise[1], » c'est qu'il avait raison de le faire.

II

Etudions plus en détail les relations entre Genève et l'Angleterre. Cherchons à en connaître le caractère particulier et la portée dans l'histoire des deux peuples. Commençons à la Réforme qui exerça une si grande influence dans toutes les directions. Dès le milieu du XVI^me^ siècle, la « Rome protestante » eut à entretenir des rapports avec les réformateurs de tous les pays. Elle devenait le centre de la religion réformée en pays de langue française. Ses professeurs, ses prédicateurs allaient commencer à se faire connaître au loin et, parmi les réfugiés qui venaient à Genève, il se trouvait beaucoup d'étudiants étrangers qui rapportaient chez eux, quand ils s'en allaient, une haute idée de la grande petite cité. Ce fut dans ce même temps que commencèrent les rapports entre Genève et l'Angleterre. Quelle puissance était ce Calvin, qui, de même que les apôtres,

[1] Texte, *op. cit.*, p. 108.

envoyait des salutations à toutes les Eglises ! C'était lui qui insufflait sa force d'esprit à tant de réformateurs, qui les exhortait à l'activité, à la lutte contre les imperfections de leurs Eglises. Il n'hésitait pas même à s'adresser aux rois et à leur dicter en termes très nets leur devoir. A partir de 1551, il envoya son commentaire d'Isaïe à Edouard VI [1] en l'accompagnant d'une lettre [2] où il dit :

Seulement doncq, Sire, tendez au but qui vous est proposé, en exemple de ce sainct Roy, affin que vous ayez tesmognage non seulement davoir abbatu les impietez repugnantes a lhoneur et service de Dieu, mais aussi davoir aboly et racle tout ce qui ne sert qua nourrir superstition... Or il y a des abus manifestes qui ne sont a supporter. Comme de prier pour les ames des trespassez, comme de mectre en avant a Dieu lintercession des sainctz en noz prieres, comme de les adioindre en Dieu en jurant.

Calvin connaissait assez en détail ce qui se passait dans les universités d'Angleterre. Dans cette même lettre il dit :

En voz universitez, a ce quon dit, il y [a] plusieurs ieusnes gens nourris des bourses fondees, lesquelz au lieu de donner bon espoir de service a l'Eglise, monstrent plus tost signe quilz ne soient contraires a la vraye religion.

Plus tard il envoie au roi un commentaire du Psaume 87 [3] ; puis il sollicite l'intercession du roi en faveur d'un gen-

[1] Voir *Corpus Reformatorum*, Correspondance de Calvin, lettre nº 1422, vol. XLI, p. 669 ; *Dedicatio commentarii in Isaiam prophetam*, à Genève, le 8 janvier 1551. Aussi nº 1443, vol. XLII, p. 30 : *Dedicatio commentario in epistolas canonicas quas vocant præmissa, in qua effigies concilii Tridentini et in genere conciliorum papisticorum ad vivum depingitur*, à Genève, le 9 février 1551.

[2] Nº 1444, *Lettre d'accompagnement à l'occasion de l'envoi des commentaires.*

[3] Lettre nº 1636, datée de Genève le 4 juillet 1552.

tilhomme français détenu à Paris pour cause de religion [1]. Il envoie un commentaire à la reine Elisabeth [2]. Il échange de nombreuses lettres avec les chefs de l'Eglise, les notabilités politiques et d'autres personnages importants : Lord Somerset [3], la femme de Lord Somerset à laquelle il écrit pendant la prison de son mari [4], un marchand du nom de Richard Hill [5], Cranmer [6], W. Cecil [7], John Knox [8], Francis Russel, second duc de Bedford [9], Goodman [10] et Wittingham [11] (deux exilés qui passèrent quelque temps à Genève et y obtinrent la bourgeoisie), John Gray [12], James Stuart [13]. Citons aussi Nicolas des Gallars qui avait porté les commentaires de Calvin en Angleterre en 1551 et qui lui écrivit de nombreuses lettres [14].

[1] Lettre n° 1710, à Genève, le 12 mars 1553.

[2] Lettre n° 3000, vol. XLV, p. 413 : *Dedicatio secundæ editionis commentarii in Isaiam,* Genève, 1559.

[3] Lettre n° 1053 : *Epistola nuncupatoria commentarii in Epp. ad Timotheum,* Genève, le 8 août 1548 ; n° 1054, qui n'est qu'un fragment ; n° 1085, *adresse exhortatoire sur la réformation de l'Eglise*, le 22 octobre 1548 ; n° 1085 *bis* qui est la même en latin ; n° 1347, *Félicitations et exhortations à l'occasion de sa réintégration dans ses dignités,* février ou mars 1550 ; n° 1515, où il le remercie de son obligeance et lui signale certains abus qu'il faudrait faire disparaître de l'Eglise. Genève, le 25 juillet 1551.

[4] Lettre n° 1207.

[5] Lettre n° 1113.

[6] Lettres nos 1426, 1614, 1619, 1656.

[7] Voir vol. XLV, p. 415, note.

[8] Lettres nos 3106, 3128, 3377, 3584, 2059.

[9] Lettre n° 3225.

[10] Lettres nos 3340, 3378.

[11] Lettres nos 2059, 1555, 2300, 4165.

[12] Lettre n° 2044.

[13] Lettre n° 3435.

[14] Lettres nos 3224, 3226, 3233, 3241, 3244, 3261, 3327, 3341, 3373, 3412, 3551, 3596, 3680, 3744, 4026, 4058, 4093, 4069.

Les Français qui étaient en Angleterre avaient pour Calvin un culte enthousiaste. Le 27 septembre 1552, il écrivit à l'Eglise française de Londres, à propos de quelques dissensions qui la troublaient :

Je dy cecy pource que iay entendu quon leur a reproche quilz vouloient faire ung idole de moy et de Genefve une Jerusalem[1].

Toutes ces lettres, bien entendu, parlent plus ou moins de la religion. Genève et l'Angleterre s'efforçaient à l'unisson de se libérer des abus de l'ancienne Eglise. Longtemps après Calvin, toutes deux continuèrent à travailler dans ce sens : c'est ce qui resserra encore les liens que la Réforme avait formés, et fit que tant d'Anglais vinrent se former à Genève et que tant de Genevois allèrent visiter l'Angleterre et même s'y fixer.

III

« Les Anglais, dit M. Texte, persécutés et exilés par Marie Tudor, forment à Genève une communauté religieuse et Knox est l'élève de Calvin. » Cela est vrai, mais ces réfugiés ne restèrent à Genève qu'assez de temps pour connaître Calvin, mais non pour avoir aucune influence sur les Genevois. Il est intéressant de noter le nombre et le caractère de ces exilés, et la durée de leur séjour. Le nombre des réfugiés était très flottant mais toujours considérable, nous l'avons dit : la France, la Savoie, l'Italie, même l'Allemagne y fournissaient leur contingent.

[1] Lettre de Calvin à l'Eglise française de Londres, de Genève, le 27 septembre 1552, n° 1653.

Beaucoup de ces étrangers s'établirent à Genève définitivement, mais pour la colonie anglaise, elle n'a pas « pris racine et elle n'est restée que peu de temps dans ce pays [1]. »

Dès 1553, un grand nombre d'Anglais allèrent chercher asile hors de leur patrie. Beaucoup d'entre eux se rendirent en France. Il y en eut aussi un petit nombre qui arrivèrent à Francfort dans l'année 1554. John Knox, Richard Coxe et d'autres encore les y joignirent. Mais à peine établis, des discussions sur quelques points de doctrine divisèrent la petite communauté. L'un des partis, qui avait Knox pour chef, finit par s'établir à Genève, où Calvin avait fait les démarches nécessaires pour que l'asile fût accordé. On trouve, dans les registres du Conseil, vol. de 1555, fol° 102, que

Spectable Jehan Calvin a propose que aucuns Anglais seroient en desir de se rendre icy pour la parolle de Dieu, et qu'il plaise à Messieurs leur outroyer eglise pour pouvoir prescher et ministrer les sacrements. — Arresté que on advise de chercher lieu propice pour lesdicts Anglais out ilz puissent prescher, et d'en conferer avec Monsieur Calvin [2].

Et en effet on leur céda, le 14 novembre 1555, l'Auditoire [3].

Voilà donc ce petit troupeau de fidèles établi près du chef même de leur religion. Ils ont dû se comporter bien, car plusieurs d'entre eux obtinrent la bourgeoisie,

[1] Voir la notice sur la *colonie anglaise établie à Genève de 1555 à 1560*, par M. Th. Heyer, dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, tome IX.

[2] Cité par M. Heyer, p. 343-344.

[3] M. Heyer, *op. cit.*, p. 344.

honneur assez grand pour des étrangers. Le Conseil paraît assez content qu'ils lui en fassent la demande « d'aultans qu'ilz sont grans marchans [1]. » Dans les registres [2], on lit les noms de Whittingham, de Jn. Bodley, de W^m^ Williams, de Richard Amondesham, de Jn. Baron, de Jn. Knox et de Christophe Goodman (les deux derniers, ministres). Mais la colonie ne fut jamais bien grande. « Entre le 29 mars 1555 et le 28 octobre 1559, dit M. Heyer, j'arrive à former 146 numéros de personnes isolées ou de familles, faisant un total de 212 individus [3]. » C'est peu. En outre, ces « 212 individus des deux sexes et de tous âges que nous avons comptés appartiennent à presque toutes les classes de la société. A côté des nobles ou simples gentilshommes, on y voit figurer des savants, des tisserands, des tailleurs, etc., puis aussi des marchands avec leurs serviteurs, c'est-à-dire leurs apprentis ou leurs commis [4]. » Il est curieux du reste de noter la condition de ces réfugiés anglais. Dans un petit livre, le *Livre anglais,* qu'ils ont laissé pour « perpétuelle mémoire, » on trouve six gentilshommes, deux marchands, quatre ministres, quatre couturiers, sept étudiants, un teinturier, deux rubantiers, quatre tisserands, un charpentier, un boulanger, quatre laboureurs, un savant, un bonnetier et un cordonnier. Et on trouve notés neuf mariages du 24 février 1556 au 10 avril 1558, « parmi lesquels il y en a un entre Anglaise et Italien, et trois d'An-

[1] M. Heyer, *op. cit.*, p. 345.

[2] Vol. de 1557, fol. 199, 31 mai 1558, et fol. 217 v°, 21 juin ; cité par M. Heyer.

[3] *Op. cit.*, p. 348.

[4] M. Heyer, *op. cit.*, p. 349.

glais avec des Françaises. Il est à remarquer qu'on n'y voit aucun mariage avec Genevois ou Genevoise[1]. »

Après la mort de Marie Tudor, une grande partie de la colonie se hâta de retourner en Angleterre. Déjà le 24 janvier 1559, plusieurs d'entre eux, et en particulier des ministres, présentent au Petit Conseil une requête dans laquelle ils annoncent qu'il « a plu à Dieu de rétablir la Réformation dans leur pays, qu'ils désirent y retourner pour s'employer à la répandre, et tout en remerciant du bon accueil qu'ils ont reçu ici, ils demandent et obtiennent qu'un congé régulier leur soit accordé[2]. » Quelques mois plus tard, un personnage qualifié d' « évêque du pays d'Angleterre, » se présente pour faire la même demande. Il recevait la même réponse. Parmi les noms des bourgeois cités plus haut, Jn. Bodley obtint congé en 1559, Jn. Baron au mois de mars 1560, W^m^ Whittingham au mois de mai 1560, et, dans le congé qu'il demanda et obtint, sa congrégation est comprise.

Ainsi, la colonie tout entière retournait dans sa patrie. On peut donc être à peu près sûr que la petite colonie n'a point influé sur le caractère genevois. C'est elle, au contraire, qui a dû subir assez fortement l'influence de la « Rome protestante, » de Calvin; et cent cinquante ans plus tard, on croyait encore en voir l'effet en Angleterre.

[1] M. Heyer, *op. cit.*, p. 349.

[2] Reg. du Conseil, vol. de 1557-59, f° 361, cité par M. Heyer, p. 345.

IV

« Le Blanc, dit M. Texte, parle d'une traduction du *Quo Vadis*, de J. Hall, dont il ne donne pas la date[1]. » En effet, Jaquemot traduisit la plupart des ouvrages de Hall. Hall écrivit beaucoup et sur des sujets variés, mais surtout sur la théologie. On trouve dans ses livres beaucoup de bon sens, de froide raison, mais peu de grâce et d'esprit.

Joseph Hall, dit Bayle[2], l'un des plus illustres prélats qui aient été en Angleterre au XVII^me^ siècle..., publia beaucoup de livres dont plusieurs ont été traduits d'anglais en français par Théodore Jaquemot. On y trouve de belles pensées, une très bonne morale, et même beaucoup d'onction... Ses *Epistres meslées* sont un bon ouvrage... Il n'approuvait point que les gentilshommes d'Angleterre voyageassent dans les pays étrangers.

Dans la dédicace des *Pensées choisies* adressée à M. de Balthazard, Jaquemot dit que, entre les grands personnages de piété et « d'érudition singulière, »

on peut dire que Monsieur Joseph Hall, docteur anglais, qui a été évêque d'Exeter, et en après de Norwich, mérite bien d'avoir l'un des principaux rangs, ayant publié tant de belles œuvres de piété pour le regard desquelles il a été honoré de la bienveillance des rois et des plus grands du royaume d'Angleterre. Et comme j'ai eu l'honneur de traduire en français la plus grande partie de ses œuvres avec approbation de l'auteur même... je me suis senti obligé de faire une traduction de *Pensées et Respirs*.

[1] *Op. cit.*, p. 11, note.

[2] Dans son *Dictionnaire*.

Les livres de Hall, traduits par Jaquemot, sont assez nombreux. On verra qu'on peut en faire deux divisions ou groupes, l'un de 1623 à 1632, l'autre de 1662 à 1668. La liste suivante est tirée en grande partie des notes que M. Eugène Ritter a eu l'obligeance de nous prêter.

Senebier ne mentionne guère que la moitié de ces ouvrages dont les exemplaires sont, en outre, rares. La bibliothèque de la Vénérable Compagnie a la plupart de ceux qui furent publiés entre 1623 et 1632; la Bibliothèque publique possède en grande partie ceux qui parurent entre 1662 et 1668. M. Ritter en a trouvé d'autres dans la bibliothèque de la Société d'Histoire du Protestantisme à Paris.

La prudence chrétienne, contenant autant de diverses règles qu'il y a de divers sentiers en la voye de Providence. Recueillie brièvement par M. Théod. Taylor et traduite en français par M. Théod. Jaquemot, Gen[evois], à Genève, pour Jean Célérier, 1623; dédié à Bénédict Turrettini.

Les arts divins de Salomon, ou éthiques, politiques et œconomiques, tirées méthodiquement de ses Proverbes et de l'Ecclésiaste, par le sieur Joseph Hall, docteur anglais et doyen de Wigorne, nouvellement traduites en français par Théodore Jaquemot, G., à Genève, chez Pierre Aubert, 1626[1]; dédié à très noble et généreux seigneur, Louis, Baron de Friberg, seigneur de Justingen et Epsingen, etc.

Ample et naïfve paraphrase sur le Cantique des cantiques de Salomon, composée par Joseph Hall, docteur anglais et doyen de Wigorne, nouvellement mise en fran-

[1] Dans le catalogue de la Bibliothèque du British Museum il est fait mention d'une édition, portant le même titre, publiée à Genève, 1632, in-12.

çais par Théodore Jaquemot, G., à Genève, chez Pierre Aubert, 1626 ; dédié à noble et honoré seigneur Jean de la Rive, ancien conseiller et syndic de la République de Genève.

Sermon de la Passion de Nostre Seigneur Jésus-Christ, prononcé par Joseph Hall, docteur anglais et doyen de Wigorne, nouvellement mis en français par Th. Jaquemot, G., à Genève, chez Pierre Aubert, 1626 ; dédié à noble et honoré seigneur Amy Favre, conseiller et syndic de la République de Genève, seigneur de Chasteauvieux.

Bayle cite les *Epistres Meslées* de Hall, version de Jaquemot, Genève, 1627, pour montrer que Hall était « bien chaud contre le papisme. » Il cite les décades I, II, III, V et VI.

Quo vadis, ou censure des voyages ainsi qu'ordinairement ils sont entrepris par les seigneurs et gentilshommes, dédiée à la noblesse ; nouvellement tirée de l'anglais de M. Joseph Hall, Dr en théologie et doyen de Wigorne, par Théodore Jaquemot, G., à Genève, chez Pierre Aubert, imprimeur ordinaire de la République et Académie, 1628. Avec privilège, 95 p. in-12.

A noble et très vertueux Seigneur M. Barthélemy Micheli.

A part l'étude du Droit civil, dit Hall, lequel à la vérité trouve plus d'aides dehors, toutes les sciences se peuvent plus proprement et plus sûrement acquérir dans l'enclos de nos quatre mers (p. 33).

Il y parle aussi du catholicisme, et de ceux qui vont « se tantouiller dans le bourbier de la superstition papistique (p. 5). »

Comparaison de pharisaïsme et christianisme, nouvellement tirée de l'anglais de M. Joseph Hall, docteur

en théologie et doyen de Wigorne, par Th. Jaquemot, G., à Genève, chez Pierre Aubert, 1628[1]; dédiée à noble, très vertueux et honoré Seigneur Jaques Bitri, ancien syndic et conseiller de la République de Genève.

Contemplations sur l'histoire de l'Ancien Testament, nouvellement tirées de l'anglais de M. Joseph Hall, docteur en théologie et doyen de Wigorne, par Th. Jaquemot, G., à Genève, chez Pierre Aubert, 1628; dédié à noble et très honoré Seigneur monsieur Sarasin, ancien premier syndic et conseiller de la République, etc.

Seconde partie des contemplations sur les principaux passages de l'histoire de l'Ancien Testament, comprinse en quatre livres, nouvellement tirées de l'anglais de M. Joseph Hall, docteur en théologie et doyen de Wigorne, par Th. Jaquemot, G., à Genève, chez Pierre Aubert, 1628; dédié à très noble et généreux Seigneur Jaques Arlington, fils et héritier du très noble et illustre Seigneur Messire Giles Arlington, Chevalier des ordres du roi de la Grande-Bretagne, échanson du roi en son couronnement.

Troisième partie des contemplations sur les principaux passages de l'histoire de l'Ancien Testament, comprinse en trois livres, nouvellement tirées de l'anglais de M. Joseph Hall, docteur en théologie, évêque d'Exeter, etc., par Th. Jaquemot, G., à Genève, chez Pierre Aubert, 1629; dédié à très généreux et illustre Seigneur, le Milord Guillaume Craven, Baron de Hampsted-Marshiall, etc.

Le ciel sur la terre ou discours de la vraie tranquillité de l'esprit, tiré de l'anglais de M. Joseph Hall, doc-

[1] Une édition de l'année 1662, de ce même ouvrage, se trouve mentionnée dans le catalogue de la bibliothèque du British Museum.

teur en théologie, évêque d'Exeter, etc., par Th. Jaquemot, G., à Genève, chez Pierre Aubert, 1629. Il n'y a pas de dédicace.

Sérieuse dissuasion d'adhérer à la papauté, à W. D. révolté, de Joseph Hall. La traduction française de Jaquemot fut imprimée à Genève, 1629.

Nulle paix avec Rome, traité de Joseph Hall, imprimé à Genève selon la version de Jaquemot, l'an 1629, in-12.

Le Juste Mammon, traduit de l'anglais de Hall par Jaquemot et publié en 1624.

La devise de Dieu, plus sermon d'adieu et le saint panégyrique, traduit de l'anglais de Hall par Jaquemot, Genève, 1629.

Méditations occasionnelles de très reverend... Joseph Hall, nouvellement mises en français par Th. Jaquemot, G., Genève, 1632.

Apologie commune de l'Eglise d'Angleterre contre les injustes calomnies et provocations de la secte par trop juste, appelée communément des Brounistes, par Joseph Hall, traduite par Th. Jaquemot, G., à Genève, 1662, chez P. Chouet, 366 p. in-12.

Les pensées choisies, comprises en une centurie et cinq supernuméraires avec les respirs de l'âme dévote, le tout nouvellement traduit de l'anglais de révérend Seigneur Joseph Hall, docteur en théologie, et lors évêque de Norwich, par Théodore Jaquemot, G., à Genève, pour Pierre Chouet, 1662; dédicace à M. de Balthazard, lieutenant général pour Sa Majesté ès armées de France, Seigneur de Prangin, etc. Au lecteur chrétien grâce et paix... Daté de Higham, près de Norwich, le 7 février 1647, 381 pages in-12.

Le pacificateur représentant et monstrant quel est la droicte voye et le vray moyen pour entretenir la paix en matière de religion, traduit nouvellement par Théodore Jaquemot, G., à Genève, pour Pierre Chouet, 1662; dédicace aux ministres et professeurs de l'Eglise et Académie de Genève.

Le Baulme de Galaad ou le Consolateur, traduit par Théodore Jaquemot, Gen., pour Pierre Chouet, à Genève, 1663, 426 p. in-12.

Christ mystique ou la bienheureuse union de Christ avec ses membres (145 p.), ensemble *Les saincts ravissements ou méditations pathétiques de l'amour de Christ* (53 p.), comme aussi *Le caractère et la description du chrestien* (54 p. in-12); le tout nouvellement traduit par Th. Jaquemot, à Genève, 1663; dédié à noble, très vertueux et honoré Seigneur André Pictet.

L'âme dévote ou règles de dévotion céleste, avec le prisonnier libre ou consolation pour l'emprisonnement, le tout traduit nouvellement par Th. Jaquemot, Genevois, à Genève, pour Pierre Chouet, 1663, 176 p. in-12; épître dédicatoire à Sarra Anjorrant, veuve de noble Michel Roset, et Louyse De la Morte, femme de no. Marc Roset, conseiller, ancien syndic.

Remède contre la profanité (189 p.). *Sermon fait en la ville d'Excester à la consécration d'un nouveau cimetière en ce lieu, le 24 d'août 1637* (p. 189-252), le tout, nouvellement traduit par Th. Jaquemot, G., à Genève, pour Pierre Chouet. 1663, in-12; épître dédicatoire à Jacob Dupan, conseiller d'Etat et ancien syndic.

Remède contre les mécontentements, ou traité du contentement en quelque condition que ce soit, traduit nou-

vellement de l'anglais de révérend Seigneur Joseph Hall, docteur en théologie et évêque de Norwich, par Th. Jaquemot, G., à Genève, pour Pierre Chouet, 1664, in-12.

Dans ce traité sont contenus d'excellents remèdes contre les mécontentements ordinaires des hommes et pour trouver le vrai contentement en quelque condition que ce soit, lequel étant bien nécessaire en ce temps auquel cette maladie épidémique du mécontentement est si commune, j'ai estimé que l'on en pourrait aussi tirer beaucoup d'utilité[1].

Le Sainct-Ordre, ou la confrairie des menants dueil en Sion... à quoi sont ajoustés les hymnes de la nuit, le tout nouvellement, etc., par Th. Jaquemot, Genevois, à Genève, pour Pierre Chouet, 1664, 153 p. in-12.

Via Media, ou la voie de paix aux cinq articles controversés communément sous le nom Arminius, le tout, etc., par Théodore Jaquemot, Gen., à Genève pour Pierre Chouet, 1664, 165 p. in-12. Il adresse l'épître dédicatoire à Monsieur Jérémie Pictet F. M. D. S. « comme j'ai remarqué que vous ne faites pas peu de cas des œuvres qui sont procédées de ce fameux auteur, Monsieur Joseph Hall, etc. »

L'extinction des dards enflamez de Satan ou les tentations de Satan repoussées, le tout, etc., par Th. Jaquemot, à Genève, pour Pierre Chouet, 1664, 359 p.; dédiée à Jean Voisin, seigneur, ancien syndic. « M'étant senti obligé... de continuer les traductions de ses œuvres, dit Jaquemot, lui ayant plu d'approuver celles que j'avais faites des précédentes qui ont déjà ci-devant été publiées. »

Dix sermons de Hall, traduit par Th. Jaquemot, Gen., à Genève, pour Pierre Chouet, 1664, 435 p.; épître dédi-

[1] Voir la Dédicace à noble, etc., Jacob de la Rive.

catoire aux syndics Isaac Chabrey, Jean Liffort et Gabriel Delamaisonneuve.

Apologie pour l'honneur du mariage des personnes ecclésiastiques, le tout, etc., par Th. Jaquemot, G., à Genève, pour Pierre Chouet, 1665, 362 p. in-12; dédié à Messieurs les ministres et pasteurs des églises réformées.

Divers traittez et lettres de R^d S^r Joseph Hall, etc., le tout nouvellement traduit, etc., par Th. Jaquemot, Gen., à Genève, pour Pierre Chouet, 1668; dédicace à noble, etc., Jean Dupan, seigneur, ancien syndic.

Les traductions publiées entre 1662 et 1668 sont, presque toutes, mentionnées par Senebier.

On trouve encore les traductions de trois ouvrages de Hall qui ne portent pas la signature de Jaquemot :

Le Senèque chrétien ou considérations philosophiques et applications morales, tirées de l'anglais de M. Joseph Hall, docteur en théologie et doyen de Wigorne; seconde édition revue et augmentée, à Genève; chez Pierre Aubert, 1628, in-12.

Les caractères des vertus et des vices, tirés de l'anglais de Joseph Hall, à Genève, pour Pierre Aubert, 1628; dédié à monseigneur le comte de Salisbury, grand trésorier d'Angleterre :

La première traduction de l'anglais jamais imprimée en aucun vulgaire (car les œuvres vraiment royales de ce trois fois grand roi se tirent elles-mêmes du pays), c'est à V. E. que je la dédie... Et c'est pourquoi je fais aujourd'hui tant plus libre profession de service en votre endroit, puisqu'en vous servant, je sers le roi, et ne diverti point, ains continue les anciens vœux que j'en fis jadis à Sa Majesté; le premier étranger qui jamais passa en Angleterre à cet effet : tiré de cet amour naturel que, dès ma naissance, j'ai porté à la nature, re-

doublé par une longue demeure et habitude au pays, à moi une seconde nature ; nature première et seconde qui me fait passionnément désirer, au premier chef après mon salut, d'y passer mes jours.

Signé par D. T. △.

Résolutions de divers cas de conscience d'un grand usage entre les hommes, et très nécessaires, pour les former et les adresser en ces temps fâcheux, composées et divisées en quatre décades avec un appendice, nouvellement traduites de l'anglais de Joseph Hall, évêque de Norwich, pour le bien de l'Eglise de Dieu, à Genève, pour Pierre Chouet, 1664. La dédicace est à « Messieurs les quatre maîtres Bourgeois, le Banderet, et les Conseillers du grand et petit Conseil de la ville et de la bourgeoisie de Neuchâtel en Suisse », « de l'un de vos très humbles et vos très fidèles serviteurs et bourgeois. L. T. »

Ce ne sont pas là les seuls livres traduits de l'anglais publiés à Genève avant le temps de Rousseau. Jean Diodati traduisit d'Edwin Sandys un ouvrage intitulé : *A Relation of the state of Religion, and with what hopes and policies it hath been framed, and is maintained in the several states of these westerne parts of the world,* Londres 1605. in-4°.

La traduction française parut à Genève en 1626 : *Relation de l'estat de la religion et par quels desseins et artifices elle a esté forgée et gouvernée en divers estats de ces parties occidentales du monde,* tirée de l'anglais du chevalier E. Sandis par Jean Diodati avec des additions notables par Paolo Servita, Genève, chez Pierre Aubert, in-8°, 1626. Diodati, du reste, était très intimement lié avec Isaac Wake, Sir Dudley Carleton et Sir Henry Wotton. Il les avait connus à Venise.

En 1636, on publia à Genève, chez Pierre Chouet, la seconde édition de *La sonde de la conscience*, traduit de l'anglais de Daniel Dyke par Jean Vernueil.

David Le Clerc[1] était allé en Angleterre vers le milieu de l'année 1615[2]. Il y étudiait l'hébreu quand la mort de son père et de sa mère, de plusieurs frères et sœurs, que la peste enleva tous en un mois, le ramena à Genève. Parmi ses œuvres on trouve :

L'armure complette de Guillaume Gouge, traduite de l'anglais, Genève 1643, in-4°.

Le vrai Chrétien, ou Anatomie spirituelle, traduite de l'anglais de Guillaume Cowper, Genève 1647, in-12.

Puis on publia une traduction de l'*Histoire de la Société royale de Londres*, par Thomas Sprat, fol., Genève 1667.

Jean Le Clerc[3] arriva à Londres en 1682. Il y apprit l'anglais, mais l'air de Londres ne convenait pas à sa santé. En 1683, il s'embarqua avec Gregorio Leti pour la Hollande. Il publia :

Critique du neuvième livre de Varillas où il parle des révolutions arrivées en Angleterre en matière de religion, par Burnet, traduite de l'anglais avec une préface, Amsterdam 1687, in-8°.

V

Voilà enfin, dans ces traductions, quelque chose qui vient de l'Angleterre et qui arrive à Genève comme un

[1] Né à Genève le 19 février 1591, † 1655.

[2] Voir « Præfatio » de *Quæstiones sacræ*. Amsterdam 1685.

[3] Né à Genève le 19 mars 1657, † à Amsterdam en 1736.

écho des lettres de Calvin et de l'influence qu'avaient eue les réfugiés au temps de Marie Tudor aussi bien que les jeunes Anglais qui venaient étudier à Genève [1]. Les rapports sont établis et les Genevois commencent peu à peu à franchir la Manche. Déjà au XVI^me^ siècle quelques-uns avaient visité l'Angleterre.

Nous avons déjà fait mention de Nicolas des Gallars qui porta les Commentaires de Calvin en Angleterre au mois de février 1551 [2]. Le lieu et la date de sa naissance ne sont pas connus. On sait seulement que dès l'année 1543 il exerçait les fonctions du saint ministère à Genève où il obtint droit de bourgeoisie en 1551. Ce fut cette même année qu'il alla en Angleterre ; mais il n'y resta pas longtemps, et, après un séjour prolongé en France, il revint à Genève en 1558 ou 1559. Entre temps, les Français qui avaient cherché un asile en Angleterre et y avaient établi une église, quittèrent leur patrie adoptive sous le règne de Marie. Ils y retournèrent à l'avènement d'Elisabeth, et demandèrent à Genève un pasteur pour réorganiser leur Eglise. A la recommandation de Calvin, on leur envoya en 1560 Des Gallars, qui cette fois encore ne resta pas longtemps en Angleterre. Il revint sur le continent en 1563 et l'année suivante devint pasteur de l'église d'Orléans [3].

C'est à lui que commence la longue liste de pasteurs

[1] On en trouve dans le *Livre du Recteur* les noms d'une vingtaine entre 1559 et 1600.

[2] Voir *Corpus reformatorum*, vol. XLII, p. 38, note 1. Voir aussi vol. XLII, p. 42, Calvinus Farello, le 3 février 1551, où Calvin dit : « Quia literæ meæ intercidunt Nicolaum meum in Angliam mittere statui qui utrosque Regi commentarios offerat. »

[3] Voir Haag, *La France protestante ;* aussi Weiss, *op. cit.*

partant de Genève pour aller desservir les églises françaises d'Angleterre. En général, le travail de ces hommes distingués ne faisait pas grand bruit, mais on aime à croire qu'il n'en avait pas moins d'effet. Sans aucun doute, ce sont les rapports religieux qui, plus tard, firent naître les relations politiques entre la Grande-Bretagne et Genève.

Grâce à cette bonne entente, les Genevois n'hésitèrent pas à demander de l'aide à la grande île. En 1583, lors de l'ambassade du conseiller Jean Maillet, une collecte fut faite dans tous les diocèses d'Angleterre, par ordre de la reine Elisabeth, et rapporta environ 6000 livres sterling. Six ans plus tard, la petite république, épuisée par les guerres contre le duc de Savoie, cherche encore et tout naturellement du secours au delà de la Manche. Elle envoie un de ses citoyens les plus influents, Jacques Lect, auprès d'Elisabeth pour obtenir quelques subsides. Sa mission ne fut pas infructueuse. Sa persévérance triompha de toutes les difficultés qui lui furent suscitées; il obtint la permission de faire une collecte sous la direction de l'archevêque de Canterbury, et il recueillit ainsi 15,000 livres. Lorsque ces ressources furent épuisées, on l'envoya encore implorer Elisabeth, mais, vu le mauvais état des affaires d'Angleterre, il ne réussit pas. La reine, tout en l'assurant de son grand attachement à la petite république, lui déclara qu'elle ne pouvait rien faire cette fois. En 1603, Jacob Anjorrant fut envoyé dans un but analogue à la cour d'Angleterre; Casaubon l'introduisit auprès du roi Jacques I^er^, qui n'hésita pas à répondre favorablement, reconnaissant l'importance capitale d'un centre de la Réforme comme Genève.

Mais c'est en étudiant l'histoire de l'Académie de Calvin, qu'on trouve les rapports les plus intimes entre la « Rome protestante » et la Grande-Bretagne. Grâce au remarquable ouvrage que vient de publier M. Charles Borgeaud, notre tâche est facile[1].

Dès la première année de cette académie, qui devait faire de Genève un des centres intellectuels les plus importants du protestantisme de langue française, il y eut parmi les étudiants un homme dont le nom allait s'attacher à la fameuse bibliothèque d'Oxford. Thomas Bodley, qui suivit les cours à Genève en 1559[2]. Il y a sans doute rencontré Antoine Chevalier qui avait quelque temps suppléé Tremellius à Cambridge, été, sous Edouard VI, précepteur de la princesse Elisabeth et avait dû quitter l'Angleterre à l'avènement de Marie Tudor. En 1559, il fut élu professeur à Genève et enseigna jusqu'en 1566. Il retourna ensuite en Angleterre et obtint la chaire d'hébreu à Cambridge[3].

La chaire des arts ou de la philosophie, inaugurée par Jean Tagaut et continuée par Claude Baduel (mort le 8 septembre 1561), fut occupée, après la mort de ce dernier, par un Ecossais, Henry Scrimger, de Dundee[4], qui cependant ne commença ses cours qu'en 1563. Son enseignement n'étant point goûté des étudiants, il en fut déchargé aux vacances de 1565. Il continua toutefois ses leçons jusqu'en 1568, « provisoirement, » pendant qu'on cherchait un professeur « plus suffisant[5]. »

[1] *Histoire de l'Académie de Calvin*. Genève 1900.
[2] M. Borgeaud. *op. cit.*, p. 57.
[3] M. Borgeaud. *op. cit.*, p. 64 ss.
[4] M. Borgeaud, *op. cit.*, p. 72 ss.
[5] M. Borgeaud, *op. cit.*, p. 90 ss.

On doit aux recherches de M. Borgeaud de savoir que Thomas Cartwright, chef des puritains et renommé par son immense savoir, destitué de sa chaire à Cambridge, enseigna à Genève deux heures par semaine pendant plusieurs mois. Il entreprit cette tâche à la demande des ministres. On pourra trouver à l'aide de cette clef, dit M. Borgeaud, une « preuve matérielle et frappante de la descendance calvinienne du système ecclésiastique des puritains, car c'est l'année même à son retour de Genève que Cartwright... rédigeait sa fameuse *Admonition* au Parlement[1]. »

Et dans ce même temps que « le chef des puritains » enseignait dans l'Académie de Calvin, se trouvait à Genève un Ecossais non moins célèbre, Andrew Melville, organisateur de l'Eglise presbytérienne, venu en 1569 et qui fut régent dans la seconde classe du collège pendant cinq ans [2].

Si nous ajoutons le nom d'Alexandre Brisson, ce n'est pas que son enseignement de la philosophie fût remarquable, loin de là, mais parce qu'il était Ecossais, originaire d'Edimbourg. Nommé professeur le 11 octobre 1580, il fut bientôt obligé de donner sa démission, et prit congé de Messieurs de Genève le 16 mars 1582.

L'influence à Genève de ces quatre professeurs n'est guère appréciable. Les cours de deux d'entre eux ne furent presque pas suivis ; le troisième, Cartwright, n'enseigna que quelques mois et retourna en Angleterre imbu de calvinisme et prêt à devenir chef des puritains.

[1] *Op. cit.*, p. 107 ss.

[2] M. Borgeaud, *op. cit.*, p. 109 ss.

Le quatrième, dans son explication de l'Ancien Testament, dut suivre les principes de Calvin bien plus qu'il n'apporta des vues nouvelles. En outre, il faut penser que dans une école dont l'idée fondamentale était l'unité parfaite et l'union intime avec l'Eglise, où tout était exactement surveillé, par Calvin d'abord et par Théodore de Bèze ensuite, il était impossible d'enseigner des idées étrangères aux principes de la Réforme. On était trop près du chef pour changer une seule pierre de l'édifice, et pour étranger qu'on fût, on quittait la ville calviniste si fortement marqué de son empreinte, que, tout naturellement, on allait répandre au loin les doctrines du puissant réformateur.

C'est ce que fit Isaac Casaubon, né à Genève l'année même de la fondation de l'Académie.

Après un professorat de plus de quatorze ans, consciencieux et fort apprécié, il se vit forcé d'aller chercher loin de sa ville préférée les ressources nécessaires à l'entretien de sa nombreuse famille et à son goût des livres précieux. Il enseigna d'abord à Montpellier, puis en Angleterre, où il mourut en 1614. Son tombeau est à Westminster. Son fils Meric (né à Genève en 1599) se distingua aussi par son rare savoir.

Les deux Casaubon avaient donc quitté leur patrie genevoise et, en quelque sorte, étaient devenus anglais. Il n'en fut pas de même de Théodore Tronchin, le pasteur et professeur. Après des études à Genève et à Bâle, il alla à Heidelberg en 1604, passa quelque temps à Francfort, puis se rendit en Hollande en 1606. Quelques mois après il « passa en Angleterre, et, riche des connaissances qu'il avait acquises, il reprit le chemin de sa patrie

à travers la France[1]. » A Londres, il vit Aaron Cappel ; à Oxford, Drusius et Jean Rainoldus ; à Cambridge, Richard Thompson.

Il est, paraît-il, le premier Genevois qui soit allé en Angleterre pour compléter son éducation et qui en ait vraiment profité. On peut citer avant lui David Colladon, professeur de droit, homme d'Etat, qui, avec son frère Isaïe, fut envoyé de bonne heure à l'étranger et fit une partie de ses études en Ecosse. Il était de retour à Genève en 1575. C'est là un fait digne de remarque, car, à la fin du XVI^me^ siècle ou au commencement du XVII^me^, l'Angleterre n'était guère estimée ni même connue des nations latines. Genève, ville protestante, avait été seule à penser qu'il pouvait y avoir profit à visiter la grande île.

Théodore Turquet de Mayerne est trop connu pour qu'il soit nécessaire de faire autre chose que de rappeler son nom. Après avoir fait ses humanités à Genève, il étudia pendant quatre ans à Heidelberg, et ensuite à Montpellier, où il prit le grade de docteur le 20 février 1597. Dès lors, cet esprit indépendant et énergique fut perdu pour Genève. Il alla à Paris ouvrir un cours public de médecine et de chirurgie. Il y resta jusqu'en 1606, malgré les quelques persécutions que lui valurent ses nouvelles doctrines. Ce fut alors qu'il visita l'Angleterre, et reçut à Oxford le bonnet de docteur, le 8 avril 1606. Il revint en France bientôt après ; mais en 1611, le roi Jacques l'appela en Angleterre, « lui conféra le titre de conseiller et le nomma son premier médecin. » Il fut aussi premier médecin de Charles I^er^. Les univer-

[1] *La France protestante.*

sités de Cambridge et d'Oxford se l'associèrent. Il mourut à Chelsea le 15 mars 1655.

Sans appartenir à une famille genevoise, les deux Spanheim n'en contribuèrent pas moins à entretenir entre l'Angleterre et Genève les bons rapports commencés. Frédéric, le père (né à Amberg en 1600), après avoir étudié à Amberg, à Heidelberg et à Genève, fit d'assez longs voyages, au cours desquels il passa quatre mois en Angleterre, en 1625. Puis il revint à Genève et obtint une chaire de philosophie en 1626. En 1631, il succéda à Bénédict Turrettini comme professeur de théologie. En 1642 cependant, il fut appelé à Leyde et bien qu'on s'efforçât de le garder à Genève, il se décida à partir. Il arriva à Leyde le 3 octobre 1642, accompagné de son fils Ezéchiel, numismate et l'un des plus illustres philologues du XVII^me^ siècle. Ce dernier était né à Genève, le 7 décembre 1629. En 1651, il obtint la chaire d'éloquence à l'Académie, mais la quitta au bout de quelques mois pour la place de gouverneur du fils unique de l'électeur palatin Charles-Louis. On sait les hautes fonctions qu'il remplit à la cour de France, à Berlin et à Londres. En 1701, probablement au mois de mars, il se retira en Angleterre et y resta jusqu'à sa mort, survenue le 4 novembre 1710[1].

Jean Petitot, lui aussi, alla porter en Angleterre son rare talent de miniaturiste[2]. Ce « Raphaël de la peinture en émail » naquit à Genève en 1607. Bordier et lui allèrent d'abord en Italie pour se perfectionner dans la prépara-

[1] Voir la préface de Schefer à la *Relation de la cour de France en 1690*, par Ezéchiel Spanheim, Paris, chez Renouard, 1882.

[2] Voir la *Vie des plus fameux peintres*, Paris, chez de Bure, 1752.

tion des couleurs ; ils se rendirent ensuite en Angleterre. Là, ils trouvèrent Théodore de Mayerne, premier médecin de Charles Ier et chimiste distingué. Il introduisit Petitot auprès du roi qui l'attacha aussitôt à sa personne, le logea à Whitehall, le créa plus tard chevalier et vint souvent le voir travailler, de même qu'il assistait aux expériences de chimie de son premier médecin. Petitot était aussi grandement estimé de Van Dyck alors à Londres. Il fut également apprécié par Charles II. Mais lorsque ce prince monta sur le trône, Louis XIV retint Petitot à sa cour. L'artiste resta à Paris jusqu'en 1685 ; mais alors les persécutions religieuses lui firent reprendre le chemin de sa ville natale. Plus tard, il s'établit à Vevey où il mourut en 1691.

Tous ces hommes qui devaient connaître assez bien l'Angleterre et qui, par leurs capacités, leurs talents ont dû y exercer une assez grande influence, ne firent, point connaître à leurs compatriotes leurs impressions sur ce pays. Ils ne publièrent pas de journal de voyages.

Il n'en fut pas de même de Samuel Chappuzeau (mort en 1701) qui n'était pas Genevois d'origine. Il naquit à Paris (?) en 1625, fit ses humanités au collège de Châtillon-sur-Loing et sa philosophie à Genève. A 16 ans, il était de retour en France. A partir de cette époque jusqu'en 1666, où lui et ses quatre fils sont reçus bourgeois de Genève, gratis (le 22 octobre), sa vie est errante, tantôt en France et en Angleterre, tantôt en Allemagne et en Hollande.

On le connaît surtout par un livre intitulé : *L'Europe vivante ou Relation nouvelle historique et politique de tous ses Etats* [1]. Il y parle, comme il le dit, de tous les

[1] A Genève, pour Jean Hermann Widerhold, 1666. Une seconde édition parut en 1669.

Etats de l'Europe, qu'il les ait connus directement, ou qu'il en ait seulement entendu parler ; et il fait la part grande aux Iles britanniques. Il paraîtrait que sa première visite à l'Angleterre eut lieu dans les dernières années du règne de Charles Ier [1], mais ce ne fut pas la seule. Il dit qu'il se rendit à Londres à la mi-carême de 1667 [2] et s'en fut d'abord saluer le roi, Sa Majesté, et leurs altesses royales, le duc et la duchesse d'York [3]. Il mentionne le « rétablissement du roi, dont je puis parler avec quelque certitude puisque j'ai été présent dans tout ce qui suit [4]. »

Quoi qu'il en soit, sa description est assez curieuse. « La nature, dit-il, les a tellement favorisées que rien ne manque à leur félicité et à leur gloire [5]. » Puis il donne des détails géographiques pour les gens qui n'auraient jamais vu la carte des Iles. Il a plus de système que de génie. Après avoir indiqué l'étendue en *lieues*, il précise encore et dit que les

> limites que la nature leur a données sont des mers profondes qui les séparent à l'orient de la basse Allemagne, du Danemark et de la Norvège ; à l'occident de l'Estotiland et de la terre de Laborador au Nord de l'Amérique, qu'elles envisagent de bien loin ; au septentrion de l'Islande et du Groënland ; et au midi, de la France qui est voisine et de l'Espagne qui en est plus reculée [6].

Il divise la Grande-Bretagne en deux parties : le nord, (l'Ecosse), le midi, (l'Angleterre) ; et de même il divise en-

[1] Voir p. 3, édition de 1669.
[2] *Op. cit.*, p. 2, édition de 1669.
[3] *Op. cit.*, p. 2, éd. de 1669.
[4] *Op. cit.*, p. 159, éd. de 1666.
[5] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 144.
[6] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 146.

core l'Ecosse et l'Angleterre chacune en deux parties : le nord et le midi [1].

Après ces préliminaires, il commence la description. « On ne peut rien souhaiter pour une vie délicieuse, que l'Angleterre ne fournisse abondamment [2]. » Elle est « une des plus fertiles régions de l'univers [3]. » Et l'Irlande ne vaut guère moins. C'est là qu'on trouve « la terre du monde la plus abondante en pâturages, et l'herbe y croît si haute que le bétail s'y cache, et y crèverait, si l'on n'avait soin de le retirer quand il est temps [4]. »

Il parle du commerce, des révolutions, du rétablissement du roi, de la religion, du gouvernement, et dans tout cela il devance Muralt d'une trentaine d'années. Il a vu la révolution d'Angleterre et la fière indépendance de ces citoyens qui n'ont pas reculé devant l'exécution de leur roi. « Les Anglais, dit-il, ne peuvent supporter une trop grande liberté ni une trop grande servitude [5]. » Il admire la force et le courage des hommes, autant que la beauté des femmes, qui « possèdent enfin toutes les qualités à se faire aimer [6]. » « Je m'étonne, dit-il, que les poètes ne se sont point avisés de faire naître leur Vénus en Angleterre [7]. » Ces Anglais ont des défauts cependant : ils fument beaucoup et ils mangent de la viande « jusqu'à épouvanter [8]. » Puis il parle des théâtres et dit que

[1] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 146-147.
[2] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 149.
[3] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 148.
[4] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 149-150.
[5] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 184.
[6] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 186.
[7] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 185.
[8] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 184.

la musique y est excellente et les ballets magnifiques : qu'elles (les maisons de théâtres) n'ont pas moins de douze violons chacune pour les préludes et pour les entre-actes ; que ce serait un crime d'employer autre chose que de la cire pour éclairer le théâtre, et de charger les lustres d'une matière qui peut blesser l'odorat[1].

Mais ce sont les Suisses qu'il apprécie le plus. « Leur gouvernement est mêlé et tient de l'aristocratie et du populaire[2]. » Le gouvernement de Genève ne peut être « nommé démocratique que lorsqu'il s'agit de l'élection en dernier ressort de ses principaux magistrats. En tout autre temps il est aristocratique et les plus considérables de l'Etat qui composent les trois Conseils, des XXV, des LX et des CC, en ont toute la conduite[3]. » Cependant elle « conserve dans ses archives des monuments invincibles de sa liberté. et c'est sans fondement que quelques-uns ont voulu la contester[4]. » « Les Genevois ont naturellement de l'esprit et ils le savent polir dans leurs voyages, d'où ils retournent avec de belles lumières pour la conduite de la vie et pour la société. Ils sont portés d'inclination à la vertu (ce qu'allait dire Rousseau plus tard)..... Ils reçoivent charitablement les étrangers[5]. »

Genève, en un mot, est « une ville dont le séjour est avantageux aux étrangers qui y abordent en foule, et qui y peuvent vivre avec beaucoup moins de dépense qu'ailleurs[6]. » Et Chappuzeau parle ainsi au XVII^me^ siècle, époque où Genève était comparativement pauvre.

[1] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 215.
[2] *Op. cit.*, ed. de 1666, p. 461.
[3] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 169.
[4] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 467.
[5] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 470.
[6] *Op. cit.*, éd. de 1666, p. 471-472.

C'est avec Chappuzeau que nous terminerons ce qu'on pourrait appeler la première période des rapports entre Genève et l'Angleterre. On en voit le caractère général. Les relations n'étaient ni continuelles, ni très étroites. Elles existaient néanmoins. Pendant près d'un siècle et demi des hommes distingués n'avaient pas laissé oublier que Genève et l'Angleterre étaient un peu parentes, au moins par la religion. On peut dire en général que ce furent les Anglais qui gagnèrent le plus à ces rapports. Ils attirèrent chez eux et surent garder des savants qui avaient puisé la plus grande partie de leur science dans l'Académie de Genève. En même temps, nous devons rappeler que déjà au XVI^me^ siècle quatre savants d'au delà de la Manche avaient enseigné dans l'école de Calvin. Il faut remarquer aussi que l'Ecossais Morus, agréé pasteur à Genève en 1641, avait succédé à Spanheim dans la chaire de philosophie en 1642, et, l'un des premiers, avait voulu introduire dans l'Académie des idées plus larges. C'est pour cela qu'il dut démissionner en 1649. Il faut penser aussi qu'un Genevois au moins fut assez curieux pour aller visiter les universités anglaises, et que Jaquemot traduisit les livres de l'un des théologiens anglais les plus célèbres du XVII^me^ siècle ; que Chappuzeau enfin, dans un livre publié à Genève, parle des Iles britanniques comme des plus favorisées de la nature, et que c'est là l'origine de tout le bien que les Muralt et les Prévost y trouvèrent plus tard.

Que faut-il conclure de ce qui précède? De quel côté penche la balance d'influence? Nous n'hésitons pas à croire que Genève, dont le gouvernement, l'Eglise et l'Académie formaient une parfaite unité, dont les idées,

fortement fixées par Calvin et de Bèze, n'avaient pas encore subi l'épreuve de la méthode scientifique de Robert Chouet et de Jean-Alphonse Turrettini, restait inaccessible à toute influence anglaise. On ne saurait en dire autant de l'Angleterre. On ne peut guère douter que le séjour de Melville auprès de Théodore de Bèze ne lui ait fourni beaucoup d'idées dont il devait se servir pour organiser l'Eglise presbytérienne. Il resterait encore à étudier ce que le puritanisme doit à Genève par Cartwright. Nous n'entamerons pas ce sujet.

La seconde période commence avec la révocation de l'Edit de Nantes. Les rapports se multiplient et en même temps changent de caractère. C'est alors que les Genevois en grand nombre se mettent à visiter l'Angleterre et que les jeunes Anglais, en grand nombre aussi, viennent étudier à Genève. Les rapports sont encore surtout théologiques; ils sont comme le reflet, l'écho de l'influence calviniste venue de Genève, nous l'avons dit. L'anglomanie ne se montrait pas encore.

Nous avons eu le privilège de parcourir des manuscrits précieux dans les archives de M. Eugène de Budé. On remarquera dans les lettres suivantes, encore inédites (et qui sont toutes, à moins d'autre indication, adressées à Jean-Alphonse Turrettini), qu'à Genève l'intérêt était éveillé pour ce qui était anglais. A part les faits importants, les idées intéressantes qu'on y trouvera, on verra, mieux que nulle part ailleurs, quelle a pu être l'influence de l'Angleterre sur Genève. Les Genevois s'intéressaient à la politique de ce pays, à ses universités, à sa société et par-dessus tout à sa théologie; ils s'y intéressaient, mais platoniquement, et n'imitaient guère.

Les lettres de Dunoyer, cependant, ne discutent pas des thèses théologiques. Il parle de l'armée, de mille choses, même de bagatelles :

Les Anglais, qui n'ont point vu de guerre depuis longtemps, la craignent fort. Il faudra quelque temps pour leur faire revenir leur ancien courage. Ce qui alors arrivera infailliblement[1].

Dans la lettre suivante il revient aux affaires de guerre:

M. Casaubon, lieutenant-colonel du régiment de Schœmberg, s'étant trouvé à la tête de 150 chevaux qui escortaient des fourrageurs, voyant venir 2000 chevaux ennemis, fit halte avec sa petite troupe, et témoigna qu'il avait dessein d'aller attaquer l'ennemi. Les autres s'imaginant à sa mine qu'il était soutenu, et craignant des embuscades n'osèrent le venir attaquer. Cependant les fourrageurs s'étant retirés, il fit alors sa retraite que M. le Duc loua beaucoup. Au reste Plantat nous marque que cet illustre général, à l'âge où il est, est fatigué, et s'expose autant qu'aucun soldat[2].

Dunoyer regardait volontiers du côté comique tout ce qui n'était pas absolument sérieux.

Monsieur Fatio vit dans une grande retraite où il déplore les folies du genre humain tout à son aise[3].

Je n'étudie pas beaucoup, dit-il dans cette même lettre, on voit pourtant quelque chose de temps en temps, pas de livres nouveaux cependant, car les français nous viennent fort tard. On en fait peu de latins

[1] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini. Lettre de Londres, ce 30 mai 1689 (v. s.).

[2] Archives de E. de Budé, Fonds Turrettini. Lettre de Londres, ce 22/2 octobre 1689.

[3] Archives de M. de Budé, Fonds Turrettini. Lettre de Londres, ce 19/9 janvier 1690.

Nicolas Fatio, de Duillier, mathématicien célèbre, naquit à Bâle le 16 février 1664. Il fut nommé résident suisse à Londres, reçu membre de la Société royale, et se fixa définitivement en Angleterre. Il y mourut le 10 mai 1753.

en ce pays, et j'ai eu le chagrin jusqu'à présent de ne pouvoir demeurer avec des Anglais pour apprendre la langue. Je crois que l'été prochain je serai plus heureux.

Nous avons déjà parlé d'Abauzit et de Jean-Alphonse Turrettini et des rapports intimes de celui-ci avec les chefs de l'Eglise d'Angleterre. Ces deux hommes furent comme les précurseurs de l'esprit de recherche et d'investigation qui allait s'attacher à toutes les choses anglaises. On commençait à voyager, on voulait tout voir et tout savoir et Rousseau est comme le type de ces chercheurs qui veulent connaître autre chose que leur clocher. Presque tous les Genevois de marque voyageaient, et beaucoup d'entre eux allaient en Angleterre; quelques-uns étudièrent dans les universités anglaises. Et il est intéressant de noter que Turrettini, le plus illustre théologien de la nouvelle période, fut le premier à bien connaître les institutions anglaises. Nous trouvons ses impressions dans des lettres qui, pour la plupart, ont été publiées par M. Eugène de Budé. Nous pouvons ajouter un ou deux fragments intéressants.

Turrettini venait de finir ses études à Genève :

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mon très cher Monsieur, lui dit Isnard (pasteur à Lausanne), m'a donné tout ensemble de la joie et de la douleur. Je conviens avec vous et avec Messieurs vos parents qu'il est nécessaire que vous voyiez la Hollande et l'Angleterre et que vous vous rendiez accompli de toutes leurs manières, après avoir si parfaitement réussi dans l'étude, qu'on ne peut plus rien vous enseigner. Il me semble que la pratique et la connaissance des mœurs des étrangers vous doit être grandement utile, et surtout quand on est très capable d'en profiter, comme vous êtes, par les talents naturels [1].

[1] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini. Lettre de Lausanne, 15/25 janvier 1691.

En effet Turrettini tira un très grand parti de tout ce qu'il voyait. Il étudia surtout les universités et la littérature.

Vous voulez que je vous parle des auteurs de ce pays-ci, écrivait-il à son oncle Bénédict Turrettini. Il n'y en a presque que d'Anglais. J'en excepte Mons. Abbadie qui nous a donné une longue et ample réponse à l'*Avis aux Réfugiés* sous le titre de *Défense de la Nation Britannique*[1].

Pour nouvelles publiques, je n'ai rien à vous dire, si ce n'est qu'on attend avec impatience de voir si le roi passera le Bill des Parlements annuels et triennaux. C'est une affaire d'une extrême conséquence, et si le roi casse ce Bill, comme on le croit, on verra crier bien des gens. D'un autre côté, s'il le passe, c'est un terrible échec à l'autorité royale, et un grand pas vers la république. Vous ne sauriez croire combien les esprits sont échauffés et avec combien de hauteur on crie que ce n'est pas pour rien qu'on a changé *Jacques* pour *Guillaume*, et qu'on ne prétend pas laisser revenir le pouvoir arbitraire sous un différent nom. Funestes soupçons auxquels on donne peut-être quelque petite matière, mais dont la grande force vient des fausses couleurs que les malintentionnés donnent aux démarches de la cour. De la manière dont je vois les choses, je crains fort pour ce pays-ci, et je suis fort trompé s'il n'y arrive de grands troubles tôt ou tard. La vérité est qu'on n'aime pas la royauté, et qu'on soupire presque généralement pour la république, sans penser que dans l'état où sont les choses la république serait la ruine de cet Etat[2].

[1] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini. Lettre de Londres, ce 1er janvier 1693. Jacques Abbadie, né à Nay en 1654, alla en Angleterre en 1688 et à Londres en 1690. Il fut attaché à l'Eglise de Savoie en qualité de ministre. Il mourut le 6 octobre 1727. La *Défense de la Nation Britannique où les Droits de Dieu, de la nature et de la société sont établis au sujet de la révolution d'Angleterre, contre l'auteur* (Bayle) *de l'Avis important aux Réfugiés*, fut publiée à Londres en 1692, in-8°.

[2] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini. Lettre adressée à Bénédict Turrettini, Londres, ce 21 février [16]93.

Nous avons parlé ailleurs de son retour à Genève et de la grande influence qu'il y exerça. Nous ne croyons pas que l'Angleterre ait modifié beaucoup son caractère, mais elle l'a instruit et a contribué à le rendre capable du grand rôle qu'il devait jouer. C'est lui, nous semble-t-il, qui a fait plus qu'aucun autre Genevois pour entretenir, créer même, les rapports intimes entre Genève et l'Angleterre au XVIII[me] siècle. Au lieu de se borner à lire les œuvres anglaises dans les traductions, on commençait à faire la connaissance directe des Anglais et on allait les voir chez eux. On ne peut guère douter que, après avoir été si bien accueilli à Londres et à Cambridge, Turrettini n'ait encouragé ses élèves à faire le même voyage.

Dès son retour à Genève, il eut une immense correspondance. On lui écrivait de tous les coins du monde, et très souvent pour demander des faveurs. On commençait par l'encenser, puis on formulait la pétition :

Je prends la liberté de vous assurer encore par celle-ci, dit Antoine Coignard, de la continuation de mes respects et de ceux de ma femme, comme aussi de la reconnaissance que nous aurons toute notre vie des faveurs que vous nous avez si généreusement accordées. Je compte l'avantage que j'ai d'être connu de vous pour un des plus considérables bonheurs de ma vie, et je n'ai point de plus grand plaisir que de trouver des occasions de m'entretenir de vous et de voir que tout le monde reconnait avec moi que vous êtes, Monsieur, le plus savant et le plus habile prédicateur du monde. Je ne doutais point que Genève ne vous fit d'abord voir qu'elle reconnaissait votre mérite en vous priant d'accepter la chaire de professeur de Théologie, et c'est tout ce qu'elle pouvait vous offrir, mais au lieu de cela il serait à souhaiter, Monsieur, que vous possédiez un archevêché de Canterbury, afin qu'un plus grand peuple profitât de votre pieuse doctrine.

Au reste, Monsieur, étant persuadé que vous ne vous plaisez pas moins à surpasser le reste des hommes en faisant du bien, qu'à exceller en savoir, je ne vous cacherai pas que je ne fais point du tout mes affaires ici, parce que divers Français qui enseignent aussi la langue, persuadent à la plupart des Anglais qu'il est impossible qu'un Genevois parle aussi bien qu'eux. De sorte que je me vois contraint de chercher quelqu'autre emploi et j'espère d'en trouver infailliblement si vous avez la bonté, Monsieur, de m'envoyer une lettre de recommandation pour l'évêque de Londres, comme je vous en supplie très instamment[1].

On trouve en général peu de nouvelles littéraires dans les correspondances entre l'Angleterre et Genève. De temps en temps, cependant, il y en a quelques-unes. Ainsi dans une lettre de Patrick Saint-Clair[2], de Londres, le 8 septembre 1695 :

On n'a pas publié dernièrement de livres de conséquence, on ne fait que nous donner des traductions du français. M. Locke commence à écrire sur la théologie, et a écrit un livre qui a pour titre : *The reasonableness of the christian religion according to the scriptures*[3]. On travaille à Oxford et à Cambridge à faire des catalogues, et à donner un extrait de leurs manuscrits qui ne sont pas publiés. Dr Smith [en] a fait un de la Bibliothèque cottoniane qui est fort célèbre. On veut faire aussi un collège à Oxford pour les Grecs pour les élever ici et les envoyer après chez eux. Mais ils sont si grandes canailles pour la plupart qu'on craint que l'affaire n'ait pas de suite. Vous aurez bientôt à Genève M. D. Townsend, un homme d'un mérite extraordinaire. Vous trouverez en lui des qualités dignes de sa naissance. Il n'est pas nécessaire que je vous dise davantage, car je sais votre bonté naturelle et

[1] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini. Oxford, le 16/26 février 1696.

[2] Savant bibliophile anglais.

[3] La première traduction française parut en 1696 avec ce titre : *Que la religion chrétienne est très raisonnable telle qu'elle nous est présentée dans l'Ecriture sainte.* Amsterdam 1696, 2 vol. in-8°.

l'amour que vous avez pour la nation vous portera à lui rendre toutes les civilités[1].

Ailleurs, il fait mention des sermons de Bentley[2], de Tyrrel, de Locke, de la « traduction de Virgile de M. Dryden qui est très bien faite. » mais ce n'est qu'une liste qu'il donne sans appréciation.

C'est dans l'intervalle entre les lettres de Saint-Clair et celles de Samuel Turrettini qu'arriva le grand scandale causé par un poème, et par un discours prononcé à Oxford. On en connaît l'histoire :

Certains écrivains indiscrets, écrit M. Bonet[3], ont eu la hardiesse, dans un poème qu'ils ont fait sur la mort du feu duc de Gloucester[4], de représenter le Tibre et le lac Léman comme deux extrémités également à fuir. Indigné de cela, j'en touchai un jour quelques mots à Monsieur de Canterbury[5]. Il désapprouva ce procédé, mais il n'a pas pu réparer le tort qu'on vous avait fait. Ainsi, Monsieur, je suis ravi d'avoir une occasion de faire connaître aux Anglais que l'Eglise de Genève correspond avec celle d'Angleterre et avec ses principaux conducteurs, et qu'elle n'est pas animée de l'esprit schismatique des presbytériens anglais et écossais, quoique la discipline ne soit pas la même[6].

M. Knight était un de ces écrivains indiscrets; nous avons une lettre de lui où il cherche à expliquer son attitude dans l'affaire :

[1] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini.

[2] 1662-1742, savant et critique anglais.

[3] 1670-1761, membre du Deux-Cents, résident du roi de Prusse à Londres.

[4] William, duc de Gloucester, né en 1689, † 1700, fils de la reine Anne.

[5] Thomas Tenison (1636-1715), évêque de Lincoln 1691, fut nommé archevêque de Canterbury le 8 décembre 1694, à la mort de Tillotson.

[6] Lettre de Londres, ce lundi 9/20 décembre 1700. Mss. Bibl. de Genève. Fonds De Roches, papiers de J.-A. Turrettini.

J'ai appris, dit-il, qu'un mot très innocent de mon discours du jour de l'an, a été mal interprété, et qu'on a cru y voir une intention insultante. Comme vous avez l'honneur de connaître quelques *gentlemen* de cet état (Genève), vous êtes en position de me rendre service en les désabusant sur mon compte. Je vous déclare ainsi qu'à ces messieurs, qu'en employant le mot Genève, il n'était pas dans ma pensée de faire une remarque blessante sur leur Eglise et leur ville. Je voulais seulement parler de nos presbytériens, ou plutôt des séparés, des mécontents de cette Eglise, lesquels, réveillant les vieux griefs des puritains qui avaient habité Genève au temps de leur exil, les augmentent et les enveniment au point de nourrir et de perpétuer un schisme si opposé à l'esprit chrétien. Je regrette d'avoir employé ce mot étourdi, mais vous connaissez trop mon caractère pour croire que j'aie voulu offenser une société si honorée dans l'Eglise chrétienne, moi qui ai toujours professé tant de respect pour la tranquillité des simples particuliers. Veuillez excuser cette ennuyeuse lettre et me permettre de me dire, Monsieur, etc. [1]

[1] Being informed that a word made use of in my speech last New Year's day has been undesignedly an occasion of offence from its being misunderstood, and that it is in your power to do me justice to some gentlemen of that state whom you have the honour to be acquainted with, by representing me right to them, I do here assure you and them by you that I designed no reflexions upon their church and city by the word Geneva, and meant no more than our English Presbitery, or rather the restless and dissatisfied part of that communion, who, taking up the discontents of the Ancient Puritans who had lived at Geneva in the time of their exile (au temps de Calvin), do still improve them beyond their intention to the cherishing and continuing of an unchristian schism. If it is an injudicious word, I am sorry for it, and am persuaded you know my temper too well, to think I could offer an affront to so considerable a society in the Christian church, who have always endeavoured to have a tender regard to the quiet and repose of private persons. I hope you excuse the trouble this letter may give you, and believe me to be, Sir, your very humble servant. J. Knight. (La lettre est adressée à M. Daniel Lombard, ministre du S. E., et copiée par M. Bonet pour M. Turrettini. Elle est datée d'Oxford, Saint-Johns, le 3 juillet 1705. Mss. Bibl. de Genève, Fonds De Roches, papiers J.-A. Turrettini.)

Il n'y avait rien là de très sérieux. C'était surtout l'amour-propre qui était offensé, et, par conséquent, il n'y avait qu'à offrir des excuses pour contenter tout le monde. C'est ce que l'évêque de Londres [1] s'efforça de faire dans une lettre à la « Compagnie des Pasteurs et Professeurs de l'Eglise et de l'Académie de Genève » dont on trouve une copie faite par M. Bonet pour M. Turrettini. L'origine de cette querelle remontait assez haut dans l'histoire du protestantisme.

Ce n'est pas un mauvais dessein, dit l'évêque de Londres, mais plutôt une malheureuse coutume qu'on n'a pu encore entièrement abolir parmi des gens qui n'ont ni le loisir ni peut-être toutes les qualités nécessaires pour faire les réflexions qu'il faut sur les divers changements que notre temps a produits. Il est bon, Monsieur, que je vous dise que l'origine du préjugé qu'on a eu contre votre Eglise commença du temps de la reine Marie, lorsqu'un certain Goodman et quelques autres Anglais réfugiés dans votre ville, dressèrent dans quelqu'une de leurs assemblées certain corps d'articles de discipline, qui furent ensuite soutenus avec tant de chaleur par quelques mécontents en Angleterre, qu'ils causèrent de grands troubles au grand scandale de l'Eglise et de l'Etat, sous la reine Elisabeth ; et comme les écrivains de ce temps-là qui entreprirent de réfuter ces maximes pernicieuses et anarchiques se servirent souvent du nom de Genève, non seulement parce que ces articles y avaient été comme éclos par Goodman et ses adhérents, mais encore parce qu'on crut que M. de Bèze les soutenait un peu trop. On ne doit pas s'étonner que des personnes peu avisées qui ne savent rien de ce qui se passe de nos jours, retiennent encore çà et là quelque reste de ce vieux style [2].

[1] Henry Compton (1637-1713), évêque d'Oxford 1674, de Londres 1675.

[2] Fulham, ce 30 avril 1706. Mss. Bibl. de Genève, Fonds de Roches, papiers de J.-A. Turrettini.

Pendant le temps que dura ce malentendu, il paraît qu'on ne vit pas beaucoup de voyageurs genevois au delà de la Manche. Le premier nom important que nous trouvons est celui de Samuel Turrettini [1]. Nous pouvons à peu près fixer la date de son arrivée en Angleterre.

Nous comptons, dit-il dans une lettre de la Haye, le 17 août 1711, de nous embarquer samedi prochain si le temps est favorable.

Le 30 du même mois il était à Londres, mais il n'y resta pas longtemps.

Comme je vois, dit-il dans une lettre de Londres (ce 30 août (v. s.) 1711), que bien des gens sont précisément absents de Londres, je profiterai de ce temps pour aller voir les universités d'Oxford et de Cambridge. Je m'y attacherai extrêmement à apprendre l'anglais. Comme il n'y a pas de Français dans ces villes, je pourrai tirer du séjour que j'y ferai le même usage que d'autres tirent du séjour qu'ils vont faire à la campagne pour apprendre l'anglais, et en même temps je verrai quel est l'état de ces universités [2].

En effet, il arriva à Cambridge le 9 septembre [3]. Il y rencontre beaucoup de professeurs et de docteurs, entre autres

le docteur Edward qui se distingue ici en suivant les idées de Calvin sur la prédestination et sur la grâce. Il est sur le point de faire imprimer un gros livre en deux volumes in.-fol. qu'il intitule *Theologia reformata* [4].

[1] Né à Genève en 1688, admis au ministère en 1713, professeur de langues orientales en 1718, de théologie en 1719, il mourut en 1727.

[2] Archives de E. de Budé, dossier S. Turrettini.

[3] Voir dans les Archives de M. de Budé la lettre du 12 septembre, où il dit qu'il est à Cambridge « depuis trois jours. »

[4] Archives de E. de Budé, dossier S. Turrettini. Lettre de Cambridge, ce 6 oct. (v. s.) 1711.

Il ne put assister aux cours, parce que tout le temps qu'il passa à Cambridge fut un « temps de foire où l'on ne fait aucune leçon [1]. »

Je n'ai pas eu non plus occasion d'assister à des exercices publics dans l'université, je n'ai ouï que ce qu'on appelle *Oratio ad clerum*, mais j'espère d'assister à plusieurs de ces exercices à Oxford où l'on doit recommencer présentement les exercices publics.....

J'ai eu souvent occasion de raisonner ici sur les différences qu'il y a entre nos Eglises et l'Eglise anglicane. J'ai toujours témoigné que nous avions une très grande vénération pour l'Eglise anglicane, mais, comme il a fallu entrer dans le détail et parler des différentes choses sur lesquelles nous paraissons n'être pas d'accord avec eux, voici la manière dont j'ai exposé mes sentiments : 1° Par rapport au gouvernement de l'Eglise (l'article sur lequel ils insistent le plus) j'ai témoigné que nous regardions le gouvernement épiscopal comme un gouvernement fort bon et fort ancien, qu'ainsi nous étions persuadés que ceux qui se trouvent dans un pays où ce gouvernement est établi sont obligés de le suivre de sorte que nous blâmions les presbytériens qui, se trouvant dans un pays où ce gouvernement est établi, refusent de s'y soumettre. J'ai ensuite ajouté que quoique nous fussions persuadés de la bonté de ce gouvernement, nous ne croyions pourtant pas que J.-C. ou les Apôtres l'eussent tellement établi qu'aucun autre ne pût avoir lieu, qu'il nous semblait que l'Ecriture ne décidait rien d'une manière positive sur ces matières, que c'étaient de ces choses indifférentes de leur nature, qui peuvent varier suivant les circonstances, de sorte que nous qui nous trouvons dans d'autres circonstances qu'eux et dans un pays où un autre gouvernement est établi, pouvons le suivre sans difficulté. 2° Par rapport à la liturgie et à certaines cérémonies de l'Eglise anglicane, j'ai dit que quoique nous n'eussions pas précisément la même liturgie et les mêmes cérémonies, nous ne laissions pas d'estimer fort leur liturgie et d'approuver leurs cérémo-

[1] Archives de E. de Budé, dossier S. Turrettini. Lettre de Cambridge, 12 septembre 1711.

nies, que l'on avait même introduit depuis peu dans notre Eglise des prières assez conformées à celles de leur liturgie, qu'il nous semblait que les liturgies et certaines cérémonies indifférentes de leur nature pouvaient être différentes dans différents pays sans que cela fît du tort à la religion. Il y a un 3e article sur lequel plusieurs nous regardent comme fort opposés à l'Eglise anglicane, ce sont les dogmes de la prédestination, de la grâce, etc. Ils nous regardent comme suivant exactement les idées de Calvin sur ces matières, et ils sont presque tous dans les idées opposées. J'ai dit que nous étions à cet égard tout à fait semblables à l'Eglise anglicane, que leurs réformateurs aussi bien que les nôtres avaient suivi les idées de S. Augustin sur ces matières, mais que comme parmi eux on était ensuite entré dans des sentiments plus modérés, et il était permis à chacun de penser comme il voulait sur ces matières, il en était de même parmi nous, on était libre à cet égard, et l'on était fort en paix sans disputer sur ces matières[1].

A la fin d'octobre, il se rendit à Oxford d'où il écrivit la lettre suivante[2] :

J'ai été reçu ici beaucoup mieux que je ne m'y attendais sur ce qu'on m'avait dit de la manière dont ils reçoivent les étrangers... Il n'y a ici que quelque peu de gens ignorants, qui ne connaissent notre Eglise que de nom, à qui il arrive encore d'en parler mal. Les personnes plus éclairées nous regardent de meilleur œil. Elles savent que nous avons beaucoup d'estime pour l'Eglise anglicane (et je n'ai pas manqué d'en assurer dans l'occasion tous ceux que j'ai vus). On souhaiterait seulement que notre estime pour l'Eglise anglicane fût un peu plus efficace et qu'elle nous portât à prendre un évêque. C'est une grande imperfection selon eux que d'être privé d'évêques qui seuls ont le droit d'ordiner[3]...

[1] Archives de E. de Budé, dossier S. Turrettini. Lettre de Cambridge, ce 6 oct. (v. s.) 1711.

[2] Archives de E. de Budé, dossier S. Turrettini. Lettre d'Oxford, ce 31 oct. (v. s.) 1711.

[3] Probablement par analogie avec le mot anglais *ordain*, ordonner.

Depuis que je suis sorti de Londres, je me suis attaché à l'anglais autant que j'ai pu. J'entends les livres assez facilement, et je commence d'entendre un peu les conversations et les sermons, mais il n'y a pas encore moyen de parler. Je ne m'y hasarde guère que dans mon auberge...

Je compte de passer [à Oxford] huit ou dix jours, après quoi je retournerai, s'il plaît à Dieu, à Londres, pour y être vers le commencement du parlement qui doit s'assembler le 13 du mois prochain.

[Londres] ce vendredi 7 déc. (v. s.) 1711

J'ai appris à mon retour de M. de Vendarques que plusieurs ministres lui avaient témoigné avec chagrin, qu'ils apprenaient qu'on s'écartait à Genève de la bonne orthodoxie, que cela allait même jusqu'au socinianisme. M. Rival m'a appris la même chose. Il m'a dit que nous n'étions pas en fort bonne odeur parmi quelques-uns de leurs ministres, qu'on assurait que nous penchions à Genève au socinianisme, que vous en particulier et M. Léger y aviez du penchant. Je lui témoignai que j'étais fort surpris d'entendre dire une chose de cette nature, que je ne comprenais pas d'où pouvaient venir de tels bruits. Il me dit que M. Delpesch[1] l'assurait tout ouvertement, et que comme il avait apporté un fort beau témoignage de Genève, bien des gens ne doutaient point de la vérité de ses rapports. Il me dit que l'on avait remarqué dans votre harangue, *De pace protestantium ecclesiastica,* quelque chose qui confirmait les gens dans l'idée que M. Delpesch donnait de votre orthodoxie. Vous y dites que les erreurs spéculatives ne sont pas de conséquence, donc vous croyez que les erreurs des sociniens sur la Trinité sont de peu de conséquence. Vous y dites que les luthériens reconnaissent avec nous *ce qu'on appelle* Union personnelle, comme si vous doutiez de la bonté de ce terme et, par conséquent, de la vérité de la chose qu'on veut exprimer par ce terme. Vous dites que les luthériens reconnaissent avec nous ce qui a été décidé sur ces matières dans les premiers Conciles œcuméniques sans marquer que vous leur donnez votre approbation. Il ne me fut pas

[1] Moine devenu protestant.

difficile de faire sentir combien les soupçons qu'on tirait de ces expressions étaient mal fondés. On pourra trouver des hérésies dans tous les discours les plus orthodoxes quand on voudra fonder des soupçons sur des expressions de cette nature, et M. Rival en convint bien avec moi. Je lui dis quelques raisons pour lesquelles on devait regarder comme fort suspect tout ce que dirait M. Delpesch à cet égard. M. Rival me disait que ces bruits empêchaient bien des gens d'aller étudier à Genève, mais j'apprends que cela n'empêchera pas que l'on n'envoie même de Londres des gens pour étudier à Genève. Il est parti un étudiant pour Genève depuis que je suis ici, et il en doit partir un autre le printemps prochain. M. Saurin[1] m'a dit que l'on pensait même à établir un fonds pour envoyer de temps en temps de jeunes gens étudier à Genève, parce que l'on craint de manquer de ministres dans quelque temps. Il m'a demandé si l'on ne pourrait rien faire à Genève en faveur des étudiants pauvres qu'on y enverrait et qui auraient du mérite. On pourrait leur fournir d'ici une partie de leurs dépenses, et l'on souhaiterait qu'ils trouvassent quelque douceur à Genève. M. Saurin m'a prié de vous écrire pour savoir si l'on ne pourrait point faire quelque chose pour eux à Genève et ce que l'on pourrait leur donner en cas qu'on eût dessein de faire quelque chose pour eux[2].

Dans une lettre de Londres le 5 février 1712, Turrettini dit qu'il avait vu l'évêque de Londres et s'était plaint des rapports qu'avait faits Delpesch à propos de Genève, de Jean-Alphonse Turrettini et du professeur Léger. L'évêque promit de faire venir Delpesch et « de lui en faire faire une rétraction par écrit. »

Delpesch alla chez l'évêque après un délai assez long. Il nia

[1] Louis Saurin, après avoir fait ses études à Genève, fut pasteur de l'Eglise de Savoie à Londres. En 1726 il passa en Irlande, où il mourut en 1749.

[2] Archives de E. de Budé, dossier S. Turrettini.

d'avoir jamais accusé vous (J.-A. Turrettini) ou M. Léger d'aucune hérésie sur la Trinité, il dit qu'il aurait eu tort de le faire n'ayant jamais rien remarqué qui pût vous en faire soupçonner, qu'à la vérité il avait dit qu'il croyait que vous aviez du penchant à l'arminianisme, et que, comme on lui avait demandé des nouvelles de l'Académie de Genève, il avait dit qu'il craignait pour nous, que plusieurs des proposants faisaient beaucoup de difficulté sur la Trinité et Incarnation, qu'il en avait vu qui niaient le péché originel, ce qu'il croyait être de la dernière importance. Mylord évêque de Londres lui représenta qu'on devait parler avec plus de respect et de circonspection d'une Eglise comme la nôtre et lui ordonna de mettre par écrit ce qu'il avouait d'avoir dit sur notre compte et ce qu'il désavouait, afin qu'il vit ce qu'il aurait à faire à son égard...

Nous faisons notre compte, M. de la Corbière et moi, de partir, s'il plait à Dieu, dans la huitaine pour repasser en Hollande. Nous avons dessein d'y rester trois semaines et de traverser ensuite la Flandre pour nous rendre à Paris[1].

Léonard Baulacre naquit à Genève le 18 octobre 1670 (v. s.) de Nicolas Baulacre et de Renée Burlamaqui. Il commença ses voyages en 1712, ayant été invité à « accompagner un jeune homme riche et bien doué qui devait aller à Leyde achever ses études de droit et visiter ensuite d'autres pays[2]. » Le jeune homme dont il s'agit était Jean Lullin, frère aîné d'Ami Lullin. Au mois de juillet 1714, ils passèrent en Angleterre, « précisément à temps pour voir le couronnement du roi Georges I^er^[3]. » Le couronnement eut lieu le 20 octobre, comme nous le

[1] Archives de M. de Budé, papiers Turrettini. Lettre de Londres, ce 14 mars, 1712.

[2] *Œuvres de Baulacre* recueillies et mises en ordre par Edouard Mallet. Genève, chez Jullien frères, 1857, p. xvi de la *Notice* (par Th. Heyer).

[3] *Notice*, p. xvii.

dit Baulacre lui-même, dans une lettre de Londres, du 21 octobre/1er novembre 1714[1].

Comme la plupart des Genevois qui allèrent à cette époque en Angleterre, il avait des lettres de recommandation de Jean-Alphonse Turrettini pour des Anglais distingués : le duc de Shrewsbury, l'évêque de Londres, Burnet, évêque de Salisbury, qu'il alla voir avec M. Masson[2]. Celui-ci voulut ajouter quelque chose à la recommandation de M. Turrettini, mais il ne faisait qu'ouvrir la bouche, que M. Burnet

l'interrompit avec cette vivacité qui, vous (Turrettini) savez, lui est naturelle. « Taisez-vous, Monsieur Masson, lui dit-il. Eh, mon « Dieu, de quoi vous mêlez-vous de vouloir dire du bien d'un homme « que M. Turrettini me présente comme son ami? Cela dit tout ; je « n'en veux pas savoir davantage. Vous qui êtes ecclésiastique, n'avez-« vous pas vu ce passage des Proverbes : *Quand le roi parle, que « personne ne parle après lui?* Quand M. Turrettini a parlé chez moi, « c'est le Roi qui a parlé[3]. »

On peut voir dans cette sortie de l'évêque, et son esprit vif et son estime pour Turrettini. On trouve encore un trait du même genre dans cette même lettre. Après une longue visite, Baulacre et Masson allaient se retirer :

En sortant de chez lui, dit Baulacre, nous voulûmes l'empêcher de nous reconduire. Cela est inutile, dit-il, je n'ai jamais pu guérir M. Turrettini de la mauvaise coutume de me reconduire jusqu'au vaisseau. C'est un reste des manières italiennes dont je n'ai jamais pu le guérir. J'ai résolu d'en faire autant par représaille à tous ceux qui me viendront de sa main. Nous prîmes le parti d'entrer dans la chambre du fils sous prétexte de voir ses livres, afin d'engager Mylord

[1] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini.
[2] Réfugié français, 1680-1750.
[3] Archives de E. de Budé. Lettre de Londres, ce 23 août/4 sept. 1714.

à rentrer dans la sienne. Mais après avoir causé un quart d'heure avec le fils nous voulûmes nous retirer sans bruit, mais nous fûmes fort surpris de voir notre évêque en embuscade qui nous cria : « Vous ne « m'empêcherez pas, messieurs les Italiens ! Je vous reconduirai jus- « qu'à la rue. »

Les sujets importants ne manquaient pas à Baulacre. Il parle surtout de la théologie. Ses lettres pour la plupart ont été publiées par M. de Budé.

D'après la notice de M. Heyer[1], Baulacre et Lullin durent quitter l'Angleterre plus tôt qu'ils ne l'avaient pensé, à cause de la mauvaise santé du jeune homme. Cela ne correspond pas entièrement avec la lettre de Baulacre, de Londres, 6/17 décembre 1714 :

Vous serez surpris que nous ne soyons pas encore partis... Mais M. Bonet... a cru que nous ne devions pas quitter si tôt l'Angleterre. Cependant je compte que nous partirons, s'il plaît à Dieu, dans huit ou dix jours. Une des raisons dont on s'est servi pour nous retenir, a été la solennité de l'Escalade. Nous l'avons célébrée fort authentiquement, M. Bonet à la tête de toute la troupe[2].

Nous ne quitterons pas Baulacre sans remarquer son amour pour la nature. « La contemplation de la nature l'amène facilement à admirer la sagesse du Créateur, mais son admiration est réfléchie et d'autant plus grande qu'il comprend mieux[3]. » « Il sent les beautés de la nature et sait les exprimer[4]. »

Lorsque Rousseau, lors de sa visite de 1754, désirant rentrer dans la communion protestante, s'adressa au Consistoire, Jean Sarasin fut un de ceux à qui l'affaire fut

[1] Page XXI.
[2] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini.
[3] *Notice*, p. XXIX.
[4] *Ibid.*, p. XXIX.

renvoyée. Ce fut à ce moment qu'il prononça un sermon sur le citoyen, que « je n'oublierai de ma vie[1], » a écrit Jean-Jacques. Après avoir fait ses études à l'Académie, Sarasin se rendit en Angleterre. Il fut nommé pasteur honoraire de l'Eglise de Savoie de Londres, mais fut bientôt rappelé dans sa patrie (1718). Son séjour chez les Anglais eut un épisode romanesque que M. Eugène Ritter a raconté dans *L'Alliance libérale* du samedi 8 décembre 1883. Il s'était fiancé à une jeune Anglaise, mais ses parents refusèrent leur consentement. D'après les idées anglaises, il était tenu d'épouser; d'après le Consistoire genevois, auquel la famille de la jeune personne s'adressa, le mariage n'était pas obligatoire, le jeune homme étant mineur. Conclusion : Sarasin paya une certaine somme, moyennant laquelle sa liberté lui fut rendue.

Sarasin est un peu étroit et absolu dans ses idées. Il n'a pas beaucoup d'esprit, mais néanmoins ses lettres n'ennuient pas le lecteur, car les sujets traités sont intéressants. Dans deux missives (l'une citée plus loin ; l'autre, publiée par M. de Budé[2]), écrites à douze ans d'intervalle, il parle des deux fameuses universités. Une troisième lettre ne porte pas de date, mais il est probable qu'elle fut écrite bientôt après l'arrivée :

Il y a longtemps, dit-il, que j'étais convaincu que l'Angleterre est le lieu le plus propre pour des gens qui s'attachent à la théologie et que c'était là qu'on raisonnait le mieux sur la religion, mais vous me permettrez pourtant de vous dire que nous pouvons mettre désormais Genève en parallèle avec l'Angleterre à l'égard de la théologie, et je reconnais, Monsieur, que c'est uniquement à vous que nous en avons

[1] Lettre de Rousseau à Sarasin. Montmorenci, 29 nov. 1758.
[2] Voir *Lettres inédites adressées à J.-A. Turrettini.*

l'obligation, puisqu'on peut dire avec raison que vous êtes la source de tout le bon sens qui règne dans l'Académie, je veux dire de ceux qui y étudient. Vous avez dépouillé, Monsieur, la théologie de toute cette épine de l'école qui l'environnait, et vous nous avez enseigné la religion telle que J.-C. et ses apôtres l'ont prêchée ; quand vos sermons, vos leçons, vos ouvrages et vos conversations ne nous en persuaderaient pas, votre excellente dissertation de *Christo audiendo* suffirait, elle seule, pour nous convaincre que c'est chez vous que l'on trouve les meilleures idées de la religion et la meilleure manière d'en raisonner et cela avec une méthode simple, courte, nette et dégagée de tout ce fatras plus propre à gâter l'esprit qu'à le perfectionner. Aussi, Monsieur, je ne m'étonne pas si vous êtes si connu et si estimé dans ce pays. Il n'y a aucun théologien qui ne vous honore et qui ne vous donne les justes éloges que vous méritez.....

Il semble que la rébellion fasse languir les sciences, puisqu'il ne paraît pas ici grand'chose dans la république des lettres[1].

Après avoir passé trois semaines à Oxford, Sarasin donne quelques détails sur l'Université :

Vous voulez bien, Monsieur, que je vous fasse un petit détail de mon voyage d'Oxford et que je vous donne une petite relation de ce qui se passe dans cette Université, tant par rapport aux nouvelles littéraires que politiques. Je partis de Londres avec le Dr Lombard qui a eu l'honneur de vous voir à Genève et qui m'a expressément chargé de vous assurer de ses respects. M. Masson était aussi de la partie. Ainsi, comme l'occasion était favorable pour moi, je ne la négligeai pas.... J'ai toujours été avec ces messieurs et ils n'ont pas peu contribué à me rendre agréable un séjour qui, à tous égards, n'est que trop ennuyeux par lui-même. Il faut que je vous avoue, Monsieur, que j'ai été surpris de la manière avec laquelle on cultive peu les lettres. Aussi a-t-on lieu de s'étonner que dans une université où l'on a tant de secours pour s'avancer dans les sciences, on y fasse si peu de progrès. Les affaires d'état font l'unique attention de ceux qui le

[1] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini.

composent, et la chaleur des partis fait que l'on néglige toute sorte d'étude. Les mauvaises intentions des membres de l'Université, par rapport au roi et au gouvernement présent, ne font qu'empirer tous les jours. Dans chaque collège on ne trouve que trois ou quatre Whigs contre quarante ou cinquante Tories, ou plutôt Jacobites. Aussi le scandale est grand pour les étrangers, lorsqu'ils sont à l'église, de voir que l'on ne répond presque point aux prières pour le roi et que la plupart se tiennent debout alors. Dans la plupart des collèges, on trouve écrit en gros caractères, sur les murailles et sur les fenêtres : *God bless king James the third !* Les sermons que l'on entend dans ce pays-là sont presque tous des sermons séditieux. Pendant que j'ai été à l'Université on en a fait un qui a fait beaucoup de bruit et que l'on a eu l'insolence de prononcer aux Assises. Dans ce sermon on a comparé les divisions d'aujourd'hui à celles qui régnaient en Angleterre entre les maisons d'York et de Lancaster en faisant comprendre facilement que le roi n'avait pas plus de droit à la couronne sur le prétendant que la maison de Lancaster n'en avait sur celle d'York ou que celle d'York n'en avait sur celle de Lancaster. Tous les jours on entend des sermons de cette tournure. Ainsi, bien loin de prêcher au peuple la morale chrétienne, on leur inspire la sédition et on les entretient dans des dispositions qui ne sont que trop malheureusement enracinées. Aussi ne faut-il pas s'étonner si le peuple en général est si fort animé contre le gouvernement. Quand les parties nobles d'un état (telles que sont les universités en Angleterre), qui devraient être saines, sont gâtées, le reste ne tarde pas à l'être. Il faut pourtant espérer que la fermeté du roi, les bons ordres du gouvernement, le temps qui vient à bout de tout, et surtout la Providence qui s'est déclarée d'une manière si éclatante pour l'illustre maison de Brunswick, que toutes ces choses dissiperont tous ces nuages, et feront succéder dans ces royaumes des jours calmes et sereins.

Après la description que je viens de faire de l'état déplorable où se trouve l'Université d'Oxford, vous sentez, Monsieur, que l'étude doit être fort négligée, et que dans les collèges on s'éloigne considérablement du but auquel on s'était destiné en y entrant. Cependant,

parmi ces désordres, il y a toujours quelques personnes qui s'appliquent et qui travaillent pour le public, mais ce que l'on fait à présent est pourtant fort peu considérable[1].

En 1718, Sarasin fut appelé à Genève, nous l'avons dit. Ce ne fut qu'en 1727 qu'il se rendit de nouveau en Angleterre. Au mois d'août, il se trouva à Paris[2] et trois mois plus tard il était à Londres comme on le voit par une lettre d'Aufrère datée de Londres le 15 novembre 1727, où il dit que

M. Sarasin fera plus de séjour parmi nous; et comme il doit y passer l'hiver, je profiterai plus de l'occasion. C'est un homme charmant et d'un commerce très aisé. Il juge bien des choses, et l'on voit bien qu'il a su mettre à profit à bien des égards les enseignements d'un grand maître[3].

J'ai acheté, dit Sarasin un peu plus tard (lettre de Londres, ce 15/26 février 1727/28), les journaux de M. De la Roche qui commencent au mois de janvier 1725 et finissaient au mois de décembre dernier, pour £ 1, 16 d.[4]. Je compte de les envoyer par la première occasion que je trouverai, ou, si je n'en trouve point dans peu, je les mettrai dans la balle pleine de livres que je compte envoyer dans deux ou trois mois. Au cas que vous ayez quelque autre livre à acheter ici, vous me ferez plaisir de m'en charger. Je m'en acquitterai le mieux que je pourrai. M. De la Roche est très sensible au souvenir dont vous l'honorez et vous assure de ses très humbles respects. Il a discontinué son *Journal anglais*, et aurait assez de penchant pour en écrire un en français, comme je l'en ai pressé. La

[1] Archives de M. E. de Budé. Lettre de Londres, ce 9/20 août 1716.

[2] Il y a dans les archives de M. de Budé une lettre de lui, écrite à Paris et datée le 5 août 1727.

[3] Mss. Bibl. de Genève. Fonds De Roches, papiers Turrettini.

[4] Michel De la Roche rédigea de concert avec Armand de la Chapelle la *Bibliothèque anglaise* ou *Histoire littéraire de la Grande-Bretagne*. Le premier volume est de 1717, le dernier de 1727.

seule difficulté qu'il y trouve, c'est que comme l'on imprime déjà en Hollande un journal des livres anglais, il craint que le sien n'ait pas assez de débit. L'idée lui est venue de s'informer si, en le faisant imprimer à Genève, les libraires qui l'imprimeraient et qui pourraient peut-être le faire passer en Italie, en France et en Suisse, dont Genève est le centre, pourraient y trouver leur compte. Dans ce cas, il l'écrirait sur le même pied que ses journaux français, ce qui, je vois, conviendrait mieux que de le publier tous les mois comme il faisait son *Journal anglais*. Comme il est persuadé que vous êtes de ses amis, il m'a chargé de vous en écrire pour demander votre avis, et savoir si vous croyez que cela pût réussir[1].

Sarasin resta en Angleterre jusqu'à l'été de 1728. Il « est parti depuis samedi pour Rotterdam, » dit François Pictet (banquier genevois, établi à Londres), dans une lettre du lundi 15/26 juillet 1728[2]. Au commencement de l'année suivante il se trouve à Paris d'où il écrivit la lettre suivante :

J'ai profité de la lettre que vous aviez eu la bonté de me donner pour M. Saurin de la Haye qui m'a reçu fort gracieusement[3]. J'ai eu l'honneur de le voir très souvent, et je lui ai trouvé des sentiments de modération et de tolérance qui m'ont surpris bien agréablement, et qui n'ont pas peu contribué à m'attacher à lui. C'est un éloge que je ne saurais m'empêcher de lui rendre, auquel j'ajouterai celui d'être très affectionné pour tout ce qui regarde notre patrie. Il l'aime véritablement. Il ambitionne la liberté dont l'on jouit dans notre Eglise et en conseille le séjour comme un des plus agréables.

J'ai aussi vu quelquefois M. Chion, qui n'a pas peu contribué à

[1] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini.

[2] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini.

[3] Jacques Saurin, né à Nîmes en 1677, après avoir fait ses études à Genève, fut pasteur de l'Eglise wallonne de Londres (1700-1705). Ensuite il se rendit en Hollande. Il mourut à la Haye en 1730.

l'avancement de M. Chais[1]. Il m'a paru très bien intentionné pour ceux qui, après avoir étudié dans notre Académie, allaient chercher de l'occupation en Hollande, et très disposé à les avancer pour peu qu'ils aient de mérite au-dessus des habitants du pays entre lesquels les bons sujets sont très rares, rien n'étant plus pitoyable que la manière dont l'on étudie en théologie dans les académies de ce pays. Comme M. Chion a beaucoup de crédit, il sera très en état de placer ceux qui ne pourront pas trouver des églises à Genève[2].

Il ne faut pas séparer Burlamaqui de Lullin. Ces deux savants furent étroitement liés pendant leur séjour à Oxford, et tous deux s'y distinguèrent dans leurs études.

Sans pouvoir fixer la date de l'arrivée de Burlamaqui en Angleterre, on sait qu'il y passa presque deux ans et qu'il s'y fit remarquer par sa vaste intelligence[3]. Il était fort estimé à Oxford. Les directeurs de l'Université résolurent même de lui offrir comme témoignage de leur considération, une histoire de l'Université, par Anthony Wood, richement reliée. Et les Anglais, plus tard, venaient volontiers à Genève entendre Burlamaqui et suivre son cours de droit naturel. Son chef-d'œuvre servit longtemps de texte aux lectures des professeurs de Cambridge. Mais sa santé n'était pas forte, et, en 1737, il lui fallut renoncer au professorat. Néanmoins, son influence fut grande jusqu'à sa mort, qui arriva le 6 avril 1748.

Amédée Lullin[4], déjà avant ses voyages, avait pris

[1] Chion était originaire du Dauphiné, collègue de Saurin à la Haye. Charles Chais, de Genève, 1701-1785, fut aussi pasteur en Hollande.

[2] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini. Lettre de Paris, 1er janvier 1729.

[3] Voir la préface du *Juris naturalis elementa* de Burlamaqui, Genève, chez les frères de Tournes, 1754.

[4] Né à Genève en 1695, mort en 1756.

« soit par lui-même, soit avec de bons guides, ce goût de sage simplicité. Mais il s'y affermit encore par l'expérience et par la lecture des meilleurs théologiens anglais, qu'il s'était rendus familiers pendant plus de deux ans de séjour en Angleterre [1]. » Il y arriva en 1719, comme on le voit par une lettre de Burnet à Turrettini, du 28 juillet 1719 [2] :

Je viens vous remercier de la lettre par laquelle vous me recommandez M. Lullin. Je vous en ai double obligation ; d'abord parce que M. Lullin est une personne qu'on a grand plaisir à connaître, et ensuite parce qu'un mot de vous me cause toujours un très grand plaisir.

Le contraste entre l'opinion qu'avait Lullin des universités anglaises et celle que nous venons de lire dans les lettres de Sarasin est assez frappant. Il faut avouer que des deux, Lullin était bien plus capable d'en juger, surtout d'Oxford, puisque lui et son ami Burlamaqui suivaient les cours. Il croyait devoir beaucoup à son séjour chez les Anglais. Il aimait leur langue, leurs méthodes d'enseignement ; il voulait s'approprier ce qu'il y avait de bon dans leurs mœurs, et, plus tard, il essaya d'en faire profiter sa ville natale. De même qu'à Burlamaqui, l'Université d'Oxford offrit à Lullin un livre « très précieux » comme souvenir de l'estime des professeurs.

De retour à Genève, Lullin fut d'abord pasteur. Dans les archives de M. de Budé, on trouve le sermon de con-

[1] *Sermons* par Amédée Lullin, Genève 1761, préface, p. XII.

[2] « I should return you thanks for the letter by which you procured me the acquaintance of Mr. Lullin. It was a double obligation both as that gentleman is a person whom any one would be glad to have known and as the hearing from you on any account is always an exceeding pleasure. » (Mss. Bibl. de Genève. Fonds De Roches, papiers Turrettini).

sécration, encore inédit, de Sarasin et de Lullin[1]. Il fut prêché par J.-A. Turrettini et porte la date de 1726 :

Aux lumières de votre patrie vous aurez joint celles des églises étrangères, surtout de cette excellente Eglise qui tient le premier rang en toutes manières entres les églises protestantes. C'est là que vous avez puisé ces principes de sagesse, de douceur, de modération qui sont le caractère des plus habiles théologiens de ce pays-là. Et vous y avez mérité l'estime, je puis dire encore la bienveillance la plus marquée, de l'illustre prélat qui est à la tête de cette florissante Eglise. Cette approbation vous est si glorieuse et donne une idée si avantageuse de vos personnes que je ne puis m'empêcher d'en faire mention dans une journée comme celle-ci.

En 1737, Lullin fut appelé à la chaire d'histoire ecclésiastique que la mort de Jean-Alphonse Turrettini avait laissé vacante. Ses succès n'altérèrent jamais son admirable simplicité. Citoyen le plus riche de Genève, il proclamait la loi du travail pour tous, riches et pauvres. « L'homme n'est fait que pour l'action et le travail. » « Il n'y a point de condition plus chargée d'affaires et de devoirs que l'abondance[2]. » On reconnaît en lui le Genevois de pure roche, le vrai pasteur, l'émule de ce Turrettini si respecté et si aimé.

On trouve encore un vrai type genevois, mais bien différent de Lullin, dans François Pictet. Homme d'affaires, ses lettres sont courtes et précises ; on y trouve des renseignements intéressants sur la Bourse d'Angleterre, sur des placements d'argent faits pour Jean-Alphonse Turrettini, et mille autres choses, parmi lesquelles des faits positifs, des dates importantes. Pour lui, banquier, l'exactitude

[1] Papiers de J.-A. Turrettini.

[2] Voir les trois sermons sur la *Vie active et laborieuse*.

remplace tout sentiment, presque toute idée. Dans une lettre datée de Londres, le lundi 19/30 janvier 1736, on lit une petite digression politique. Il s'agit de la prise d'armes du 6 décembre 1734:

Je désespère de voir la bourgeoisie de Genève se laisser gouverner par le bon sens, l'ordre et la justice. On peut véritablement dire que Dieu les a abandonnés à un esprit d'illusion pour un juste châtiment de leurs péchés. Si le petit nombre de véritables gens de bien qui y reste ne fléchit la colère de Dieu, c'est une ville perdue. La journée du 6 décembre 1734 et le conseil général du 20 décembre qui l'a approuvée couvrent Genève d'une éternelle infamie. Je crois que peu de gens ont eu le cœur plus navré que moi des malheurs de notre patrie où je projetais d'aller passer la fin de ma vie parmi mes parents et mes amis. Mais Dieu ne l'a pas trouvé à propos[1].

Dans une autre lettre (Londres, jeudi 10/21 juin 1731), il donne des renseignements qui méritent d'être notés.

On dit que mylord archevêque[2] est très faible et entièrement incapable d'affaires. Il est fort à craindre qu'après sa mort les églises réformées de delà la mer n'auront guère de correspondance avec celle d'Angleterre, car l'esprit des *high-churchmen* prévaut; et suivant toute apparence ses successeurs ne se soucieront guère de maintenir cette harmonie que lui, Tenison et Tillotson, tous esprits modérés et vraiment chrétiens, ont cultivée avec soin[3].

Longues et d'une écriture fine, les lettres de Jacques Serces[4] ne manquent jamais d'indépendance ni de virilité. Sa

[1] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini.

[2] Probablement William Wake (1657-1737) qui succéda à Thomas Tenison dans l'évêché de Canterbury.

[3] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini.

[4] Né à Genève 1695, il y fit de bonnes études théologiques. Il fut appelé en Angleterre, fut vicaire d'Appleby et aumônier de la chapelle de St-James à Londres où il mourut en 1762.

sensibilité soupçonneuse lui faisait voir des antagonistes là où il n'y avait que des indépendants. Son courage n'hésite pas à braver tout le monde. Ses lettres d'Angleterre commencent en 1720; et l'une datée de St-Albans 15/26 juillet 1720, montre déjà sa méfiance des Français qui s'y trouvaient:

J'ai été surpris à mon arrivée dans ce pays, de trouver beaucoup de théologiens français dans des sentiments aussi désavantageux à l'égard de notre Académie que le sont plusieurs d'entre eux. Je ne me suis pas plutôt déclaré Genevois qu'ils ne sont pas fait difficulté de me dire que tout ce qui venait de Genève leur était suspect...

Mais grâce à Dieu si nous avons des ennemis, nous avons des amis. Autant que j'ai pu m'en apercevoir en diverses occasions, les théologiens anglais qui se distinguent par la solidité se distinguent aussi par les sentiments avantageux qu'ils ont sur le compte de notre Eglise, de notre Académie, et de nos ouvrages en particulier. Je me croirais fort criminel si je vous taisais ce que mylord archevêque (de Londres) nous a fait l'honneur de nous en dire à M. Turrettini... et à moi; c'est que l'Eglise anglicane n'avait point de meilleurs amis que Messieurs de Genève[1].

Si je cite une lettre de Venise (du 24 novembre 1725), ce n'est pas qu'il y parle de l'Angleterre, mais on y trouve des mots sur l'état du protestantisme en Allemagne :

En général, Monsieur, l'Allemagne ne m'a pas paru un pays où l'on peut faire des remarques dignes de vous être communiquées, je veux dire, de celles qui regardent une certaine littérature qui tend plutôt à éclairer l'esprit qu'à charger la mémoire. De tous les endroits protestants, ceux où il m'a paru régner le plus de savoir, sont Berlin et Leipzig, surtout celui-ci. Pour les catholiques, je n'y ai remarqué qu'une profonde ignorance, autant de sotte crédulité qu'il y en a peut-être en Italie, quoiqu'il m'eût paru que les mœurs y étaient moins

[1] Mss. Bibl. de Genève, Fonds De Roches, papiers Turrettini.

déréglées que dans ce dernier pays qui se vante pourtant d'être le centre de la véritable religion. Peut-être, Monsieur, ne serez-vous pas fâché que je vous mande la disposition où j'ai trouvé un grand nombre de personnes sur la réunion des protestants pour laquelle vous avez travaillé depuis longtemps d'une manière si digne de vous. Dans le pays de Cassel, de Hanovre et de Prusse on la souhaite avec passion, et l'on en sent la nécessité plus vivement que jamais. A Hanovre en particulier, plusieurs personnes de la première distinction m'en ont parlé dans les termes les plus forts[1].

Deux ans plus tard, nous le retrouvons à Londres. Nous ne transcrirons de ses lettres que les passages les plus intéressants :

Mylord de Lincoln, mon évêque diocésain, à qui je fus rendre mes devoirs il y a quelques jours, me fit l'accueil le plus gracieux, et, à mon grand étonnement, me parut très satisfait de la manière dont je parlais anglais, ce qui m'a encouragé à prendre un parti que plusieurs amis me conseillent tout à fait, cependant je n'y suis pas entièrement déterminé. Vos avis contribueront beaucoup à la résolution finale que je prendrai. Faites-moi la grâce de ne me les pas refuser. On veut m'engager à abandonner la prédication française et à me jeter tout entier parmi les Anglais. D'un côté, il y a plus à gagner; de l'autre, les sentiments rigides, l'esprit d'intolérance, le dirai-je même, le peu de goût et de littérature qui règnent en général parmi nos Français, ne m'inspirent pas pour eux une grande inclination. Cependant, quand je considère que j'aurai toujours plus de facilité à prêcher dans ma langue maternelle que dans une qui m'est étrangère, et que par là je pourrai me rendre plus utile et édifier davantage, je sens quelque répugnance à déférer aux conseils de mes amis. Il est vrai encore que, comme selon toutes les apparences, j'aurai quelque établissement parmi les Anglais, je devrais, ce me semble, pour remplir mon devoir, faire tout ce qui dépend de moi pour surmonter la difficulté de

[1] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini.

la langue, et ne pas recevoir des avantages qui peuvent devenir considérables sans les mériter en quelque façon.

Il y a environ un an qu'avant de quitter Genève je me munis de la nouvelle version que notre Compagnie a faite du Nouveau Testament. Je me préparais à la montrer ici à quelques-uns des principaux ministres français pour avoir leurs remarques et vous les communiquer. Mais en vérité, monsieur, je n'ose m'y résoudre, surtout dès que j'ai entendu jeter de violents soupçons de socinianisme sur MM. de Beausobre et Lenfant pour avoir introduit ceux qui parlaient à Jésus-Christ lui disant *Vous* et que vous avez suivi la même expression [1]. Je m'en fais d'autant plus de peine qu'ils semblent tellement se défier de notre Eglise et de notre Académie qu'ils diraient volontiers, quand ils sont dans leur mauvaise humeur (et malheureusement ils s'y soutiennent assez bien) : *Quelque chose de bon pourrait-il venir de Genève ?* Ainsi, pour le dire en passant, je ne conseillerai à aucun de nos compatriotes de penser à s'établir parmi eux. Fût-il plus orthodoxe que Calvin, il lui faudrait quelques années d'épreuves pour qu'on ne le crût pas tout au moins un peu arminien *in petto*.

Une chose me fut avancée il n'y a que peu de temps, sur laquelle je vous prie de me donner quelques éclaircissements, c'est qu'une personne réfugiée dans ce pays qui vous soupçonnait vous-même de socinianisme, vous avait écrit pour vous faire sentir que, comme elle n'était pas la seule dans ces idées, elle croyait qu'il vous convenait de vous en justifier si vous êtes innocent. Comme j'ignorais si le fait était vrai, je me contentai de répondre que vous seriez fort à plaindre si vous étiez obligé de donner une telle satisfaction au premier fou qui voudrait vous écrire; qu'un homme dans votre situation pouvait employer mieux son temps, persuadé que si quelque particulier se donnait la liberté de penser ce qu'il trouvait à propos sur son compte, le pu-

[1] Isaac de Beausobre (1659-1738), pasteur à Châtillon-sur-Indre, à Dessau et à Berlin, fit avec Jacques Lenfant (1661-1728), célèbre théologien protestant), une traduction du Nouveau Testament qui parut à Amsterdam en 1718, 2 vol. in-4°.

blic lui rendrait toujours justice. Ce qui est bien sûr, c'est [que] ce sont des gens fort dangereux, *fœnum habent in cornu*, aussi les évité-je *cane pejus et angue*. Je n'ai pas encore prêché parmi eux depuis mon retour, et je ne sais quand je le ferai. Je fréquente tant que je puis les Anglais et leurs églises, y trouvant mieux mon compte à tous égards.

Nos églises françaises se trouvent aujourd'hui dans [un état] de convulsion au sujet de la proposition qui a été faite de cesser de chanter la vieille version des Psaumes et d'en prendre une nouvelle. Les consistoires se sont assemblés là-dessus plusieurs fois sans avoir pris jusqu'ici aucune résolution. Les conversations particulières ne retentissent que de plaintes et de gémissements contre l'intention d'innover; mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est que si l'on fait quelque changement on ne prendra point la version dont notre Eglise se sert. Car, selon le jugement de nos poètes et de nos musiciens, souvent on n'y trouve ni vers, ni harmonie; on ne saurait la chanter, tant elle est mauvaise... Quant à moi, je suis fort résolu de soutenir l'honneur de notre patrie quand on l'attaquera mal à propos, et de faire sentir à ceux qui le feront que si nous ne sommes pas infaillibles, nous avons du moins du goût et du sens[1].

Si je m'appliquais à prêcher en anglais... je pourrais m'avancer plus aisément, et je serais à couvert des effets que la cabale et un esprit si fort en usage parmi la plupart des Français de ce pays peuvent produire[2].

Je suis sur mon départ pour Cambridge, où je compte de passer cinq ou six mois pour m'y appliquer entièrement à l'anglais et me faciliter la composition dans cette langue De là sans doute, Monsieur, vous conjecturerez que je suis disposé à abandonner la prédication française, et, vu l'opinion trop avantageuse que vous avez conçue de

[1] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini. Lettre de Londres, ce 10 juillet (n. s.) 1727.

[2] Archives de M. de Budé, papiers Turrettini. De Londres, ce 9 novembre (v. s.) 1727.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

moi, vous me blâmerez. Mais quel parti prendre ? Me résoudre à ne rien faire ? Je ne saurais. A m'établir parmi les Français ? A combien de dangers et de désagréments presque inévitables ne m'exposerais-je pas parmi des gens dont l'intolérance forme en quelque façon le caractère, et chez qui les choses se passent dans un si grand désordre. Ajoutez à cela que je n'en saurais venir à bout de me placer dans certaines églises, desquelles seules je me soucierais, sans faire certaines démarches dont je ne m'accommoderais en aucune façon. Ils semblent avoir pris la mouche contre ceux qui ont étudié dans notre Académie, et je crains que ceux qui en viendront ne se placent que très difficilement parmi eux, ce qui doit engager ceux qui tourneront leurs vues de ce côté-ci à y penser plus d'une fois. Dès lors, Monsieur, l'unique chose qui me reste à faire, c'est à me jeter tête baissée parmi les Anglais, et à travailler à me rendre aussi utile parmi eux qu'il me sera possible. C'est aussi là le principal but de mon voyage à Cambridge... Messieurs Sarasin et Cramer se disposent à passer en Hollande, après avoir tiré beaucoup d'avantages de leur séjour dans ce pays[1].

Vous ne sauriez croire, Monsieur, en quelle disette nous sommes ici pour les livres nouveaux qui paraissent dans les pays étrangers. La plupart ne nous parviennent que lorsqu'ils commencent à être vieux[2].

Vous exigez de moi, Monsieur, que je vous mande l'état de l'Université de Cambridge et en particulier quel est le sentiment qui y domine par rapport à la prédestination calvinienne. Je le ferai d'autant plus volontiers qu'ayant séjourné quatre mois entiers dans cette Université dont j'ai connu les principaux membres, et où, par parenthèse, j'ai reçu mille et mille honnêtetés, je me trouve en état de vous donner une satisfaction assez entière. Et d'abord, monsieur, j'expédierai l'article de la prédestination. Je ne sais quelles ont été les personnes que Tronchin a connues à Cambridge, qui ont pu lui

[1] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini. Lettre de Londres, ce 9 juillet (v. s.) 1728.

[2] Archives de M. de Budé, papiers Turrettini. Lettre de Londres, ce 6 mars (v. s.) 1729.

donner occasion de penser que cette Université était dans les principes de Calvin sur ce sujet; mais ce dont je suis bien assuré, c'est que je n'ai pas connu un seul homme qui les admit, pas un qui ne les regrettât, pas un, même, qui ne fît une espèce de crime à notre Eglise de les avoir jamais adoptés. Ce qui n'est pas moins certain et qui me paraît décisif, c'est que quelques jours avant mon départ j'entendis soutenir des thèses de théologie au sous-doyen de la chapelle royale de S^t^-James dans la vue de prendre les degrés de docteur en théologie. Les deux questions sur lesquelles elles roulèrent, furent la *prescience de Dieu*, qu'il soutint contre Socin, et la *prédestination conditionnelle* qu'il établit contre Calvin. La conclusion du docteur Newcome, professeur de théologie, qui seul lui proposa des difficultés, tendit à la même fin. Et ainsi des deux côtés la prédestination absolue fut rejetée en public, et combien de fois ne l'ai-je pas ouï réfuter en particulier?

Pour ce qui regarde l'Université en général, on peut la considérer par rapport à l'état civil, ou par rapport à l'état religieux ou littéraire. Au premier égard, elle n'est pas aussi parfaitement soumise au gouvernement présent qu'on se l'imagine à l'ordinaire, car c'est une idée assez généralement répandue qu'elle n'est presque composée que de Whigs, comme on parle ici, et que celle d'Oxford ne l'est que de Tories, au lieu que l'on voit quantité de personnes et même six ou sept collèges, de seize qu'il y en a en tout, absolument dans les principes des seconds et se donnant la liberté de censurer la conduite du roi et de ses ministres, sans apporter beaucoup de ménagement dans leurs expressions. Au second égard il me paraît que, s'il y a beaucoup de bien, il y a aussi bien des choses qui mériteraient d'être rectifiées..... Des différents défauts qu'on peut y remarquer, les uns peuvent dépendre de la constitution elle-même, les autres sont des abus qui se sont glissés et qui se fortifient ou s'augmentent même tous les jours.

Ce qui m'a frappé c'est : 1° qu'il y ait si peu de leçons publiques sur quelque science que ce soit; 2° que quoique pour toutes les sciences on ait des leçons particulières dans chaque collège, cependant on n'en ait aucune sur la théologie. L'unique manière de l'étudier consiste à

lire, ou quelque cours de théologie imprimé, ou des traités sur des sujets particuliers. A cet égard chacun est assez en liberté de suivre son goût. Cependant les cours qu'on y lit le plus généralement sont celui de feu M. votre père et celui de Limborch[1].

3° En particulier on n'y fait absolument aucun exercice pour former les jeunes gens à la prédication, d'où vient que sur le grand nombre on voit très peu d'excellents prédicateurs; ou, ceux qui le deviennent, en sont redevables à leur travail, à la bonté de leur goût ou à leurs talents naturels.

4° Leurs disputes publiques me paraissent moins bien entendues que les nôtres, soit parce que les opposants, dont le nombre est communément fixé à trois, sont obligés de faire précisément un certain nombre d'objections, ni plus ni moins, sur chacune des deux questions qu'on agite dans une dispute, soit parce que [si] l'un d'eux avait dessein d'insister sur une difficulté et de la pousser autant qu'il en est capable, le modérateur qui est pour les auditoires de philosophie un maître ès-arts, et, pour celles de théologie, un professeur en cette science, est en liberté de les arrêter quand bon lui semble, et de leur ordonner, par un *probes aliter*, de passer à un autre argument. Malgré tout cela, on ne laisse pas de voir de très habiles gens dans cette Université, à quoi la vie retirée qu'ils mènent dans leurs collèges ne contribue pas moins que les règlements mêmes académiques. Ce qui m'a paru même hors de doute dans le fait, c'est que ces messieurs poussent beaucoup plus loin que nous ne faisons à Genève leurs connaissances des auteurs latins et grecs, des mathématiques, des mécaniques et même de la métaphysique. Mais en même temps je ne saurais m'empêcher de croire que nous l'emportons sur eux pour la théologie et pour la prédication. Je puis dire avec vérité que, pendant tout le temps que j'ai été à Cambridge, je n'ai pas ouï quatre bons sermons, quoique je fusse assidu à fréquenter l'église de l'Université.

[1] Philippe van Limborch, théologien hollandais (1633-1712), publia son chef-d'œuvre, *Institutiones theologiæ christianæ ad praxin pietatis et promotionem pacis christianæ unice directæ,* à Amsterdam, en 1686.

Je ne saurais omettre quelques autres remarques que j'ai faites et qui m'ont frappé véritablement : 1° La grande idée que les personnes même les plus modérées ont du gouvernement épiscopal. Ils poussent la chose si loin à cet égard que la généralité d'entre eux le regardent comme d'une nécessité absolue, et, s'ils n'osent pas donner absolument la communion, où il n'est pas établi, ils n'osent pas non plus les sauver, se contentant de dire qu'ils ne sont pas dans les termes de l'Alliance, mais qu'on ne saurait déterminer jusqu'où Dieu peut étendre sa miséricorde à leur égard. 2° Ils me paraissent pousser excessivement loin le respect pour les Pères de l'Eglise et approcher de trop près à cet égard de la communion romaine. On en peut voir un échantillon dans la préface que Dodwell a mise à la tête de ses dissertations sur S. Irénée[1]. 3° J'ai du penchant à croire que leur théologie tient un peu trop de la scholastique, et qu'ils lisent l'Ecriture sainte d'une manière un peu trop relative aux systèmes communément reçus.

Ce qui m'a plu davantage parmi eux, et que je souhaiterais le plus de voir établi parmi nous, c'est l'étude du droit naturel[2]. Dans tous les collèges on a des leçons particulières sur le traité de Grotius, *De jure belli et pacis*, en même temps que l'on étudie les belles-lettres ou la philosophie. Il n'est pas croyable de quelle utilité sont ces exercices. Voilà, monsieur, ce que je puis vous dire d'essentiel sur cette matière[3].

[1] Henri Dodwell, 1671-1711, philologue et historien anglais.

[2] Il n'y avait pas alors en France une chaire de droit naturel, et Rousseau l'a remarqué.

La France, dit-il, est un royaume si vaste que les Français se sont mis dans l'esprit que le genre humain ne devrait point avoir d'autres lois que les leurs. Leurs parlements et leurs tribunaux paraissent n'avoir aucune idée du droit naturel ni du droit des gens ; et il est à remarquer que, dans tout ce grand royaume où sont tant d'universités, tant de collèges, tant d'académies et où l'on enseigne avec tant d'importance tant d'inutilités, il n'y a pas une seule chaire de droit naturel. C'est le seul peuple de l'Europe qui ait regardé cette étude comme n'étant bonne à rien. (Note dans la lettre à M. de Beaumont, archevêque de Paris.)

[3] Lettre de Londres, ce 6 mars (v. s.) 1729. Archives de M. de Budé, papiers Turrettini.

Je me flatte d'autant plus d'obtenir dans peu une réponse de vous, écrit Serces plus tard, que notre église est en quelque façon intéressée dans la question que j'ai à vous proposer. Vos lumières sur la matière me sont absolument nécessaires et je ne connais personne plus capable et plus disposé que vous à éclairer le fait dont il s'agit.

Le voici : Il y a quelque temps que me trouvant tête à tête avec mylord évêque de Londres[1], lequel, par parenthèse, est un des plus dignes et des plus savants prélats d'Angleterre, Sa Grandeur me demanda s'il était vrai qu'on eût jamais proposé dans Genève de *changer la célébration du dimanche dans celle du jeudi*, et cela pour donner au monde une preuve de la liberté absolue dont on croyait jouir sous l'Evangile. Je lui avouai que j'ignorais parfaitement qu'on eût jamais mis telle chose en délibération et que jamais je n'avais rien lu ni rien ouï dire qui y eût le moindre rapport. Là-dessus, il m'indiqua deux auteurs anglais célèbres qui assuraient le fait. Je les consultai et trouvai les citations justes. Voici la manière dont ils s'exprimaient : Jérémie Taylor, dans un ouvrage dont le titre général est : *Collection de discours polémiques où l'Eglise anglicane... est défendue... contre les attaques des papistes... et des fanatiques* (troisième édition, Londres. 1674) et dans une dissertation intitulée : *Anglicanisme attesté*, page 16. sect. XIX. parle en ces termes : « Bien que nous n'ayons dans le Nouveau Testament aucun précepte, mais seulement l'exemple des Apôtres qui tenaient leurs synaxes le dimanche, comme les Juifs s'assemblaient le samedi dans les synagogues et quoiqu'il y eût une fois à Genève une délibération pour remettre au jeudi la célébration du dimanche afin de démontrer la liberté chrétienne, nous aurions une étrange opinion de ceux qui, sans regarder la célébration du dimanche comme une ordonnance apostolique, ne continueraient pas à sanctifier ce jour avec les rites que l'Eglise a établis[2]. »

[1] Edmond Gibson (1669-1748), évêque de Lincoln (1716), succéda à Robinson dans l'évêché de Londres en 1720.

[2] Serces fait la citation en anglais : « For that in the New Testament we have no precept, and nothing but the example of the primitive disciples meeting in their Synaxes upon that day (Sunday), and so also they did in

L'autre auteur cité est Bramhall, primat d'Irlande. Il est vrai qu'il ne nomme pas Genève en propres termes, mais on prétend que ses paroles sont une manifeste allusion à ce que rapporte Taylor, et marquent le même fait. Quoi qu'il en soit, voici comment il s'exprime dans le premier discours, IV^e^ volume de ses œuvres, lequel a pour titre : *Les controverses sur le sabat et le dimanche avec leurs obligations respectives posées, discutées et résolues clairement, avec précision et impartialité :* (V^e^, page 907. Dublin 1676).

« Vous me demandez mon opinion sur le véritable état de la controverse sur le sabbat et le dimanche, sans me poser aucune question particulière sur les points actuellement discutés. Je vous dirai donc ma crainte que l'erreur condamnée de Théophile Brabourne sur la moralité perpétuelle du sabbat juif et de la nécessité absolue pour tous les chrétiens de l'observer ne se fût renouvelée pour troubler l'Eglise, ou que l'anabaptisme qui n'admet pas qu'un jour, un lieu, un homme, soient plus saints qu'un autre jour, un autre lieu, un autre homme, ne se fût répandu et enraciné ces derniers temps en Angleterre plus que précédemment ; ou enfin que l'opinion de quelques théologiens éminents n'eût fait dans nos pays plus de chemin qu'autrefois : je parle de ces hommes qui ont déclaré que l'église catholique ou toute autre église particulière avait le droit et la liberté de remettre les réunions du dimanche à n'importe quel jour de la semaine et de faire de ce jour-là le dimanche ; en outre de consacrer au service de Dieu non pas un jour sur sept, mais, à volonté, un jour sur huit ou même sur dix. Quoique ces théologiens n'aient pas changé actuellement le jour du repos, ni même, que je sache, n'aient tenté de le changer, (il y en aurait un, a-t-on dit ; je ne me prononce pas et laisse la responsabilité de l'affirmation à celui qui a raconté le fait) cepen-

the Saturday in the Jewish synagogues, but yet (however that at Geneva they were once in meditation to have changed it into a Thursday meeting, to have shewn their Christian liberty) we should think strangely of those men that called the Sunday festival less than an apostolical ordinance : and necessary now to be kept holy with such observances as the church hath appointed. »

dant je tremblais que ces temps de hardiesse et de libertinage ne produisissent, grâce à une fausse idée de la liberté chrétienne, quelque monstre tel que l'Afrique en a vu naître. Dans mon discours donc, je me suis appliqué à établir qu'il est nécessaire que tous les chrétiens conservent le dimanche et n'en renvoient pas l'observance à un autre jour. Et je ne rétracte rien de ce que j'ai dit[1]. »

Tels sont, monsieur, les deux passages que mylord m'allégua sur le fait en question. Quoiqu'ils soient cités dans le même but, cependant, si j'ose en dire ma pensée, ils ne me paraissent pas tout à fait parallèles : 1° Le second parle de la liberté de transporter la célé-

[1] La citation est en anglais : *The controversies about the Sabbath and the Lord's day, with their respective obligations, clearly, succinctly and impartially stated, discussed and determined.* Ve page 907, Dublin 1676 : You desired my judgement on the true state of the question concerning the Sabbath and the Lord's day indefinitely, without intimating any particular question now agitated about them. Whereupon I suspected that either Theophilus Brabourne's recanted errour of the perpetual morality of the Jewish Sabbath and an absolute necessity that all Christians were obliged to observe it everlastingly, had been revived to trouble the Church ; or that anabaptism had spread its roots wider and deeper in England of late which doth not allow so much as a relative holiness of one day, or one place, or one person more than another ; or, at least, that the opinion of some *cominent* (vraisemblablement il y a ici faute d'impression, ce mot n'etant point anglais, et il faut lire *eminent) divines* had sprouted up higher than formerly it used to do in our coasts, who have asserted a power and liberty to the catholic church, or to any particular church, to translate the public assemblies of the present church from the Lord's day to any other day in the week and to make that to be their Lord's day. Yea, with such a latitude as not to bind the church to the septenary number, which, if it be thought fit, might set apart one day in eight or ten for the service of God. And although none of these did ever actually change the day, nor any of them did even go about to change it, that I have heard of, except one (neither do I condemn him, but leave the credit of the story to the author) yet I feared least this bold licentious age, under the mistaken notion of Christian liberty (like Africa) might produce some such new monster, and according to my suspicion I applied my discourse to the establishing of the perpetual necessity of observing the Lord's day by all Christians and the immutability of it. Neither do I shrink now from any thing I then said.

bration du dimanche au jeudi comme du *sentiment de quelques théologiens particuliers*. Le premier en parle comme étant l'opinion de l'*Eglise* ou d'*une bonne partie de l'Eglise de Genève*. 2° Le premier dit que l'on *mit en délibération* si l'on devait le faire ; le second dit qu'il ne sait point que les théologiens dont il parle *aient jamais fait de démarches* pour faire faire un tel changement ; ou, du moins, 3° qu'il ne le sait que sur le témoignage d'*une personne à qui il n'ose pas s'en rapporter* entièrement, quoiqu'il n'ose pas la condamner absolument. Et peut-être cette personne, dont Bramhall veut parler, est Taylor lui-même. Je n'avais pas examiné ces deux passages d'assez près la dernière fois que je vis mylord, pour lui proposer ces petites remarques qui se sont présentées depuis à mon esprit, je les soumets à votre jugement, et vous en ferez l'usage que vous trouverez à propos. Mais, quoique vous en pensiez, Monsieur, je serai très obligé si vous voulez prendre la peine de me mettre au fait sur cette matière, et me mander s'il est vrai que la question dont parle Taylor ait jamais été débattue dans Genève, et quand on y a proposé un tel changement... Je ne serai pas le seul qui retirerai de l'utilité des éclaircissements que vous aurez la bonté de me communiquer. Ils pourront servir à dissiper les préjugés de certains théologiens de ce pays-ci très disposés à juger désavantageusement d'une église comme la nôtre où le gouvernement épiscopal n'est point établi et où l'on a cru autrefois d'une manière assez générale la prédestination absolue. Quoique ce climat approche fort du nord, il y a cependant bien des têtes chaudes sur certaines matières. Je ne dis pas cela eu égard à mylord évêque ; il me paraît d'un caractère fort différent, mais eu égard à certains docteurs devant lesquels il parla de ce fait en question dans une autre rencontre. Je crois même, monsieur, qu'afin que votre réponse fît tout l'effet que je m'en promets il serait à propos qu'elle fût en latin. Ainsi mylord, à qui je compte de la montrer, et qui a tout à fait approuvé la pensée où je lui témoignai d'être, d'avoir l'honneur de vous écrire sur le sujet, la verra avec plus de plaisir parce qu'il n'entend pas parfaitement la langue française.

Les principaux livres qui se publient aujourd'hui dans ce pays, sont du nombre de ceux qui n'y devraient point paraître, puisqu'ils tendent surtout à affaiblir les idées de la religion...

M. De la Roche a recommencé la *Bibliothèque,* mais en anglais, sous le titre de *Literary Journal.* Il m'a chargé de vous en donner avis, et de vous assurer de ses très humbles respects[1].

Il ne reste que quelques petits faits intéressants à cueillir çà et là dans les lettres du célèbre professeur Vernet. M. Eugène de Budé a déjà publié tout ce qui est important dans sa *Vie de Jacob Vernet*[2].

Ce fut en 1731 que Vernet et le jeune Marc Turrettini[3], dont il était le gouverneur, partirent de Genève pour visiter la Hollande, l'Angleterre et la France. Ils débarquèrent à Douvres le 1er octobre 1732[4]. Deux jours plus tard ils sont à Londres[5]. Aussitôt établis, ils visitèrent tout ce que Londres offrait de remarquable; ils allaient dans le monde et virent beaucoup d'hommes célèbres. En même temps, Marc Turrettini s'appliquait à l'étude de l'anglais et lisait l'histoire du pays.

M. votre fils, écrit Vernet, s'applique passablement à la langue. Il commence à écouter et à lire ce qui regarde l'histoire et les affaires du pays.

[1] Archives de M. de Budé, papiers Turrettini. Lettre de Londres, le 15 juin (v. s.) 1730.

[2] Lausanne, 1893.

[3] 1712-1793, fils de Jean-Alphonse.

[4] P.-S. du mercredi au soir, 1 octobre : « Nous voici heureusement passés à Douvres en huit heures de temps, non sans avoir bien payé tribut à la mer. Mais on oublie tout en mettant pied à terre (Archives de M. de Budé). » Le P.-S. fut ajouté à Douvres à une lettre écrite de Calais, 29 septembre 1732.

[5] Voir lettre de François Pictet, datée de Londres, lundi 25 sept./6 oct. 1732 : « Ils (Vernet et Marc Turrettini) arrivèrent à Londres, vendredi au soir. » (Archives de M. de Budé.)

Il y avait tant à voir et tant à faire qu'ils prolongèrent leur séjour de quelque temps.

Dans ce délai, dit Vernet, M. votre fils aura le temps d'apprendre un peu la langue anglaise, à quoi il s'applique avec assez de succès, de lire l'histoire du pays, ayant déjà emprunté les livres nécessaires pour cela, et de se mettre un peu au fait des affaires de commerce qui peuvent l'intéresser un jour. On apprend plus à raisonner ici en un mois qu'en France en un an... Je doute que nous voyions nulle part meilleure compagnie [1].

Ils quittèrent l'Angleterre au commencement de février :

Enfin nous ne sommes plus des gens d'outre-mer. Nous voici à Calais, ce que je compte pour la moitié de la route de Paris. Notre départ de Londres se fit samedi dernier selon le plan que je vous avais marqué... Deux journées nous ont conduits à Douvres, d'où nous sommes partis ce matin à six heures et sommes débarqués à Calais avant midi, sans beaucoup d'incommodité [2].

[1] Archives de E. de Budé, papiers Turrettini. Lettre de Londres, ce 10 novembre 1732.

[2] Calais, ce 9 février au soir. Archives de E. de Budé, papiers Turrettini.

A cette liste de Genevois qui ont visité l'Angleterre on peut ajouter les noms d'autres personnes dont le séjour paraît moins important à remarquer : Bénédict Pictet (1655-1724), avec Antoine Léger, voyagea en France et en Hollande et puis passa en Angleterre. (M. Eugène de Budé, *Vie de Bénédict Pictet,* Lausanne 1874. p. 9.)

Abraham Trembley fut précepteur des enfants du comte de Bentinck, résident anglais à la Haye. Il se rendit en Angleterre avec le comte, dit-on ; et on peut fixer la date de son arrivée par une lettre de François Pictet, de Londres, jeudi 30 mars/10 avril 1732, où il est dit que « Trembley et Schafer arrivèrent samedi au soir en bonne santé. » (Archives de E. de Budé, papiers Turrettini.)

Il est certain que John Dassier, le graveur émérite (né à Genève le 17 août 1676, † 1763) était à Londres en 1728, quoique le fait ait été révoqué en doute. La date de son départ de l'Angleterre est fixée par une lettre de François Pictet, datée de Londres, lundi 15/26 juillet 1728 : « M. Dassier est parti depuis vendredi pour retourner au pays. Ce que l'on lui accordait n'était pas suffisant pour le retenir. Son âge, son infirmité, l'igno-

VI

On voit par toutes ces lettres que les rapports qui existaient entre Genève et l'Angleterre étaient devenus de plus en plus étroits. Si les Genevois sont d'avis différents sur les institutions anglaises, on voit néanmoins naître et grandir chez eux une saine curiosité pour toutes les choses anglaises, curiosité qui, pendant ce que nous appellerions volontiers la troisième période des relations entre Genève et l'Angleterre, devait amener une modification

rance de la langue et l'éducation de ses enfants l'ont déterminé. Je crois pourtant qu'il n'aura pas lieu de regretter son voyage et qu'il pourra faire à Genève les médailles des rois d'Angleterre qu'il se proposait de faire ici et les débiter aussi aisément. » (Archives de E. de Budé, papiers Turrettini.)

« Je saisis l'occasion du retour de M. Dassier à Genève, écrit John Henry Ott, pour vous écrire quelques mots. Je désirerais de tout mon cœur qu'un tel homme qui, dans son métier, a un talent vraiment extraordinaire, eût trouvé plus d'encouragements en Angleterre. Mylord faisait son possible pour lui en procurer, mais nous sommes dans des circonstances tellement malheureuses qu'il ne nous est pas facile d'être agréables à nos amis. Il vous racontera lui-même toutes les difficultés qu'il a rencontrées ici. »

La lettre de Ott est en anglais : « I take the opportunity of Mr. Dassier's returning to Geneva to write to you a few lines. I could heartily wish that gentleman who has really in his science an extraordinary skill, had found greater encouragement in England. Mylord did what was in his power to procure it for him, but we are under such unhappy circumstances that it is not easy to oblige our friends; but he will inform you himself with what difficulties he met with here. » (Archives de E. de Budé, papiers Turrettini. Lettre de Lambeth, July 12, 1728.)

D'après une autre lettre de François Pictet, Dassier visita l'Angleterre encore en 1731 : « L'estime que vous faites de Monsieur Dassier et votre recommandation augmente mon inclination à lui rendre service autant qu'il dépendra de moi. Il se recommande personnellement. Il a été après bien de la peine présenté à la reine qui le reçut fort bien. Il paraît content de son voyage. Les médailles en seront le moindre objet. » (Archives de E. de Budé, papiers Turrettini. Lettre de Londres, jeudi 10/21 juin 1731.)

de l'esprit genevois. C'est dans la dernière moitié du XVIII^me^ siècle que l'anglomanie régna à Genève, comme, au reste, partout. On imita les Anglais; on voulait avoir des *debating-clubs*, des revues britanniques, des meubles anglais, des costumes anglais.

Si nous nous sommes bornés précédemment à parler des Genevois qui visitèrent la Grande-Bretagne, il ne faut pas oublier qu'on pourrait également faire une longue liste des Anglais qui ont étudié à Genève[1]. L'Académie de Calvin tenait une des premières places parmi les centres scientifiques de l'Europe, et de plus, à Genève, les mœurs étaient bonnes. M. et M^me^ Preis avaient un « fils unique qu'ils voudraient voir bien élevé. Je leur ai conseillé de le tirer des universités anglaises et de lui faire faire ses études et ses exercices à Genève. M. Preis l'y mène lui-même[2]. »

Il est aisé, du reste, de prouver l'estime des Anglais pour Genève. Au temps de la révocation de l'Edit de Nantes, Gilbert Burnet[3] voyageait sur le continent (en France, en Italie et en Suisse). Avant de rentrer en Angleterre il publia, en 1687, sous forme de lettres adressées à Robert Boyle, la relation de ses voyages :

> On ne saurait assez s'étonner de voir le grand nombre de savants qui se trouvent à Genève, non seulement entre ceux que leur profession attache à l'étude, mais même entre les magistrats et les bourgeois. Ce n'est pas qu'on trouve plusieurs savants du premier ordre, mais chacun a quelque teinture de lettres, entend le latin, sait la contro-

[1] Nous avons déjà vu la liste des élèves de Georges-Louis Le Sage.

[2] Lettre de Schaub à J.-A. Turrettini, datée de Londres, 9 juin 1734. (Archives de M. E. de Budé.)

[3] 1643-1715, évêque de Salisbury à partir de 1689.

verse et l'histoire ; et en général on n'y voit personne qui n'ait de l'esprit et du bon sens[1].

Peu de temps après il revint à Genève :

Je passai l'hiver à Genève, dit-il, avec autant de plaisir qu'il m'était possible d'en prendre hors d'Angleterre, et dans un lieu où arrivaient tous les jours de France quantité de nouvelles tristes et lamentables... Le nombre des Anglais qui étaient en ville se trouvant tel qu'ils pouvaient faire douze ou quatorze personnes, je crus que cela suffisait pour former une assemblée, de sorte que m'étant adressé au Conseil des Vingt-Cinq pour obtenir la liberté de nous assembler et de faire le service, tant en notre langue que selon la liturgie d'Angleterre, cela nous fut accordé aussitôt si obligeamment, que non seulement il n'y eut pas un seul membre du Conseil qui s'y opposât, mais même que le Conseil m'envoya un député de son corps, me dire qu'en cas que le nombre de ceux de ma nation devînt si considérable qu'on eût besoin d'une église pour les contenir, on nous donnerait l'église qui avait été faite en la seconde année du règne de Marie... Tout le temps que je demeurai là nous nous assemblâmes tous les dimanches, soir et matin, pour faire nos dévotions et y réciter les communes prières qui étaient suivies le soir d'un sermon, que je faisais dans une chambre qui, à la vérité, était trop grande pour notre petite troupe, mais qui ne laissait pas d'être remplie par la jonction des étrangers, y ayant un nombre considérable de personnes à Genève qui entendent l'anglais, et en particulier quelques professeurs et quelques ministres. J'y distribuai moi-même, le dernier jour que j'y prêchai, le sacrement à la manière de l'église d'Angleterre, sur quoi je vous dirai que toute la ville en eut beaucoup de joie, et, prenant cette occasion de parler de notre église, en parla avec beaucoup de respect, marquant estimer nos constitutions et témoignant de la douleur de nos malheureuses di-

[1] *Voyages de Suisse, d'Italie et de quelques endroits d'Allemagne et de France fait ès années 1685 et 1686,* par M. Burnet, Dr en Th.: avec des remarques d'une personne de qualité touchant la Suisse et l'Italie; à Rotterdam 1687. Lettre I.

visions... Et il ne faut point que vous vous étonniez de cela, puisqu'ils ont toujours prié Dieu pour l'Eglise anglicane et pour notre roi dans leurs prières publiques [1].

Addison, qui eut une si grande influence sur le développement de la littérature anglaise au XVIII^me^ siècle, fit à Genève un séjour assez prolongé, et son admiration n'est pas moins grande que celle de Burnet [2]. « A Genève, dit-il, on est beaucoup plus poli que dans le reste de la Suisse... aussi regarde-t-on cette ville comme la « cour » des Alpes... Les Genevois ont beaucoup gagné, selon les uns, beaucoup perdu, selon les autres, au commerce des protestants français qui composent presque un tiers de la population de Genève [3]. »

Il fit le tour du lac Léman en cinq jours et en fut enchanté. Il parle très peu de Genève même, « parce que c'est une république suffisamment connue des Anglais [4]. »

Et plus tard, quand il fut de retour en Angleterre, il continua à montrer un grand intérêt pour tout ce qui concernait Genève. On en trouve la preuve incontestable dans ce qu'il écrivit à Turrettini [5]; et l'on ne saurait mieux

[1] *Op. cit.* Lettre V.

[2] Addison arriva à Genève au mois de novembre 1701, et y passa plusieurs mois.

[3] « Geneva is much politer than Switzerland... and is therefore looked upon as the court of the Alps... The *Genevois* have been very much refined, or, as others would have it, corrupted by the conversation of the French protestants, who make up almost a third of their people ». (Works of Addison, Birmingham 1761. vol. II, p. 162).

[4] *Remarques sur divers endroits de l'Italie,* par M. Addison, pour servir au voyage de Mons. Misson, Utrecht, 1732, p. 300.

[5] La lettre est en anglais et se trouve dans la Bibliothèque de Genève (Mss. Fonds De Roches, papiers Turrettini) :

« Cockpitt, Feb. 15, 1706.

Sir,

I yesterday receiv'd the favour of your Letter and am not a little pleas'd to find I have still a place in the memory of one for whom I have so great

terminer ce chapitre qu'en citant cette lettre qui n'a pas encore été publiée. Elle exprime bien l'estime qu'on avait en Angleterre pour la petite république :

J'ai reçu hier votre aimable lettre, et vu avec un extrême plaisir que je ne suis pas oublié d'un homme pour qui je professe une si

a value. I am sure it is impossible to live so long as I did in Geneva and to have conversed with Mr Turrettin there, not to retain a very great Honour and Esteem for the place. I only wish it lay in my power to express it any other way than by my discourse and well-wishes, which I am sure I can never be defective in. As for the present affaire that lies before Mr Secretary Hedges, I find the only way to bring it to a happy Conclusion will be to give the D. of Savoy a reasonable satisfaction, for that is, I believe, the great affair that sticks here or that can any way put a stop to the Intercession that is desired at Vienna. You may be sure that all good Englishmen have a very great Esteem for a prince that has done and suffered so much for the Common Cause as His Royal Highness, and that every good protestant has a natural zeal for the Good and prosperity of our friends of Geneva : so that without doubt nothing will be determined here but with the greatest Caution and Tenderness. As for all the little services that one in my sphere is capable of, either by my application to Mr Secretary or any other great persons of my Acquaintance, you may be sure I shall think it a very great honour to appear in the service of a place for which I have so great an Esteem and in particular to show myself,

Sir,

Yr most obedient and most humble Serv't,

J. Addison. »

Il s'agit de deux Savoyards suspects qui, travestis en paysans, arrivèrent à Genève le 23 octobre 1705. On les arrêta, on les interrogea et on décida de les mettre en prison (voir Archives, Registre du Conseil du 24 octobre 1705). On s'intéressa à cette affaire à Berlin et à Vienne (voir surtout le Registre du Conseil du mardi 29 février 1706) aussi bien qu'à Londres. On trouve, en effet, que dans sa lettre Addison exprime l' « avis » de la cour d'Angleterre « qui est de vous disposer à donner au plus tôt à S. A. R. [le duc de Savoie] la satisfaction qu'elle vous pourra demander comme l'unique moyen qui vous reste de détourner les malheurs dont vous êtes menacés. » (Registre du Conseil, dimanche le 13 décembre 1705 ; lettre au Petit et au Grand Conseil, écrite par M. Stanian pour S. A. R. la reine de la G.-B.

haute estime. Il est impossible de vivre à Genève aussi longtemps que je l'ai fait, et d'y avoir connu M. Turrettini, sans avoir conçu pour cette ville une sympathie et un respect que je voudrais pouvoir témoigner autrement que par des paroles et des vœux.

Quant à l'affaire qui occupe actuellement Monsieur le secrétaire Hedges, je pense que le seul moyen de la terminer heureusement serait de donner au Duc de Savoie une satisfaction raisonnable. C'est là, je crois, le point principal où l'on s'achoppe malheureusement, car c'est la seule chose qui puisse empêcher l'intercession désirée à Vienne. Soyez assuré que tout bon Anglais tient en très haute estime Son Altesse Royale qui a tant fait et tant souffert pour la cause commune, et que tout vrai protestant est plein de zèle pour le bien et la prospérité de nos amis de Genève. Sans aucun doute, rien ne sera décidé ici qu'avec la plus grande prudence et une bienveillance entière. Quant aux légers services que ma situation pourrait me permettre de vous rendre auprès de Monsieur le secrétaire ou de telle ou telle autre de mes relations, soyez sûr que j'en serais heureux et tiendrais à singulier honneur de pouvoir être utile en quelque chose à une ville pour laquelle j'ai tant d'affection, et en particulier de me montrer, Monsieur,

Votre humble et obéissant serviteur.

J. Addison.

M. Texte a peut-être raison de faire commencer l'anglomanie en France vers l'époque où parurent les *Lettres Philosophiques*. Ce fut alors, en effet, qu'on se mit à lire les livres anglais et à s'y intéresser. Mais assez longtemps avant 1734, Locke et Newton étaient connus des Genevois qui avaient goûté leur philosophie. On a vu, dans les pages qui précèdent, comment et pourquoi Genève ici devançait la France. La longue habitude de penser à l'Angleterre comme à une amie, à l'Ecosse comme à une sœur, inspirait aux Genevois le désir de

mieux connaître le pays qui envoyait tant de jeunes gens étudier à l'Académie de Calvin. Aussi peut-on s'imaginer avec quel empressement on lut à Genève les œuvres des trois écrivains dont nous allons parler : Muralt, Prévost et Voltaire.

CHAPITRE III

I. Les *Lettres* de Muralt *sur les Anglais*.
II. Les livres de l'abbé Prévost.
III. Les *Lettres* de Voltaire *sur les Anglais*.
IV. Les Anglais que Rousseau a pu connaître.

I

Muralt, s'il n'était pas Genevois d'origine, l'était au moins de caractère. Il est curieux de remarquer combien de fois Rousseau le mentionne dans la *Nouvelle Héloïse*, et toujours avec un respect significatif.

Il lut les *Lettres sur les Anglais et les Français et sur les Voyages*, en 1756[1], et il y prit non seulement des traits, mais des phrases à peu près textuelles. Dans la *Lettre à d'Alembert* (vers le milieu), on remarque les expressions suivantes qui se trouvent presque identiques dans les deux premières lettres de Muralt : « Les Anglais me paraissent des gens extrêmes, » dit Muralt. « C'est le caractère national (anglais) de porter tout à l'extrême, » répète Rousseau. « Les Anglaises sont emportées dans leurs passions » (Muralt). Tous deux (les hommes et les femmes) sont « emportés dans leurs passions » (Rousseau). Les femmes sont « d'une douce timidité » (Muralt). Les femmes « sont douces et timides » (Rousseau). On pourrait multiplier les citations.

[1] Voir la lettre de Deleyre à Rousseau, 2 novembre 1756 (*J.-J. Rousseau*, Streckeisen-Moultou, vol. I, p. 149).

Muralt lui aurait donc fourni la base de ses remarques sur les Français. « Les militaires seuls, dit Saint-Preux, dédaignent tous les autres états, gardent sans façon le ton du leur et sont insupportables de bonne foi. Ce n'est pas que M. de Muralt n'eût raison quand il donnait la préférence à leur société, mais ce qui était vrai de son temps ne l'est plus aujourd'hui [1].» Puis c'est Julie dans la lettre suivante : « L'esprit, dit notre Muralt, est la manie des Français [2]. » « Les lettres de M. de Muralt dont on s'est plaint en France, étaient moins sévères que les tiennes, » écrit-elle encore à Saint-Preux [3]. « Les Français, répond-il, se plaignaient de notre Muralt, je le crois bien : on voit, on sent combien il les hait, jusque dans les éloges qu'il leur donne; et je suis bien trompé si, même dans ma critique, on n'aperçoit le contraire [4]. » « Vous lisez Muralt : je le lis aussi, (Saint-Preux à Mme de Wolmar)... Voyez comment il a fini, déplorez les égarements de cet homme sage, et songez à vous. Femme pieuse et chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote [5] ? »

En vérité, Béat de Muralt (1665-1749) mériterait d'être mieux connu qu'il ne l'est.

Nous trouvons chez lui beaucoup de pensées, de jugements, de manières de voir qui nous semblent appartenir à quelqu'un de nos contemporains.

Les modes changent vite, ainsi que l'aspect d'une ville, mais le caractère fondamental d'une nation ne se modifie

[1] *Nouvelle Héloïse,* II, 14.
[2] *Nouvelle Héloïse,* II, 15.
[3] *Nouvelle Héloïse,* II, 18.
[4] *Nouvelle Héloïse,* II, 19.
[5] *Nouvelle Héloïse,* VI, 7.

que très lentement; et si les remarques de Muralt sur les Anglais sont si vraies encore après deux cents ans, ce doit être parce qu'il a touché au fond même du caractère anglais, qu'il a noté ce qui était vraiment caractéristique. Il voyage en observateur philosophe; il a très peu d'imagination, mais un bon jugement; il voit clair et il raisonne juste. Il s'efforce d'être impartial, et, en général, il y réussit. « Il a dit le premier, selon Sainte-Beuve, bien des choses qu'on a répétées depuis avec moins de netteté et de droiture[1]; » et c'est bien ce qui nous frappe en lisant ses *Lettres*. Sans haïr les grands parce qu'ils étaient grands, il haïssait le faux, les vaines apparences; il aimait la simplicité, la droiture; avant Rousseau, il préférait la nature sauvage à tous les soi-disant embellissements que les hommes infligent à celle-ci. Et il la connaissait, cette nature sauvage, et l'aimait. Aussi n'est-il pas étonnant qu'à la perfection artificielle, à la splendeur et à la politesse de la France de Louis XIV, il préférât l'Angleterre avec sa force, sa rudesse et son ignorance des raffinements de la civilisation. Les Anglais, en revanche, paraissaient aimer mieux l'art superficiel des Français. Pour ceux qui n'ont pas l'œil très délicat, les lignes régulières de quelque beau parc artificiel ou de quelque arbre taillé en boule ou en pyramide ont plus de charme que les irrégularités de la nature, de même qu'une personne qui n'a pas le goût musical développé est charmée surtout par le rythme, qui n'est pourtant qu'un des moyens de l'art. Ce n'est que lorsque toutes ces choses élémentaires, ces *moyens*, disparaissent dans l'art, qu'il

[1] *Causeries du Lundi*, vol. XV, p. 143.

est vraiment beau. C'était cette beauté naturelle qu'on trouvait dans le Parc à Londres, où paissaient des vaches, des cerfs, des daims, et où l'on voyait des canards nager sur les étangs. L'artiste que Charles II fit venir de Paris pour civiliser toutes ces beautés agrestes eut raison de trouver que « cette simplicité naturelle, cet air champêtre, et en quelques endroits même désert, avaient quelque chose de plus grand que tout ce qu'il y pourrait faire. » « Ainsi le Parc est demeuré ce que nous le voyons, c'est-à-dire un endroit champêtre et très beau, et celui, je crois, dont on se dégoûte le moins, par cela même qu'il n'y a ni art, ni régularité [1]. »

Si l'on voulait bien, on pourrait reconnaître ici non seulement Rousseau, mais l'école romantique.

Muralt connaît l'art de la composition ; il sait peindre tout un peuple en ne traçant que de petits croquis. Il a, du reste, beaucoup vu sans beaucoup voyager ; et nous lui pardonnons volontiers de ne pas avoir visité les « célèbres universités d'Oxford et de Cambridge [2] » et de donner tant d'attention aux cabarets et aux tavernes. On ne peut tout faire ni tout voir, et cette préférence était d'ailleurs naturelle, dans un pays où « on demande plutôt quel est le café de quelqu'un que la maison où il loge. » C'est là encore un trait qui peint très bien les Anglais. En général, Muralt évite autant que possible de parler des choses qui sont les mêmes en Angleterre et ailleurs, mais il souligne de très petits détails caractéristiques que tout le monde voit sans s'y arrêter.

[1] *Lettre* VI.
[2] *Lettre* VI.

Muralt trouvait beaucoup à admirer en Angleterre, mais il ne faut pas grande sagacité pour voir qu'il n'y trouvait pas beaucoup à aimer. Les femmes sont belles, mais d'une beauté froide, inanimée pour ainsi dire ; elles éveillent l'admiration plus que la sympathie. Bien portantes, elles aiment la promenade et Muralt, nous semble-t-il, a tort de dire qu'elles ne se promenaient que pour se faire voir, et n'aimaient une belle journée que parce que leur beauté y avait plus d'éclat ; car elles marchent pour marcher ; c'est là une disposition de race qui se retrouve encore aujourd'hui.

Ce sont de très bonnes femmes pour qui l'amour est une affaire sérieuse. Le ménage est leur vie. Elles ne trouvent rien de plus grand que de bien élever leurs enfants. Elles se plaisent dans la vie de famille et volontiers négligent le monde.

Quant aux hommes, ils sont grossiers, si l'on veut ; ils préfèrent le vin et le jeu à la société des femmes ; ils aiment les combats de chiens, de coqs et d'hommes ; on pourrait presque mettre l'exécution des criminels au nombre de leurs plaisirs ; mais c'est de ce caractère, de cette « ancienne férocité » que résulte la force même de la nation. C'est à tout cela, selon Muralt, que les Anglais doivent leur liberté, leur indépendance. Ils ne flattent pas les grands ; ils leur disent leur fait en termes très nets. Ce serait donc une nation d'Alcestes, une nation qui, si elle n'a pas beaucoup de vertus positives, n'a pas non plus les défauts des Français.

Les Anglais sont vigoureux de pensée comme de corps ; Saint-Evremond et Abauzit l'avaient remarqué. Ils pensent davantage et plus fortement que les gens d'esprit des autres

nations. Leurs livres, par conséquent, sont surchargés de pensées, mais il y manque le délicat, la grâce.

Ce qu'on a dit des grands, pourrait s'appliquer au peuple. S'il n'y avait pas égalité de rang, tout le monde avait plus ou moins les mêmes vertus, les mêmes vices et les mêmes plaisirs. La noblesse n'imposait guère aux plébéiens; elle ne les méprisait pas non plus. Nobles et artisans jouaient aux boules ensemble. De même, à la campagne, lorsque les danses demandaient beaucoup de figurants, les maîtres ne dédaignaient pas « d'employer de leurs domestiques pour rendre le nombre complet[1]. »

Voilà, si l'on veut, le bon sens des Anglais, le commencement d'une espèce d'égalité qui touche de près à la grossièreté.

Cependant ces femmes et ces hommes ne nous rappellent ni Julie, ni Claire, ni Saint-Preux, ni Mylord Edouard. Ce qu'on trouve chez Rousseau, c'est plutôt la note mélancolique que Muralt a glissée dans sa lettre sur les voyages; c'est cette tristesse raisonnée et mécontente du XVIII^me^ siècle commençant; c'est la haine, moins de l'homme que de tout ce que dix siècles de féodalité avaient produit. Tout ce qu'on avait fait d'abord librement, spontanément, était devenu peu à peu habitude, coutume, loi; il n'y avait plus que tyrannie, et à chaque nation les habitudes, les coutumes, les lois des autres paraissaient la liberté même. Non, ce n'est pas en Angleterre qu'il faut chercher la liberté; c'est dans la nature. Il n'y a qu'un seul moyen de rentrer dans l'ordre: c'est de « suivre l'instinct qui est

[1] *Lettre* III.

en nous, l'instinct qui est peut-être tout ce qui nous reste du premier état de l'homme, et qui nous est laissé pour nous y ramener [1]. » Il faut connaître l'homme en se connaissant soi-même. Et ce n'est ni dans les grandes villes, ni en voyageant qu'on arrive à cette connaissance. On n'y apprend que des coutumes, des usages, des bienséances, toutes choses d'une importance très secondaire.

Muralt voyait très bien que les voyages ne font qu'accentuer, renforcer le caractère qu'on a, quand ils font quelque chose. Les changements viennent surtout avec l'âge; et les voyages ne peuvent pas plus les empêcher que les produire; on mûrit comme les fruits.

Voilà donc un homme qui, avant Rousseau, aimait la simplicité, la nature; il ne faut cependant pas voir en lui le maître qui a enseigné à l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* à condamner la civilisation. Muralt est tout simplement ce qu'étaient les Suisses cultivés de son époque; sa façon de penser était la leur. Rien d'étonnant qu'ils vissent tous dans la nature le seul moyen de rentrer dans l'ordre, quand, du pied des Alpes grandioses, ils regardaient s'éteindre les rayons de l'astre jadis éblouissant du Grand Roi. Les œuvres de l'homme sont vaines et fragiles, et Muralt ne fut pas le seul à le remarquer.

II

« La lecture des malheurs imaginaires de Cléveland, dit Rousseau, faite avec fureur et souvent interrompue,

[1] *Lettre sur les Voyages.*

m'a fait faire, je crois, plus de mauvais sang que les miens[1]. »

On connait l'abbé Prévost, homme d'un bon naturel, caractère souple, « ami de la sévère vertu, mais faible et lent quelquefois à la pratiquer[2], » écrivain de talent et de beaucoup d'esprit quoique ses idées ne tussent ni bien arrêtées, ni stables. Il changea fort souvent d'opinion aussi bien que de manière de vivre. Il voit, peint, moralise, théorise, sans trop approfondir. Il nous décrit les bons ou les mauvais effets de tel ou tel acte pour nous montrer le bon chemin. Il ne s'attarde pas, comme Marivaux, à faire l'analyse exacte, à noter les nuances fines, les impressions naissantes, la suggestion, pour ainsi dire, d'une passion qui n'existe pas encore ; c'était un homme de sensation ; il a peint l'amour soudain, l'amour coup de foudre, qui s'empare d'une personne tout d'un coup et tout à fait : la vraie passion.

Prévost se rendait très bien compte de ce qui faisait la vogue de ses romans ; il savait qu'elle ne venait pas des traits d'honneur et de vertu qu'il avait « pris soin d'y répandre, » mais plutôt de quelques « descriptions trop tendres et d'une certaine licence de sentiments et d'expressions[3]. »

Il n'a guère mis dans ses livres que ses sentiments et ses expériences. Ainsi, quand il parle de l'Angleterre, nous sommes convaincus qu'il a vu ce qu'il décrit. C'est comme un guide enthousiaste qui voit tout couleur de rose ; il

[1] *Confessions*, V.

[2] *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*, édition de La Haye 1757, V, 5.

[3] *Mémoires d'un homme de qualité*, V, 5.

nous parle de l'état des rues, de la largeur des maisons, des fêtes, des aventures galantes, des belles personnes qu'il a rencontrées, enfin de tous les petits faits qui frappent les yeux d'un voyageur éveillé; mais le pittoresque, la couleur lui manquent comme à Voltaire. La nature n'existe guère ni pour l'un ni pour l'autre.

Ce n'est pas dans les œuvres de Prévost qu'on peut apprendre à bien connaître l'Angleterre. On sait qu'à côté de quelques pages vraies, il y a toute espèce d'invraisemblances. Prévost peint les actions, le mouvement des hommes, et, peut-être, l'homme particulier; il n'observait pas d'assez près; il n'étudiait pas assez attentivement pour bien peindre l'homme en général. Il n'avait pas l'art incomparable de se mettre à la place de ses personnages; c'était toujours lui, Prévost, qui regardait du dehors. M. Schrœder se trompe, nous paraît-il, quand il dit que c'est « l'homme en société qu'il étudie avec justesse et impartialité [1]. »

On ne saurait douter que l'Angleterre n'ait exercé une assez grande influence sur le développement intellectuel de Prévost; mais elle n'a fait que favoriser chez lui ce qui déjà existait en germe, hâter l'éclosion de ce qui aurait fleuri plus tard. Ce n'est pas à l'Angleterre que Prévost dut son idéal d'égalité. On le trouve déjà nettement formulé dans le premier volume des *Mémoires d'un homme de qualité,* écrit avant son premier séjour au delà de la Manche. Il fait dire au jeune marquis par son précepteur qu'en leur qualité d'hommes, les pauvres habitants des montagnes « ont le même droit que vous (le marquis)

[1] *L'Abbé Prévost,* par V. Schrœder. Paris 1898, p. 40.

aux douceurs du repos et de l'abondance. C'est le hasard qui vous a fait naître plus heureux[1]. » Et le marquis ne tarde pas à profiter de l'enseignement; il s'éprend d'une jeune Espagnole de basse conditon, et, du moment qu'il aime, il pense que c'est dans l'amour que se trouve le bonheur et que les titres ne sont rien[2]. A quoi lui sert d'avoir de la naissance s'il lui faut vivre sans sa belle Nadine? Mieux vaudrait être valet, paysan, n'importe quoi, et pouvoir épouser celle qu'on aime!

Voilà qui se rapproche plus de l'idéal de Rousseau que certaine utopie que Prévost esquissa après avoir connu l'Angleterre et qui se trouve dans le curieux passage traitant du gouvernement de la colonie de l'île Sainte-Hélène[3]. Là il n'y a plus de noblesse; toutes les habitations sont pareilles; tous les citoyens ont la même nourriture. Il n'y a qu'un seul menu pour toute la colonie. On acquiert de l'autorité en vieillissant. Les rangs sont réglés par l'âge.

L'idéal de Prévost n'est point l'état sauvage. Ce n'est pas non plus, comme chez Rousseau, la pittoresque simplicité, la vie au sein de la belle nature. Prévost trouvait que ni la nature ni la civilisation ne sont bonnes. Les sauvages de l'Amérique sont grossiers, abrutis, cruels; les Européens sont corrompus par l'avarice et l'ambition, perdus dans le luxe et la mollesse. « Les uns sont en quelque sorte au delà de leur condition naturelle, les autres sont au dessous[4]. » Où l'homme cherchera-t-il donc le bonheur? En lui-même? Sa nature ne le lui permet pas.

[1] *Mémoires d'un homme de qualité*, III, 1.
[2] Voir *Mémoires d'un homme de qualité*, VI, 9.
[3] *Cléveland*, 1re moitié du livre III.
[4] *Cléveland*, V.

Il est égoïste, jaloux, injuste. « Supposez des hommes sans passions sur la terre, vous aurez une société de personnes heureuses [1]. » Cette idée de Prévost ne diffère pas beaucoup de celle de Muralt qui croyait que le moyen le plus court et le plus aisé de devenir heureux était de renoncer à l'ambition et au vice [2].

Le bonheur est donc, selon Prévost, assez négatif; il consiste à se dépouiller d' « injustices, » de « jalousies, » à mener enfin une vie tranquille. Mais on pouvait être sûr qu'un homme du caractère de Prévost ne resterait pas longtemps dans ces sentiments qui ne témoignaient que d'un dégoût passager; il devait parcourir tout le cycle des expériences d'un homme très sensible et très nerveux. Il tâtait de tout et, après bien des essais, il faisait des réflexions amères sur le malheur de la condition humaine, qui « n'offrait pas de ressource assurée contre l'ennui [3]. » L'amour même est une faiblesse qui donne des moments du plus parfait bonheur qu'on puisse espérer, mais qui entraîne beaucoup plus de chagrins qu'il ne procure de jouissances. Chez Prévost, les grandes passions et la tragédie allaient ensemble. Puisque la passion cause tant de malheurs, il s'agit de la vaincre, et comment? Il n'y a contre elle qu'un seul asile et c'est celui que choisit l'auteur, le même où Julie devait se réfugier. « La religion, dit le Doyen, n'apprend pas qu'il soit facile de vaincre les passions qu'elle condamne, mais elle offre à tous moments des secours qui peuvent assurer la victoire [4]. » Cependant

[1] *Cléveland*, I.
[2] *Lettre* IV.
[3] *Cléveland*, XIV.
[4] *Doyen de Killerine*, III, 5.

la religion paraît être plutôt un moyen de combattre le malheur qu'un bonheur positif ; elle est plutôt une guérison qu'un but. Elle ne satisfait pas plus que l'amour ; le monde, les plaisirs, la religion aussi bien que la philosophie, tout est déception. Prévost cherche et ne trouve partout que des désappointements [1].

Que faire alors ? où trouver le bonheur, ou plutôt, puisque nous sommes de pauvres misérables, où trouver seulement la paix et comment éviter le trouble et le chagrin ? « Il y a des ressources en nous-mêmes dont le succès n'est jamais incertain, » dit Cléveland [2], ce qui se rapproche du recueillement philosophique de Rousseau, mais ne satisfaisait non plus le caractère instable de Prévost. Il se tournait alors vers la nature. Il voulait trouver quelque chose de plus réel et de plus tangible que la philosophie [3].

Voilà où en arrive Prévost après toutes ses expériences et tous ses voyages. Il se peut que la nature soit bonne en elle-même, mais elle ne contient que des perfidies, des faussetés. Il n'y a pas de remède. La plupart des hommes sont mauvais [4].

Le mieux est donc de se résigner et de supporter les maux qui paraissent inévitables, de se contenter enfin du plaisir d'étudier la nature, qui du moins n'est pas viciée. Mais la nature était peu sympathique à Cléveland. Il ne la cherchait que dans les livres, et cela dit tout [5]. Ce fut

[1] *Cléveland,* dernière moitié du livre XIV.
[2] Commencement du livre XII.
[3] *Cléveland,* dernière moitié du livre XIV.
[4] *Cléveland,* la première moitié du livre VII et du livre XV.
[5] *Cléveland,* XV.

plutôt la physique qu'il étudia. Il n'avait pas cet amour intime et profond de la nature belle et paisible qu'on trouve chez Rousseau. Il y voyait surtout la symétrie, « la justesse de rapport, » la « régularité de proportion, » l'« exact enchaînement de causes et d'effets subordonnés[1]. »

Ce n'est pas là l'amour ; c'est l'appréciation étudiée et raisonnée.

On voit par ces quelques extraits ce qui domine dans l'œuvre de cet homme d'esprit : la versatilité, l'inconstance, le mécontentement un peu vague. Pas plus que la plupart de ses contemporains, Prévost n'était satisfait des institutions de son temps, mais il ne voyait pas comment on aurait pu les remplacer. Il cherche et ne trouve pas. Son état est celui de toute sa génération : le doute, l'incertitude, la compréhension de ce qui est mauvais et l'impuissance de trouver du mieux.

Mais, à part toutes ces thèses, toutes ces théories qui n'appartiennent pas plus à un pays qu'à un autre, qu'est-ce que Prévost avait constaté pendant ses deux séjours en Angleterre ? Quelle opinion avait-il des Anglais ?

Les Anglais, d'après lui, sont une nation énergique, qui a plus de force et de courage que de culture, qu'on apprécie, mais dont on ne voudrait pas adopter la manière de vivre ; pas plus que les « combats de gladiateurs, » la boxe et le bâton ne plairaient aux Français.

Je les (les Anglais) ai reconnus humains, affables, généreux, capables de tous les sentiments qui font les bons naturels et les grandes âmes. Les honnêtes gens d'Angleterre sont tels que je souhaite que soient mes enfants et toutes les personnes qui me sont chères. Pour ce qui regarde les dames, je trouve que celles qui sont aimables,

[1] *Cléveland*, VII, dernière moitié de la 1re partie.

dont le nombre est très grand, le sont infiniment plus qu'en nul autre pays du monde[1].

Prévost parle de l'Angleterre comme d'un « pays qui n'est pas aussi estimé qu'il devrait l'être des autres peuples de l'Europe, parce qu'il ne leur est pas assez connu[2]. »

Il n'y a point de pays, dit le marquis, où l'on trouve tant de droiture, tant d'humanité, des idées si justes d'honneur, de sagesse et de félicité que parmi les Anglais. L'amour du bien public, le goût des sciences solides, l'horreur de l'esclavage et de la flatterie, sont les vertus presque naturelles à ces peuples heureux, elles passent de père en fils comme un héritage ; mais il ne faut chercher les Anglais dont je parle, ni parmi la populace, qui est trop grossière et trop féroce en Angleterre, pour être capable de ces grands sentiments, ni parmi la jeunesse qui y est d'ordinaire extrêmement libertine. Ce n'est que dans un certain âge et dans une certaine élévation au-dessus du commun qu'on aperçoit le vrai caractère des Anglais : si vous les regardez dans ce point de vue, j'ose vous répondre que plus vous viendrez à les connaître, plus vous vous accoutumerez à les estimer comme un des premiers peuples de l'univers... Les vertus anglaises sont des vertus constantes, parce qu'elles sont fondées en principes : et ces principes sont l'ouvrage d'une heureuse nature et de la plus pure raison[3].

Mais plus encore que les livres de Prévost, un petit volume de Voltaire allait faire époque dans l'anglomanie du XVIII^me^ siècle. Il s'agit des *Lettres philosophiques*, ou *Lettres anglaises*.

[1] *Mémoires d'un homme de qualité*, V. 5.
[2] *Mémoires d'un homme de qualité*, V. 5.
[3] *Mémoires d'un homme de qualité*, V. 5.

III

Cependant on chercherait en vain dans ce petit livre de Voltaire, comme dans les romans de Prévost, à bien connaître l'Angleterre. En parlant des *Lettres anglaises*[1], Rousseau dit que « quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, et ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce temps-là[2]. »

En effet, les *Lettres anglaises* pouvaient très bien inspirer le goût de l'étude, surtout le désir d'étudier l'Angleterre; mais nous croyons que la première chose qu'on aurait été voir, en débarquant dans la Grande-Bretagne après avoir lu les *Lettres,* serait ces singuliers *Quakers*. On y serait allé comme à la comédie en s'attendant à en être fort diverti. Du reste, Voltaire en fait quelque éloge. La ligue que fit Penn avec les Américains, ses voisins, « est le seul traité entre ces peuples et les chrétiens qui n'ait point été juré et qui n'ait point été rompu[3]. » Mais plus il les loue, plus ils paraissent ridicules, car sa louange ne vient pas de sympathie. Au fond il les méprise et ne leur donne son suffrage que pour condamner les courbettes, « l'indigne commerce de mensonge et de flatterie[4] » chez les Français. Il se servait aussi des grands marchands anglais pour condamner les grands seigneurs de France. Son ironie est charmante :

[1] *Lettres philosophiques*, par M. de V., à Amsterdam, chez E. Lucas, « au Livre d'Or » (Rouen, Jore). 1734, in-12.

[2] *Confessions*, V.

[3] Lettre IV.

[4] Lettre VII.

Je ne sais pourtant lequel est le plus utile à un Etat, ou un seigneur bien poudré, qui sait précisément à quelle heure le roi se lève, à quelle heure il se couche, et qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un ministre, ou un négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate et au Caire, et contribue au bonheur du monde [1].

Il devient plus sérieux, sans être ni plus juste ni plus exact, quand il parle de la littérature anglaise et surtout des philosophes. On trouve peu d'idées qui soient les nôtres dans les lettres sur la comédie et sur la tragédie en Angleterre. Shakespeare, dit-il,

créa le théâtre, il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, et sans la moindre connaissance des règles. Je vais vous dire une chose hasardée, mais vraie, c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais [2].

Quant à la comédie, il trouve que quelques imitations de Molière sont supérieures à Molière même.

Il n'hésite pas à juger de tout. L'Angleterre, d'après lui, avait des comédies admirables, mais point de véritables tragédies. Ses historiens n'étaient pas à la hauteur de ceux de France. Ce qu'il trouvait de plus remarquable, c'étaient les philosophes anglais « qui devraient être les précepteurs du genre humain [3]. »

Presqu'autant que les hommes du XVII[me] siècle, il aimait les lignes régulières. Il ne voyait la beauté que dans la symétrie. Il préférait la géométrie des jardins de Le Nôtre aux splendeurs sauvages de la nature. C'est

[1] Lettre X.
[2] Lettre XVIII.
[3] Lettre XXII.

pour cela qu'il n'aimait pas beaucoup la poésie anglaise. Elle ressemblait trop à un « arbre touffu planté par la nature, jetant au hasard mille rameaux, et croissant irrégulièrement avec force. Il meurt si vous voulez forcer la nature. et le tailler en arbres des jardins de Marly [1]. »

Voltaire n'a compris qu'une petite partie de l'Angleterre. Il n'a guère connu ces masses sérieuses, puritaines et un peu brutales encore du peuple anglais. Il se souciait très peu de ces sortes de gens. Il fréquentait volontiers les philosophes, les hommes de lettres. Il apprit beaucoup pendant son séjour en Angleterre, mais au fond il changea peu.

Il aimait la nouveauté, il était jaloux d'acquérir de nouvelles connaissances. Aussi pendant les trois années qu'il a passées en Angleterre, a-t-il effleuré beaucoup de sujets sans les approfondir. Il éveilla l'attention, la stimula sans la satisfaire. Il apprit aux Français, ce dont ils commençaient à se douter, que la France n'est pas le monde entier. et qu'il y avait au delà de la Manche des choses qui valaient la peine d'être connues ; mais il s'était moqué du clergé avant de parler des Quakers [2].

Malgré toutes leurs lacunes, on ne saurait nier que les *Lettres* n'aient eu une grande influence sur le public français.

Cet ouvrage, a dit Condorcet, fut parmi nous l'époque d'une révolution ; il commença à y faire naître le goût de la philosophie et de la littérature anglaises, à nous intéresser aux mœurs, à la politique, aux

[1] Lettre XVIII.

[2] Voltaire, lettre du 20 août 1725 à Mme la présidente de Bernières.

connaissances commerciales de ce peuple, à répandre sa langue parmi nous [1].

On peut cependant, nous semble-t-il, trouver là quelqu'exagération. Si l'on cherche à fixer la date du début de l'anglomanie en France, il faut la placer au moment du système de Law.

IV

Rousseau, nous venons de le voir, connaissait l'œuvre de ces trois écrivains ; il a connu aussi quelques Anglais avant d'écrire la *Nouvelle Héloïse*. Pendant son séjour à Montpellier, il fut même l'hôte d'un médecin anglais, ou plutôt irlandais, un certain Fitz-Moris, de qui il parle assez avantageusement dans ses *Confessions* [2]. Il paraît même qu'il fréquentait volontiers quelques compatriotes du Doyen de Killerine. L'un d'eux lui prêta soixante livres « sur sa parole [3]. » A Venise aussi il se lia avec deux ou trois Anglais « pleins d'esprit et passionnés pour la musique [4]. » De retour à Paris, il se trouva encore en pension avec des Irlandais qui n'étaient pas de trop bonne compagnie [5].

Il est impossible de dire avec précision quelle fut sur Jean-Jacques l'influence de ces Anglais et Irlandais de Montpellier, de Venise et de Paris. Il ne nous en dit rien et

[1] *Vie de Voltaire*. Londres 1791, vol. I, p. 46-47.

[2] Livre VI.

[3] Lettre de Montpellier, 4 novembre 1737.

[4] *Confessions*, VII ; voir aussi *Emile*, V, où il raconte une anecdote concernant un jeune Anglais et son gouverneur.

[5] *Confessions*, VII.

nous n'avons pas le droit de faire des suppositions. On peut penser néanmoins avec vraisemblance que, vu l'état politique de l'Angleterre, les Irlandais n'en disaient pas beaucoup de bien. Il faut, donc, s'en tenir aux trois écrivains dont il a été question plus haut. C'est chez eux, surtout chez Muralt, que Rousseau a dû puiser la plupart de ses idées sur l'Angleterre, celles, voulons-nous dire, qui se trouvent dans la *Nouvelle Héloïse,* aussi bien que son enthousiasme pour la nation anglaise. La philosophie de la *Nouvelle Héloïse* ne dérive pas de l'Angleterre ; les quelques traits de mœurs et coutumes doivent venir de Muralt.

Nous verrons dans les chapitres suivants ce que Jean-Jacques doit aux romans de Richardson.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE I

I. Richardson.
II. *Clarisse* et la *Nouvelle Héloïse*, deux romans par lettres.
III. Julie et Claire rappellent Clarisse et Miss Howe.

I

La vie de Samuel Richardson ne sortait pas de l'ordinaire. C'est peut-être pour cela que sa biographie définitive reste encore à faire. On sait qu'il était petit et gros, et qu'il n'aimait pas les sports, les exercices virils. Au lieu du coursier fougueux de Fielding, il avait chez lui un « dada, » et quand il s'ennuyait de ses courtes promenades pédestres, il allait à dada autour de sa chambre; préoccupé de lui-même, redoutant les disputes, vulnérable à la critique, aimant la louange, et, par conséquent, la société des femmes qui le flattaient doucement. A cela il y eut un avantage; à force de concentrer son attention sur ses amies, son « *Flower-Garden,* » il finit par bien comprendre la femme. Quant à l'homme, il ne l'a pas connu aussi bien. Son Grandisson est froid, il manque de vie, de réalité.

Dans sa jeunesse, Richardson était exact, soigneux, faisant au mieux ce qu'il avait à faire. Il racontait prolixement de jolies histoires. Petit écolier, il avait déjà une réputation de conteur. On faisait groupe pour l'entendre; son auditoire était surtout composé de petites filles. Il était déjà

raisonnable et bon, de cette espèce de raison et de bonté de surface qu'on hérite de ses parents, mais qui n'a pas de racines profondes. Il était aussi très aimable. Il fut bon ami, bon mari, bon père, toujours bon de cette bonté qui dure tant que les épreuves, les obstacles ne la heurtent pas.

Il était heureux, pourquoi non? On l'encensait; ses affaires prospéraient. Apprenti imprimeur, il travaillait consciencieusement sans perdre son temps, et lisait à ses heures de loisir. Plus tard, quand il eut une imprimerie à lui, quand la fortune commença à lui venir, il travailla toujours avec la même assiduité. Tout en veillant à son métier, il écrivait des préfaces, des introductions qui lui étaient demandées par les libraires pour de nouvelles éditions et il se chargeait volontiers de divers travaux littéraires.

D'après ce croquis, on peut se figurer le caractère de ses œuvres. Elles peindront avec fidélité, avec détail, le monde bourgeois qui était celui de l'auteur, et l'on n'y trouvera, la plupart du temps, qu'une émotion tranquille.

II

C'est précisément par cette réalité un peu terre à terre que l'auteur de *Clarisse* intéresse Rousseau. Au contraire de Richardson, celui-ci n'était pas né romancier; il méprisait même ce genre de littérature. « Vous comprenez bien, écrivit-il à Moultou, que la *Nouvelle Héloïse* ne doit pas rentrer dans le recueil de mes écrits[1]. » Il estimait que

[1] Lettre du 29 mai 1761.

les romans ne sont bons que pour un peuple déjà gâté. « Il faut des spectacles dans les grandes villes et des romans aux peuples corrompus [1]. » Comment donc se fait-il qu'il a, non seulement fait un roman qui tient presque le premier rang parmi ses œuvres, mais encore qu'il lui a donné cette forme épistolaire qui était une nouveauté pour la France? Est-ce qu'il visait, comme Voltaire, à l'universalité? Non. Il était philosophe; il pensait beaucoup et profondément; il excellait surtout à développer, à éclaircir des idées qui n'étaient pas tout à fait neuves et à leur donner la forme définitive. Il mesurait exactement la portée de ce qui avait été dit avant lui et le répétait d'une manière lumineuse et frappante. Mais il n'est guère probable qu'il eût jamais écrit son roman sans l'inspiration d'un autre roman qui lui avait plu. Même pour les ouvrages philosophiques, qui semblaient pouvoir sortir de son propre fond, il lui fallut quelque stimulant. Il nous raconte [2] comment son premier *Discours* lui fut suggéré, et plus tard il lui fallut encore une impulsion extérieure pour le porter à écrire le *Discours sur l'inégalité des conditions* [3].

Les critiques anglais croient même qu'il a puisé la plupart de ses idées chez ses prédécesseurs, et surtout chez les philosophes anglais, comme Locke. « Rousseau, dit Leslie Stephen (éditeur du *Dictionary of National Biography*), a « pris sa philosophie en gros de

[1] Préface de *Julie*.

[2] *Confessions*, VIII; aussi lettre à M. de Malesherbes, du 12 janvier 1762. On sait que Diderot donne une différente version à propos du premier Discours; voir *Mémoires de Marmontel*, livre VII.

[3] *Confessions*, VIII.

ce qu'avaient enseigné ses prédécesseurs anglais[1]. » Et John Morley déclare que « dans chaque page qu'il (Rousseau) écrivit, et sur l'éducation, et sur le gouvernement, nous voyons tout ce qu'il s'est assimilé directement de ce philosophe anglais qui fut à la fois la force et la faiblesse, le bon et le mauvais génie de la spéculation française du XVIII^me^ siècle — notre savant, ferme et modéré Locke[2]. »

Mais quand M. Stephen déclare que la philosophie de Rousseau est prise en gros *(bodily)* de ce que ses prédécesseurs anglais avaient enseigné, il ne tient pas compte des ressemblances existant entre Genève et l'Angleterre; il oublie que beaucoup des traits qu'on a l'habitude d'attribuer à l'influence anglaise, pourraient tout aussi bien dériver de Genève même. On verra plus loin que dans la *Nouvelle Héloïse,* où l'influence anglaise est censée très frappante, la philosophie de Jean-Jacques n'est point celle de Richardson ; le cadre seul est semblable. Il nous semble que ce que Richardson a fourni de plus important à Rousseau, c'est l'inspiration même de la *Nouvelle Héloïse*, cette œuvre si différente des *Discours*. Dans la *Nouvelle Héloïse*, ce n'est plus la discussion et le raisonnement ; l'auteur ne cherche plus à prouver que tout, ici-bas, est mauvais, grâce à la civilisation ; il n'essaye plus de convaincre à force d'éloquents plaidoyers ; il ne cherche plus

[1] « Rousseau's philosophy is taken bodily from the teaching of his English predecessors. » (Cornhill, XXXII, 439.)

[2] « In every page that he wrote, both upon education and government, we see how much is directly assimilated from that English philosopher, who was at once the strength and the weakness, the evil genius and the good genius of French speculation in the XVIII^th^ century, — our sage, firm and sober Locke. » (Fortnightly Review, 1872.)

à se montrer hostile à tout l'ordre social. On trouve en Julie et en Saint-Preux quelque chose de réel et d'idéal à la fois, la représentation attrayante de types possibles, quoique poétisés.

Il serait intéressant d'étudier un peu l'état d'esprit de Rousseau afin de mieux savoir ce qui l'a amené à entrer dans un genre de littérature qu'il n'aimait pas, et à s'enthousiasmer en particulier pour Richardson. « Il ne parlait de Richardson qu'avec enthousiasme, dit Bernardin de St-Pierre. *Clarisse* renfermait, selon lui, une peinture complète du cœur humain ; il estimait moins *Grandisson* [1]. »

Rousseau lui-même écrivait à d'Alembert qu'on n'avait jamais « fait encore, en quelque langue que ce soit, de roman égal à *Clarisse*, ni même approchant [2]. »

On sait que la traduction de Prévost parut à Paris en 1751. Le titre original annonce tout le contenu du roman : *Clarisse, ou l'histoire d'une demoiselle, contenant les affaires les plus importantes de la vie privée, et montrant surtout les malheurs qui peuvent résulter de fautes commises par les parents et leurs enfants au sujet du mariage.* On sait aussi que la plupart de ses propres œuvres ont été moins populaires que ses traductions de son rival anglais. Jean-Jacques, qui avait lu « avec fureur » les aventures imaginaires de Cléveland et qui connaissait l'auteur, oubliait le « philosophe anglais » pour ne penser qu'à Clarisse.

O Richardson, Richardson, s'écrie Diderot, homme unique à mes yeux, tu seras ma lecture dans tous les temps ! Forcé par des besoins pres-

[1] *Fragments sur J.-J. Rousseau.* Edition de 1818, vol. XII, p. 29.

[2] *Lettre à d'Alembert,* note vers le milieu.

sants, si mon ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes enfants les soins nécessaires à leur éducation, je vendrai mes livres ; mais tu me resteras, tu me resteras sur le même rayon avec Moïse, Homère, Euripide et Sophocle, et je vous lirai tour à tour[1]. »

Jean-Jacques partageait cet enthousiasme, nous l'avons dit.

Rousseau n'avait pas un « *Flower Garden* » autour de lui quand il écrivait la *Nouvelle Héloïse* ; il n'était pas convenablement marié comme l'était Richardson, et il n'avait pas une demi-douzaine de jeunes filles pour le soigner et le flatter ; mais néanmoins, lui aussi avait des entours romanesques, et plus même que Richardson. Son imagination donnait à tous ses souvenirs de jeunesse et d'amour une couleur, un charme tout particulier. Il avait déjà passé la quarantaine lorsqu'il s'établit à l'Ermitage. Il trouvait dans cette retraite un peu de la solitude qu'il avait toujours aimée ; il échappait à tous les inconvénients de la grande ville ; il se recueillait ; il songeait avec tristesse à ce qu'il aurait pu être, à tout le bonheur qu'il avait manqué ; mais surtout il admirait les beautés de son pittoresque asile, s'inspirait du chant des oiseaux, du murmure des ruisseaux, de toute la nature enfin et de la solitude. C'est ce qu'il nous raconte lui-même dans deux pages d'une éloquence poétique, et où l'on verra quelle impression a dû faire à ce moment sur lui l'émouvante histoire de Clarisse :

Les souvenirs des divers temps de ma vie m'amenèrent à réfléchir sur le point où j'étais parvenu, et je me vis déjà sur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux, et croyant approcher

[1] *Eloge de Richardson.*

du terme de ma carrière, sans avoir goûté dans sa plénitude presque aucun des plaisirs dont mon cœur était avide, sans avoir donné l'essor aux vifs sentiments que j'y sentais en réserve, sans avoir savouré, sans avoir effleuré du moins cette enivrante volupté que je sentais dans mon âme en puissance, et qui, faute d'objet, s'y trouvait toujours comprimée, sans pouvoir s'exhaler autrement que par mes soupirs...

Ces réflexions tristes, mais attendrissantes, me faisaient replier sur moi-même avec un regret qui n'était pas sans douceur...

Je faisais ces méditations dans la plus belle saison de l'année, au mois de juin, sous des bocages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette mollesse trop séduisante pour laquelle j'étais né, mais dont le ton dur et sévère où venait de me monter une longue effervescence, m'aurait dû délivrer pour toujours...

Mon sang s'allume et pétille, la tête me tourne, malgré mes cheveux déjà grisonnants, et voilà le grave citoyen de Genève, voilà l'austère Jean-Jacques, à près de quarante-cinq ans, redevenu tout à coup le berger extravagant....

Que fis-je en cette occasion ? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères; et, ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur, jamais cette ressource ne vint plus à propos et ne se trouva si féconde Dans mes continuelles extases, je m'enivrais à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leur beauté, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée, au milieu des objets charmants dont je m'étais entouré, que j'y passais les heures, les jours sans compter, et, perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avais-je mangé un morceau à la hâte que je brûlais de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets...

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avais toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différents; de deux figures non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animaient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre faible, mais d'une si touchante faiblesse, que la vertu semblait y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, et même quelque chose de plus; mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, et que je ne voulais ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Epris de mes deux charmants modèles, je m'identifiais avec l'amant et l'ami autant qu'il m'était possible, mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais[1].

Ces deux amies dont il parle nous font penser à Clarisse et à Miss Howe qui avaient une amitié très rare l'une pour l'autre. « Clarisse, dit Miss Howe, est ma divinité sur la terre. Ma vie, mon âme ne me sont pas plus chères que Miss Harlowe. Elle fait ma joie, mon appui, mes seules délices. Jamais deux femmes n'ont eu tant d'affection l'une pour l'autre[2]. » Deux créatures « aussi célestes par leurs vertus que par leur beauté, » comme dit Rousseau, deux amies sincères et franches enfin! « Une des premières conditions de notre amitié, dit Clarisse, a toujours été de nous dire et de nous écrire mutuellement ce que nous pensions l'une de l'autre; et je crois cette

[1] *Confessions*, IX.

[2] Lettre à Miss Charlotte Montaigu, mardi matin, 18 juillet. Je me suis servi de la traduction de Prévost, édition de 1777.

liberté indispensable dans toutes les liaisons de cœur qui ont la vertu pour fondement[1]. »

Rousseau revient plus tard aux extases où le plongeait la composition de la *Nouvelle Héloïse*. « Il est certain, dit-il, que j'écrivis ce roman dans les plus brûlantes extases ; mais on se tromperait en pensant qu'il avait fallu des objets réels pour les produire : on était loin de concevoir à quel point je puis m'enflammer pour des êtres imaginaires[2]. »

Enfant même, Rousseau avait l'habitude de se mettre à la place des personnages dont il lisait l'histoire :

Je me croyais Grec ou Romain, je devenais le personnage dont je lisais la vie [3].

Dans cette étrange situation, mon inquiète imagination prit un parti qui me sauva de moi-même... ce fut de me nourrir des situations qui m'avaient intéressé dans mes lectures, de les rappeler, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinsse un des personnages que j'imaginais, que je me visse toujours dans les positions les plus agréables selon mon goût ; enfin que l'état fictif où je venais à bout de me mettre me fit oublier mon état réel [4].

Il nous dit ailleurs que les souvenirs faisaient toujours sur lui une impression plus forte que les objets mêmes.

L'influence de *Clarisse* sur la *Nouvelle Héloïse* a-t-elle donc été très considérable ? C'est ce que nous allons étudier impartialement. Mais disons tout de suite que le plus grand service rendu à Rousseau par Richardson a été d'éveiller sa rêverie, son imagination, de l'exciter à écrire un livre qui n'avait pas de précédent en France.

[1] Lettre à Miss Howe, vendredi 10 mars.
[2] *Confessions*, XI.
[3] *Confessions*, I.
[4] *Confessions*, I.

Si l'on cherche des indications prouvant que Rousseau a voulu imiter *Clarisse* on n'en trouve guère ; la plus probante est fournie par la *Nouvelle Héloïse* même, puisque la forme épistolaire, nouvelle en France, est précisément celle de Richardson. « On n'en avait guère de modèle en France, dit M. Brunetière, — car on me permettra de ne pas nommer ici les *Lettres persanes*, — que les *Lettres portugaises*, qui ne sont pas sans doute un roman[1]. » Pour expliquer la forme que Richardson a adoptée, déjà dans sa *Pamela*, il n'y a qu'à penser au goût des XVII^me^ et XVIII^me^ siècles. Les lettres étaient à la mode. Celles de M^me^ de Sévigné venaient d'obtenir un grand succès. Mais il fallait Richardson pour inaugurer le roman épistolaire. Il nous raconte lui-même comment il est entré dans cette forme :

Deux libraires de mes amis, dit-il, me prièrent d'écrire pour eux un petit volume de lettres d'un style courant sur des sujets familiers qui pussent servir de modèles aux gens de la campagne incapables de rédiger leurs lettres eux-mêmes. « Serait-ce un mal, répondis-je, si, « dans ces articles que vous désirez d'un style si simple, nous ensei- « gnions en même temps la manière de bien penser et de bien agir « dans les occasions de la vie ordinaire? » Quand j'eus émis cette idée ils me pressèrent plus encore de commencer l'ouvrage[2].

[1] *Etudes critiques*, 3^e^ série, p. 277.

[2] « Two booksellers, my particular friends, entreated me to write for them a little volume of letters, in a common style, on such subjects as might be of use to there country readers who were unable to indite for theneselves. « Will it be any harm, said I, in a piece you want to be written so low, « if we should instruct them how they should think an dact in common cases « as well as indite. » They were the more urgent for me to begin the little volume from this hint. » Blackwood's Magazine, mars 1869.

On comprend, du reste, par ce qui a été dit du caractère de Richardson, que la forme épistolaire convenait tout particulièrement à la direction de son esprit. Les lettres se prêtent à l'analyse et au développement des caractères, à des confidences prolongées, à l'exposé de menus détails ; elles nous apprennent tous les mobiles aussi bien que les tentations et les penchants de chaque correspondant. Nous y entendons des confessions qui paraîtraient indiscrètes ailleurs que sous le cachet d'une missive.

Richardson, quelquefois, bat un peu la campagne dans ses romans ; il écrit des lettres extrêmement longues et décousues, mais ce défaut leur donne précisément un grand caractère de naturel. Son but, en écrivant un roman, était, cela va sans dire, de le rendre intéressant, en même temps d'enseigner la morale d'une façon plutôt agréable. Voyez la lettre de Clarisse à propos de Lovelace :

> Et puis s'est glissé le plaisir secret de se croire propre à faire rentrer un homme de ce caractère dans le sentier de la vertu et de l'honneur ; à servir de cause seconde pour le sauver, en prévenant tous les malheurs dans lesquels un esprit si entreprenant est capable de se précipiter ; du moins s'il est tel qu'on le publie [1].

Dans ses trois romans, Richardson suivit la même méthode et se garda de donner des leçons trop sévères. Il n'aimait pas les discussions philosophiques ; son esprit n'était pas assez conséquent pour cela. Il n'était pas capable de s'enthousiasmer pour les grandes et nobles causes. Pour Rousseau, au contraire, le but principal et

[1] Lettre de Clarisse à Miss Howe, nº 40.

de beaucoup le plus important était de propager ses idées. La réforme du monde, de la société, était pour lui une chose sérieuse ; de nouvelles idées fermentaient dans sa tête, et pour les répandre, pour les rendre populaires, il ne trouva pas de moyen plus commode et plus à la mode que cette forme épistolaire qui avait si bien réussi à Richardson.

Ainsi la *Nouvelle Héloïse* a exactement la même forme que *Paméla* ou *Clarisse* ou *Sir Charles Grandisson*. Mais les lettres de Rousseau sont bien plus expressives et plus achevées que celles de l'auteur anglais. Elles s'élèvent parfois à un degré de ferveur poétique que Richardson aurait été incapable d'atteindre, même de comprendre. « Que parlez-vous de lettres, de style épistolaire ? dit Rousseau. En écrivant à ce qu'on aime il est bien question de cela ! Ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des hymnes[1]. »

III

Laissons la forme de côté. On peut bien dire que l'ensemble de la *Nouvelle Héloïse* rappelle en partie celui de *Clarisse ;* mais, plus on réfléchit, plus on se convainc que l'influence du roman anglais sur le roman français fut assez faible. Il est vrai cependant que les personnages de la *Nouvelle Héloïse* ont, avec ceux de *Clarisse*, beaucoup de traits communs, soit dans le dévelop-

[1] Seconde préface de la *Nouvelle Héloïse.*

pement de leur individualité, soit dans le rôle qu'ils jouent le long du poème.

Ainsi les pères présentent plusieurs traits analogues. Ils sont tous deux d'une « inflexible sévérité, » comme dit Rousseau de M. d'Etange ; « inébranlables, inflexibles, » comme dit Richardson de M. Harlowe. « Votre père (c'est M^me^ Harlowe qui parle à Clarisse) est un homme rempli de bonté, qui n'a que d'excellentes intentions, mais il ne veut pas être contredit [1]. » Ce sont là des caractères déjà fréquemment présentés dans le roman ou le théâtre. MM. Harlowe et d'Etange ne diffèrent pas fort de mille autres pères à la vieille mode, persuadés qu'un père de famille doit être un monarque absolu. Ils sont tous deux propriétaires et fort à leur aise. Tous deux sont bien décidés à n'avoir que des gendres de leur choix, à ne consulter leurs filles à ce sujet que pour les entendre répondre : « Comme vous voudrez. »

Tout bien considéré, le baron d'Etange est un caractère plus noble que M. Harlowe. Il y a quelque chose d'admirable dans sa dignité. L'idée qu'un roturier oserait aimer sa fille et en serait aimé lui est si étrange qu'il ne peut croire la chose possible. Sa fille, ayant de la naissance, doit être maintenue dans un rang élevé; et c'est précisément parce qu'il l'aime qu'il le veut ainsi. M. Harlowe, au contraire, est peu tendre. Il est sévère, même brutal. Une fois en colère, il perd toute mesure; il défend à outrance son autorité paternelle. Il entend être obéi, non parce qu'il a raison, mais parce qu'il a parlé. Il cherche, en mariant Clarisse, de l'argent, des propriétés. En cela il

[1] Lettre de Clarisse à Miss Howe, vendredi 3 mars.

ressemble à ses voisins. L'idéal d'un Anglais était alors d'avoir une maison de campagne, comme l'idéal d'un Français était d'avoir un titre. Le bourgeois Harlowe et le gentilhomme d'Etange sont, l'un et l'autre, de leur pays.

Les deux mères se ressemblent aussi ; toutes deux bonnes et trop indulgentes, « faibles et sans autorité[1]. » S'il n'eût dépendu que d'elles, l'inclination de leurs filles n'aurait pas été contrariée, mais elles craignent leurs maris et cette peur rend inutile leur indulgence et leur bonté. Elles aussi rappellent beaucoup d'autres mères que la littérature avait déjà présentées.

Mais ce n'est pas chez les parents qu'il faut chercher les nouvelles façons du XVIII^me^ siècle. Ils représentent les vieilles idées et l'amour des vieilles institutions ; tandis que chez leurs enfants on voit régner les idées modernes, apparaître la pensée de l'écrivain. Et l'on va voir qu'à certains égards Julie rappelle Clarisse.

Rousseau a fait de Julie son idéal. Il la montre bonne épouse, bonne mère, bonne amie, bonne maîtresse de maison. Il la fait agir d'après les principes qu'il voulait inculquer aux femmes. L'œuvre de Richardson est plus restreinte. Elle se borne, ou peu s'en faut, à faire éclater la perfection de son héroïne. Clarisse est un modèle de vertu et de raison. Elle est « née pour faire l'ornement de son siècle, » dit Belford dans une lettre de Lovelace[2]. « Quelle vivacité perçante et quelle douceur en même temps dans

[1] *Nouvelle Héloïse*, I, 4.

[2] Lettre datée d'Edgware, 2 mai.

ses yeux!... Quel divin sourire! » Et elle n'ignorait pas ses charmes et son mérite.

Ma volonté, écrit-elle au docteur Lewin, s'est conservée sans tache. Je n'ai ni crédulité, ni faiblesse, ni défaut de vigilance à me reprocher. J'ai triomphé avec le secours du ciel, des ruses les plus profondes et les plus infernales. Je suis échappée à l'ennemi de ma vertu; j'ai renoncé à lui; j'ai eu la force de mépriser l'homme que j'aurais été capable d'aimer[1].

C'est Belford, ami de Lovelace, qui fait le plus bel éloge de Clarisse dans une lettre à Lovelace[2].

Il raconte les derniers moments de Clarisse, morte

dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté. Si l'on considère un âge si tendre, elle n'a laissé personne après elle qui la surpasse en étendue de connaissances et en jugement; personne qui l'égale, peut-être, en vertu, en piété, en douceur, en politesse, en générosité, en discrétion, en charité véritablement chrétienne. La modestie et l'humilité, qui relevaient en elle tant de qualités extraordinaires ne l'empêchant point de faire éclater dans l'occasion une rare présence d'esprit, et beaucoup de grandeur d'âme, on peut dire qu'elle faisait non seulement l'honneur de son sexe, mais l'ornement de la nature humaine.

On n'a jamais nommé de jeunes personnes qu'après vous, écrit Miss Howe à Clarisse, pour la diligence, l'économie, la lecture, l'écriture, le langage, le goût et l'exercice des beaux-arts, et pour les grâces mêmes, plus enviées, de la figure et de l'ajustement, dans lesquelles on vous reconnaissait une élégance et des agréments inimitables[3].

Ce n'est point là la femme si riche d'idées, d'esprit si actif, qu'on trouve dans la *Nouvelle Héloïse*.

[1] Lettre n° 333, édition de 1777.

[2] Lettre de mercredi à minuit, n° 347 de l'édition de 1777.

[3] Lettres de mercredi 11 mai.

Richardson plus que Rousseau a voulu faire l'apothéose de la vertu. Dans ses trois romans, le libertinage est le seul vice qu'il attaque sérieusement. La vertu pour lui est tout. Clarisse dit que la « splendeur même du titre royal était peu capable de la toucher ; que dans ses idées la vertu seule était la splendeur [1]. » On nous objectera, peut-être, que la vertu de Clarisse n'était pas tentée puisqu'elle n'aimait pas ; qu'elle n'avait pas à combattre de la même manière que Julie. « Ce mot de vertu, dit Rousseau, signifie force. Il n'y a point de vertu sans combat, il n'y en a point sans victoire. La vertu ne consiste pas seulement à être juste, mais à l'être en triomphant de ses passions, en régnant sur son propre cœur [2]. Diderot avait presque la même idée. « Qu'est-ce donc que l'homme vertueux ? C'est celui qui sait vaincre ses affections : car alors il suit sa raison, sa conscience ; il fait son devoir, il se tient dans l'ordre, et rien ne l'en peut écarter. Commandez à votre cœur et vous serez vertueux [3]. » Ainsi, dans la conception de Rousseau et de Diderot, il n'y a vertu qu'autant qu'il y a combat contre le désir. On voit donc que la vertu de Clarisse n'est pas de la même trempe que celle de Julie. Elle n'a pas subi l'épreuve, elle n'a point passé par le creuset de la passion.

Cependant, c'est dans cette vertu angélique, dont Clarisse donne l'exemple, dans la force de son caractère, qu'il faudrait chercher des ressemblances entre elle et Julie. On ne saurait les comparer sous tous les rapports. Cla-

[1] Lettre à Miss Howe, samedi au soir 18 mars.

[2] Lettre à M. de..... Bourgoin, 15 janvier 1769.

[3] *Esprit et Maximes, De la Vertu,* vol. XXXVI, page 89 de l'édition de 1693.

risse n'ayant été ni épouse ni mère. Mais elles sont toutes deux chrétiennes et nous étudierons leur religion plus tard.

D'où leur venait cette force de caractère qui les distinguait des autres femmes ? Toutes deux pensait connaître la nature humaine ; elles savaient qu'un appel à l'honneur est ce qui a le plus de pouvoir sur un homme.

Je te connais bien, écrit Julie à Saint-Preux ; tu soutiendras ma faiblesse, tu deviendras ma sauvegarde, tu protégeras ma personne contre mon propre cœur. Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence ; mon honneur s'ose confier au tien, tu ne peux conserver l'un sans l'autre ; âme généreuse, ah ! conserve-les tous deux ; et, du moins pour l'amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi[1].

Elles croyaient donc en s'appuyant sur cet honneur masculin pouvoir rester vertueuses. Mais en cherchant de plus près, on trouve que Clarisse avait un appui qui manquait à Julie. Du commencement à la fin, la jeune Anglaise reste toujours semblable à elle-même. Pour elle la vertu calme, le bon sens, la religion allaient toujours ensemble. Elle était naturellement, raisonnablement pieuse, et Richardson ne nous le laisse pas oublier ; elle était l'incarnation même de la religion et de la vertu, combattant contre le vice et la corruption. Ainsi, dans sa lutte avec Lovelace, c'était presque toujours une affaire de finesse, d'habileté. Lovelace, c'est-à-dire le vice, lui tendait des pièges, qu'elle cherchait à éviter.

Clarisse ne croyait pas comme Julie que l'amour fût ce qu'il y a de plus sublime sur la terre ; son guide à elle, c'était la religion. Julie était convaincue que l'amour, bon puisqu'il est naturel d'aimer, portait en lui-même sa justification :

[1] *Nouvelle Héloïse*, I, 4.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui sait épurer nos penchants naturels, en les concentrant dans un seul objet ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations, et qui fait qu'excepté cet objet unique un sexe n'est plus rien pour l'autre[1].

Au début c'est en elle-même que Julie trouve la force de résister à Saint-Preux. L'expérience lui avait appris à connaître le fond de sa propre nature. « Deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant..... Cet état fait le bonheur de ma vie[2]. » C'est là le bonheur sans passions, dont parle Prévost. Clarisse n'avait pas même « besoin » d'aimer. Par conséquent, elle ne voyait pas comme Julie que c'était le « premier pas » qu'il faut éviter à tout prix. « Comment m'arrêterais-je aux autres? Non, de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abîme, et tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira[3]. » Richardson avait écrit à peu près les mêmes choses, mais il les fait dire à Lovelace.

Je conviens néanmoins qu'une femme est perdue lorsqu'elle ne se ressent point des premières hardiesses d'un assaut ; car l'amour est un usurpateur. Il ne retourne jamais en arrière. Il aspire toujours à de nouveaux progrès[4].

L'on sait que le premier pas de Julie l'a conduite au dernier. Etant donné sa façon de penser et ce que Rousseau voulait enseigner, il ne pouvait en être autrement. D'après Rousseau, Julie est tombée sans en être moins vertueuse.

[1] *Nouvelle Héloïse*, I, 50.
[2] *Nouvelle Héloïse*, I, 9.
[3] *Nouvelle Héloïse*, I, 4.
[4] Lettre de Lovelace à Belford, lundi 5 juin.

Toi, Julie, toi qui, brûlant d'une flamme pure et fidèle, n'étais coupable qu'aux yeux des hommes, et n'avais rien à te reprocher entre le ciel et toi ; toi qui te faisais respecter au milieu de tes fautes... oses-tu craindre de valoir moins aujourd'hui que dans les temps qui t'ont tant coûté de larmes[1].

Ainsi, et avec plus de raison, Clarisse vaincue contre sa volonté, par un homme sans conscience, voit sa vertu n'en devenir que plus éclatante.

Si, dans le cas de Julie, c'est le préjugé nobiliaire qui, en s'opposant à son mariage, est un des facteurs de sa faute, dans Clarisse, c'est la religion qui brille en contraste avec le vice. Julie n'est guère pieuse ; ce n'est qu'à son mariage qu'elle commence à chercher l'appui de la religion, de l'Evangile indulgent au repentir. Et nous croyons que cette différence est importante à remarquer. Julie, en entrant dans le temple, commence à réaliser toute la sainteté de la liturgie solennelle du mariage. Si l'homme naturel est bon, il n'en doit pas moins chercher la force en Dieu, afin de ne pas devenir mauvais. La bonté négative de l'enfant ne saurait durer jusqu'à la vieillesse.

Je veux aimer l'époux que tu (Dieu) m'as donné, dit Julie. Je veux être fidèle, parce que c'est le premier devoir qui lie la famille et toute la société. Je veux être chaste, parce que c'est la première vertu qui nourrit toutes les autres... Après cette courte prière, la première que j'eusse faite avec un vrai zèle, je me sentis tellement affermie dans mes résolutions, il me parut si facile et si doux de les suivre, que je vis clairement où je devais chercher désormais la force dont j'avais besoin pour résister à mon propre cœur et que je ne pouvais trouver en moi-même. Je tirai de cette seule découverte une confiance nouvelle et je déplorai le triste aveuglement qui me l'avait fait manquer si longtemps.

[1] *Nouvelle Héloïse*, IV, 13.

Je n'avais jamais été tout à fait sans religion : mais peut-être vaudrait-il mieux n'en point avoir du tout que d'en avoir une extérieure et maniérée qui, sans toucher le cœur, rassure la conscience[1].

Dès ce moment, elle eut le même appui religieux que Clarisse, et cet appui ne lui manqua pas plus qu'à la jeune Anglaise.

Julie, du reste, a du mariage une idée beaucoup plus haute que Clarisse. Celle-ci nous étonne par la froideur de ses appréciations :

Pour moi, dit-elle, je crois que les lois conjugales étant l'ouvrage des hommes, qui ont fait de l'obéissance une partie du vœu des femmes, elles ne doivent point, même en bonne politique, laisser voir à un mari qu'elles puissent violer leur part du contrat, quelque légère qu'elles croient l'occasion, de peur qu'il ne s'avise, étant lui-même le juge, de ne pas attacher plus d'importance à d'autres points dont elles auraient une plus grave opinion. Mais, au fond, un article juré si solennellement ne doit jamais être négligé[2].

L'on voit par les raisonnements des deux héroïnes l'abîme qui sépare Richardson et Rousseau. Il se peut bien que celui-ci fasse allusion à celui-là quand, dans la préface de la *Nouvelle Héloïse*, il parle de ces prédicateurs qui crient : « Soyez bons et sages » sans beaucoup s'inquiéter du succès de leurs discours ; le citoyen qui s'en inquiète ne doit point crier sottement : « Soyez bons » mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être. « Sublimes auteurs, dit-il encore dans la seconde préface, rabaissez un peu vos modèles si vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point souillée ? Eh ! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer ; peut-être au

[1] *Nouvelle Héloïse*, III, 18.
[2] Lettre de Clarisse à Miss Howe ; n° 40.

moins quelqu'un pourra vous entendre. » Et plus loin encore, dans le second livre de la *Nouvelle Héloïse,* il exprime les mêmes idées : « Je voudrais, dit-il, que la composition (des romans)... ne fût permise qu'à des auteurs qui ne fussent pas au-dessus des faiblesses de l'humanité, qui ne montrassent pas tout d'un coup la vertu dans le ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fissent aimer en la peignant d'abord moins austère, et puis du sein du vice les y sussent conduire insensiblement[1]. » Voilà, si l'on veut, d'une part Clarisse toujours immaculée et par cela décourageante ; de l'autre, Julie qui attire insensiblement à la vertu par son exemple.

Il faut être vertueux : tout le monde en est d'accord, mais Clarisse est d'une vertu désespérante. Pour Richardson, le moyen de ne pas être mauvais, c'est d'être bon, de suivre l'exemple de Clarisse, ou de Paméla, ou de Sir Charles Grandisson. Rousseau, lui, peint la nature et nous dit : « Voilà l'innocence ! » L'homme vertueux, c'est l'homme naturel. Voulez-vous être vertueux? retournez à la nature. Richardson se perd dans des longueurs et des petitesses, pendant que Rousseau nous révèle la splendeur, la noblesse de la créature de Dieu. Rousseau discute sérieusement les sujets qu'il choisit, tandis que Richardson touche à beaucoup de points qu'il ne fait souvent qu'effleurer. Le roman de *Clarisse* paraît plus beau à la première lecture qu'à la suivante, tandis que la *Nouvelle Héloïse* gagne à être étudiée.

Si l'on trouve peu de comparaisons à faire entre Clarisse et Julie, c'est d'abord, comme nous l'avons déjà dit, que

[1] *Nouvelle Héloïse,* II, 21.

Clarisse est presque constamment et uniquement occupée de sa vertu, en sorte que l'auteur n'exprime que rarement des vues sur d'autres sujets. Nous venons de voir que dans les deux romans les procédés de développement, de caractère et d'événement sont très différents. Rousseau conduit là où Richardson croit être. Julie eut bientôt appris que ce que l'amour conseille n'est pas toujours bon. Elle trouva qu'il fallait quelque chose de puissant comme la religion, pour guider, pour réprimer les passions. Prévost, avant Rousseau, était arrivé à la même conclusion. Il ne faut pas toujours écouter l'amour ni confondre le devoir avec lui. Mais doit-on toujours obéir aux parents, même lorsqu'ils ne sont pas raisonnables, même lorsque notre cœur nous dicte autre chose? Clarisse doit-elle épouser l'homme qu'elle hait pour satisfaire un père qui ne pense qu'à la fortune? Et Julie doit-elle renoncer à l'homme qu'elle aime et épouser l'homme choisi par son père?

Il est curieux de noter que nos deux auteurs si différents de tempérament, de caractère et d'esprit, aient résolu la question de la même manière. C'était bien un peu la manière ordinaire de la résoudre. Prévost avait pensé de même et Diderot aussi [1]. Personne n'a jamais douté qu'il convienne aux enfants de consulter leurs parents sur un sujet aussi important que le mariage, c'est leur devoir, mais il faudrait que les parents fussent raisonnables. « L'autorité paternelle doit être sacrée, dit Richardson. Mais les pères eux-mêmes ne devraient-ils pas

[1] Voir *Esprit et Maximes. De la société conjugale*, vol. XXXVI, p. 133, de l'édition de 1793.

mettre de la raison dans leur conduite[1] ? » Et encore dans *Sir Charles Grandisson* on trouve les mêmes idées. « Le Tout-Puissant ne sanctifie-t-il pas partout dans sa parole les commandements raisonnables des parents... Ne pourrait-on dire avec justesse qu'obéir aux parents est servir Dieu[2] ? »

Donc les parents ne devraient jamais forcer leur fille à épouser un homme qu'elle n'aime pas ; mais, et voici qui est très curieux — une vieille idée du XVII^me^ siècle dont Rousseau n'a pu se défaire — c'est qu'il vaudrait mieux que les époux ne s'aimassent pas d'amour, qu'ils n'en seraient que plus heureux.

Ce qui m'a longtemps abusée, écrit Julie à Saint-Preux, et qui peut-être vous abuse encore, c'est la pensée que l'amour est nécessaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'est une erreur ; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions et d'âges que de caractères et d'humeurs, suffisent entre deux époux. ...L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance et de paix[3].

Nous ne sommes pas surpris de trouver cette idée exprimée plusieurs fois dans Richardson. Elle est en accord avec sa philosophie.

Jetez les yeux sur les mariages de notre connaissance — c'est Miss Howe qui cite les paroles de sa mère — qui passent pour l'ouvrage de l'inclination, et qui, pour l'observer en passant, ne doivent

[1] Lettre de Miss Howe à Clarisse, vendredi 3 mars.

[2] « Does not the Almighty everywhere in His Word, sanctify the reasonable commands of parents?... May it not be justly said, that to obey your parents is to serve God ? » (Lettre de Sir Char. à Lady Clementine, Florence, le 23 août, n. s.)

[3] *Nouvelle Héloïse*, III. 20.

peut-être ce nom qu'à une passion née follement ou par de purs hasards, et soutenue par un esprit de perversité et d'obstination : voyez s'ils vous paraissent plus heureux qu'une infinité d'autres, où le principal motif de l'engagement n'a été que la convenance et la vue d'obliger une famille. La plupart vous paraissent-ils même aussi heureux ? Vous trouverez que les deux motifs de la convenance et de la soumission produisent un contentement durable et capable, assez souvent, d'augmenter par le temps et la réflexion ; au lieu que l'amour, qui n'a pour motif que l'amour, est une passion oisive ; c'est une ferveur qui dure peu, comme toutes les autres, un arc trop tendu, qui reprend bientôt son état naturel [1]. ←

Et plus loin Clarisse dit à Miss Howe que

l'amour était un effet passager de l'imagination, une chimère honorée d'un beau nom... qu'un choix auquel il avait présidé seul, était rarement heureux, ou ne l'était pas longtemps, ce qui n'était pas fort surprenant, parce que le propre de cette folle passion était de grossir le mérite de son sujet et d'en faire disparaître les défauts ; d'où il arrivait qu'une intime familiarité le dépouillant de ses perfections imaginaires, les deux parties demeuraient souvent étonnées de leur erreur et l'indifférence prenait la place de l'amour [2].

Cela rappelle une lettre de Julie à Saint-Preux :

Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour... Il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté, il s'éteint sous les glaces de l'âge... L'idole qu'on servait détruite, on se voit réciproquement tels qu'on est. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima ; ne le trouvant plus, on se dépite contre celui qui reste, et souvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avait paré [3].

Clarisse n'épousa pas l'homme choisi par ses parents et elle fut malheureuse ; Julie se maria d'après les désirs

[1] Lettre à Clarisse, samedi 25 mars.
[2] Lettre de Clarisse à Miss Howe, jeudi au soir.
[3] *Nouvelle Héloïse,* III, 20.

de son père et elle fut heureuse, plus heureuse à ce qu'elle dit elle-même, avec M. de Wolmar pour qui elle n'avait que du respect, qu'elle n'aurait pu l'être avec Saint-Preux qu'elle adorait. « Elle avait épousé malgré elle un homme qu'elle n'aimait point ; mais elle soutint qu'elle n'aurait pu jamais être aussi heureuse avec un autre, pas même avec celui qu'elle avait aimé [1]. »

Il y a beaucoup plus à étudier chez Julie que chez Clarisse. Elle est d'abord l'amante idéale, puis elle devient un exemple accompli d'épouse, de mère, de maîtresse de maison, bref la femme accomplie. Clarisse ne remplit pas un tel cycle. Elle est la jeune fille idéale, comme Julie, cela va sans dire, mais lorsqu'elle a quitté la maison paternelle elle n'est plus qu'une femme qui doit lutter sans cesse pour défendre sa vertu contre les attaques de Lovelace. Il n'y a dans tout le livre qu'une seule idée, une source unique d'intérêt ; c'est le combat entre le vice et la vertu, combat où le vice ne paraît triompher que pour être à la fin terrassé par une intervention quasi-divine ; et où la vertu semble momentanément vaincue pour reparaître ensuite avec plus d'éclat. Rousseau ne s'est pas enfermé dans un cadre aussi étroit. Il a regardé de tous côtés et a essayé de peindre autour de ses personnages toute la société de son temps pour l'opposer à la société idéale qu'il rêvait.

Passons maintenant aux confidentes : Miss Howe et Claire épousent toutes deux des hommes choisis par leurs parents et qu'elles n'aiment que modérément, et elles sont heureuses. Leurs maris ont entre eux plus d'un trait de

[1] *Nouvelle Héloïse*, VI, 11.

ressemblance. En parlant de Hickman, Miss Howe dit que c'est une « fort bonne espèce d'homme après tout... un honnête homme... un homme prudent, c'est-à-dire un excellent économe... sobre, modeste, » une « bonne et épaisse machine, » comme dit Lovelace. Du reste, tous les hommes, au dire de Miss Howe, sont « autant d'animaux malfaisants qui ne diffèrent que du plus au moins. » La seule raison d'exister qu'aient Hickman et M. d'Orbe est de servir leurs femmes et les amies de leurs femmes.

De même que Clarisse, Julie a une amie qu'elle aime de tout son cœur et dont elle est adorée. La ressemblance est plus frappante entre Claire et Miss Anne Howe qu'entre Clarisse et Julie. Les deux confidentes sont un type à part, très différent de celui des deux héroïnes, très différent aussi de celui qu'on trouve dans les romans français de cette époque. Claire est pourtant plus française qu'anglaise. Elle est pétillante d'esprit comme une Parisienne. Ce qu'elle a de commun avec Miss Howe, c'est cette amitié qui est presque un culte, rendu à ce qu'elle regarde comme la perfection. « L'amitié, dit Claire à M. d'Orbe, l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chère que vous, vous n'en faites que rire, et cependant rien n'est plus vrai [1]. » Toutes deux dédaignent un peu l'autre sexe, ou plutôt savent s'en passer dans la *selfsatisfaction* d'un sentiment de supériorité, et elles sont d'autant plus indépendantes. Elles ne tiennent pas à briller dans la société, dans le monde, elles ne l'aiment pas; elles se suffisent. Ce sont de petites bourgeoises cultivées, avec, à notre avis, un peu trop de bon sens.

[1] *Nouvelle Héloïse*, I, 64.

Elles sont un peu trop *man-woman*, comme disait Miss Howe.

De telles personnes sont ordinairement vertueuses, mais, vertueuses ou non, leur vertu a une autre base que celle de Clarisse et de Julie. D'abord leur nature est peu passionnée, ensuite leur vertu s'appuie sur une précoce connaissance du monde.

Nous avons, ce me semble, beaucoup pensé pour notre âge. La vive et tendre amitié qui nous unit presque dès le berceau nous a, pour ainsi dire, éclairé le cœur de bonne heure sur toutes les passions : nous connaissons assez bien leurs signes et leurs effets ; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque[1].

Et de même que Miss Howe,

Claire était trop folle pour faire un jour des folies... Crois, ma chère, qu'il y a bien des filles plus simples qui sont moins honnêtes que nous : nous le sommes parce que nous voulons l'être ; et quoi qu'on en puisse dire, c'est le moyen de l'être plus sûrement[2].

C'est dans ce type d'amies que Rousseau a suivi de plus près Richardson, sans donner cependant à sa Claire toute l'indépendance, la « masculinité, » si l'on peut s'exprimer ainsi, de la jeune Anglaise. Miss Howe, par sa manière décidée, sert de repoussoir à la *womanliness* de Clarisse ; et Claire, par sa gaîté piquante, fait de même contraste avec la sensibilité romanesque de Julie.

[1] *Nouvelle Héloïse*, I. 7.

[2] *Nouvelle Héloïse*, I. 7.

CHAPITRE II

I. Rousseau a peint le paysage : Richardson l'a négligé.
II. Rousseau a voulu peindre l'amour dans Saint-Preux, lequel est un tout autre homme que Lovelace.
III. Richardson peint le monde réel, Rousseau le monde idéal.
IV. La *Nouvelle Héloïse* traite des réformes à introduire dans la société.
V. Rousseau a voulu se servir des caractères de Julie et de Wolmar pour réconcilier les dévots et les incrédules.

I

Les ressemblances que nous venons de constater, sont assez frappantes, mais de moindre importance qu'il ne semble au premier abord, car elles sont plutôt extérieures. Le fond de l'œuvre de Rousseau est tout autre que le fond de l'œuvre de Richardson. Et quand on cherche des différences, il vient tout de suite à l'esprit ce trait qui distingue Rousseau de tous ses contemporains, à savoir son amour pour la nature, amour que Richardson n'avait pas ; Rousseau lui-même l'a remarqué.

Rousseau aimait la nature d'un amour intime et profond. Il trouvait un plaisir infini dans la variété des formes, la beauté des couleurs, la fraîcheur de l'air, la tran-

quillité des champs et des bois ; et ses sentiments étaient sincères. Il découvrit en quelque sorte les Alpes, au moins dans leur partie moyenne. Il n'a pas abordé la région des glaciers ; il n'a connu que les vallées verdoyantes, les pâturages au flanc des montagnes ; il en nota les mille aspects, les nuances fines et changeantes, les effets de lumière aux différentes heures du jour. Il voit la nature à travers ses sensations, sa propre individualité ; aussi un même paysage lui fournit-il des tableaux d'une inépuisable variété. Tout cela le charme ; il se perd dans la solitude.

Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté[1].

« Tous les biens de ce monde se trouvent dans la nature, et l'homme n'est ni bon ni sage que tant qu'il approche de la simplicité[2]. » Sa condition naturelle « est de cultiver la terre et de vivre de ses fruits. Le paisible habitant des champs n'a besoin pour sentir son bonheur que de le connaître. Tous les vrais plaisirs de l'homme sont à sa portée[3]. » « Tous les caractères sont bons et sains en eux-mêmes... Il n'y a point d'erreurs dans la nature[4]. »

Il parle de « l'air des Alpes si salutaire et si pur ; le doux air de la patrie, plus suave que les parfums de

[1] *Nouvelle Héloïse*, I, 23.
[2] *Nouvelle Héloïse*, I, 33.
[3] *Nouvelle Héloïse*, V, 2.
[4] *Nouvelle Héloïse*, V, 3.

l'Orient... l'aspect d'un peuple heureux et libre, la douceur de la saison, la sérénité du climat... tout cela me jetait dans des transports que je ne puis décrire, et semblait me rendre à la fois la jouissance de ma vie entière[1]. » Ailleurs il vante le « sauvage aspect des montagnes, » la « cime du majestueux Jura. » Chaque mouvement de terrain, chaque coin de bois ou de pré avait son aspect distinctif et particulier.

Pour lui la nature n'était pas seulement belle et grande et sublime, source de tout bien ; elle était aussi une amie intime qui souffrait avec lui et se réjouissait avec lui. Il n'y a rien dans l'œuvre de Richardson d'aussi idyllique que l'épisode de Saint-Preux trouvant Julie goûtant de crème et de gâteaux avec ses enfants ; rien qui ressemble à l'élysée de Julie, peint avec tant de variété, tant de vérité ! On y respire même l'odeur des fleurs et de la campagne. Rousseau ne nous fait pas seulement voir la corruption de la civilisation, il nous fait encore aimer la nature et la simplicité.

Julie dans son chalet, dit Moultou, ne me fait haïr que les misérables conventions des hommes, leurs préjugés barbares, et le désolant empire du faux honneur. Mais Mme de Wolmar, à Meillerie ou à Clarens, me fait sentir toute la dignité de l'homme, elle me démontre cette force intérieure souvent méconnue, toujours existante, qui fait triompher l'ouvrage de la nature d'un ordre factice qui le corrompt, et peut le conserver entier malgré la tyrannie des criminels exemples, la séduction des fausses maximes, et le choc violent des passions. Ainsi, Monsieur, dans tous vos écrits, vous êtes le vengeur de la nature, vous la déchargez de nos crimes et de nos folies, et

[1] *Nouvelle Héloïse*, IV, 6.

vous devez être haï des méchants parce que personne ne leur prouve mieux que vous qu'ils sont méchants[1].

Tout cela contraste étonnamment avec l'absence de paysage chez Richardson. Clarisse dit bien qu'elle aime à voir l'aurore : « Elle fait gloire de s'être accoutumée à voir lever le soleil qu'elle appelle le plus beau spectacle de la nature[2]. » Mais son admiration nous laisse froids.

Sir Charles Grandisson, dans les Alpes, trouvait l'air humide et froid, et se sentait bien soulagé une fois arrivé sous le beau ciel de l'Italie. Son amour pour la nature a quelque chose de voulu. « Il étudie la situation et la convenance. Il ne prétend pas niveler les collines. Il ne veut pas faire violence à la nature, mais au contraire l'aider en évitant autant que possible que l'art se montre[3]. » Cela nous rappelle un passage de la *Nouvelle Héloïse*, qui exprime la même idée, mais avec un sentiment d'intime appréciation bien étranger à Richardson. Il s'agit des fleurs dans le verger de Clarens :

Voyez leur reine briller de toutes parts dans ce verger, dit Saint-Preux ; elle parfume l'air, elle enchante les yeux, et ne coûte presque ni soin ni culture. C'est pour cela que les fleuristes la dédaignent : la nature l'a faite si belle qu'ils ne lui sauraient ajouter des beautés de convention : et ne pouvant se tourmenter à la cultiver, ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art partout, et de n'être jamais contents que l'art ne paraisse :

[1] Lettre du 7 mars 1761 ; *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*, Streckeisen-Moultou, Paris 1865, vol. I., p. 8.

[2] Lettre de Lovelace à Belford, dimanche 11 juin.

[3] « He studies situation and convenience, and pretends not to level hills, or to force and distort nature ; but to help it, as he finds it, without letting art be seen in his works where he can possibly avoid it. » (Lettre de Miss Byron à Miss Selby, vol. II, p. 276, édition Henry Sotheran et Cᵒ, Londres 1881).

au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût, surtout quand il est question des ouvrages de la nature[1].

Parfois, mais très rarement. Richardson insinue que les grandes dames perdent beaucoup à ne pas être naturelles et simples. Et c'est toujours à Lovelace, le blasé, le débauché, qu'il fait exprimer ces idées. « J'avoue, dit-il, que dans toutes les affaires de la vie humaine la simplicité est encore ce qui vaut le mieux[2]. » Et ailleurs : « Cette petite est d'une simplicité qui te plaira beaucoup... Tu auras le plaisir de voir à découvert, dans son âme, tout ce que les femmes du haut rang apprennent à cacher pour se rendre moins naturelles et par conséquent moins aimables[3]. »

Mais il ne faut pas confondre ce qui est naturel avec la nature même.

« Je trouve dans *Héloïse* et dans *Emile,* écrit Duclos, des morceaux qui sont plus copiés qu'imités de la nature. Ce n'est pas ainsi qu'on imagine[4]. » Cet amour intime de la nature ne pouvait naître en France; on y était encore trop près de Louis XIV. On ne le trouve pas non plus en Angleterre; Smollett, Fielding, Sterne ne l'ont pas plus que Richardson. Mais il est né en Suisse, dans les vallées et sur les sommets des Alpes. C'est de là que vint peu à peu le goût de la vraie campagne. Pour aimer la nature, il fallait connaître le factice, la corruption des grandes villes. Les Suisses connaissaient Paris

[1] *Nouvelle Héloïse,* IV, 11.

[2] *Clarisse,* édition de Paris, 1777, t. VIII, p. 19.

[3] Lettre de Lovelace à Belford, vendredi le 17 mars. Il s'agit du Bouton de Rose.

[4] Lettre de Paris, 24 février 1764; Strekeisen-Moultou, *op. cit.,* vol. I., p. 302.

et ils admiraient leur belle patrie. Le calvinisme adouci, mitigé, semble plus que le catholicisme et l'anglicanisme devoir sympathiser avec la nature. Il nous paraît qu'on a trop peu étudié l'influence qu'a pu avoir la simplicité comparative de la religion de Jean-Alphonse Turrettini et de ses confrères sur le mouvement littéraire du XVIII^me^ siècle.

En lisant les œuvres de l'abbé Prévost et les lettres de Muralt et de Voltaire, on voit que des trois c'est Muralt seul qui a le vrai goût de la nature et de la solitude. Rousseau a remarqué lui-même ce qui, de ce côté, manquait à Richardson.

Il faisait à l'auteur (de Clarisse) un reproche général, celui de n'avoir rattaché le souvenir de ses héros à aucune localité dont on aurait aimé à reconnaître les tableaux. Il est impossible, disait-il, de se représenter Achille sans voir en même temps les plaines de Troie. On suit Enée sur les rives du Latium : Virgile n'est pas seulement le peintre de l'amour et de la guerre, il est encore le peintre de sa patrie. Ce trait de génie a manqué à Richardson[1].

On voit donc que le trait le plus caractéristique de la *Nouvelle Héloïse* ne dérive pas de Richardson. Rousseau, se détournant de la cour brillante de Louis XV, regardait la terre et la trouvait belle ; il voyait le grand monde, la société et il ne l'aimait pas, parce qu'il n'y trouvait pas de simplicité, qu'il n'y rencontrait pas de Saint-Preux.

[1] Bernardin de St-Pierre, Fragments sur Jean-Jacques Rousseau.

II

Comparer Saint-Preux et Lovelace n'est pas possible ; ce sont deux types absolument différents, opposés, puisque dans Saint-Preux Rousseau a voulu peindre l'amour, tandis que Richardson peignait le vice dans Lovelace. « Saint-Preux, dit un jour Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre, n'est pas tout à fait ce que j'ai été, mais ce que j'aurais voulu être [1]. » S'il a des torts, c'est du côté des sentiments et, par conséquent, Jean-Jacques les trouve pardonnables. « Si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit [2] ; » la « froide raison n'a rien fait d'illustre et l'on ne triomphe des passions qu'en les opposant l'une à l'autre [3]. » Ainsi à Wolmar, à lord Edouard, gens de froide raison, Rousseau oppose Julie et Saint-Preux. « Je suis, dit celui-ci, un homme simple et sensible, qui montre aisément ce qu'il sent, et ne sent rien dont il doive rougir [4]. » « Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes, il les a reçus de la nature, » dit lord Edouard [5].

Quant aux agréments extérieurs, Saint-Preux ne l'emportait pas sur Lovelace. Richardson donne au persécuteur de Clarisse tous les charmes possibles : politesse,

[1] Bernardin de St-Pierre, *op. cit.*
[2] *Nouvelle Héloïse,* III, 7.
[3] *Nouvelle Héloïse,* IV, 12.
[4] *Nouvelle Héloïse,* I, 5.
[5] *Nouvelle Héloïse,* I, 12.

générosité, esprit, manières attrayantes, tout enfin. Mais c'était un « homme de plaisir, » « rempli de défauts [1], » dont le métier était de séduire les femmes. Il les séduisait non par amour, mais pour le seul plaisir de vaincre. A un homme emporté par la passion on trouverait peut-être des excuses dans la passion même; mais ce n'est pas le cas de Lovelace, il n'est point passionné; il est de sang-froid. Il fait son plan comme pour une bataille; il assiège, comme un capitaine une ville, la femme qu'il est résolu d'avoir. « Jamais forteresse n'aura été mieux défendue ni forcée plus noblement, dit-il en parlant de Clarisse... Tu sais tout le progrès de cette guerre; car je ne puis lui donner un autre nom [2]. »

Il voulait vaincre à tout prix : c'était une question d'orgueil. Il ressemblait à ces « foules de savants dont Londres et Paris sont peuplés, qui tous se raillent de la fidélité conjugale, et regardent l'adultère comme un jeu [3]. »

C'est de ce scélérat que Richardson se sert pour avertir les femmes de se garder des hommes pervers. Mais il l'orne de tant d'attraits, de qualités brillantes, il a montré la tentation sous des formes tellement séduisantes, qu'il a presque donné des charmes au vice. C'est ce qu'on peut lui reprocher. Aussi n'est-ce pas sans raison que Rousseau a dit : « Je persiste, malgré votre sentiment, à croire cette lecture (de *Clarisse*) très dangereuse aux filles [4]. »

Lovelace n'aimait pas; il n'avait jamais aimé; il était

[1] Lettre de Miss Howe à Clarisse, jeudi 1er mars.
[2] Lettre à Belford, 11 et 12 avril.
[3] *Nouvelle Héloïse*, III, 16.
[4] Lettre à Duclos, mercredi 19 novembre 1760.

incapable d'aimer. « L'amour et la débauche ne sauraient aller ensemble ; il faut choisir. » dit Rousseau [1].

Je me suis vanté d'avoir aimé une fois dans ma vie, dit Lovelace, et je crois qu'effectivement c'était de l'amour. Je parle de ma première jeunesse, et de cette coquette de qualité dont tu sais que j'ai fait vœu de punir la perfidie sur autant de femmes qu'il pourra m'en tomber entre les mains. Je crois que pour m'acquitter de ce vœu j'ai déjà sacrifié, dans divers climats, plus d'une hécatombe à ma vengeance. Mais en me rappelant ce que j'étais alors, et le comparant à ce que je suis aujourd'hui, je suis obligé de reconnaître que je n'avais jamais été véritablement amoureux... Je n'ai pas laissé de conserver le goût de la galanterie... cela est venu, je crois, d'un goût violent pour la nouveauté... D'ailleurs il entrait une autre sorte de vanité dans ma passion... En un mot, Belford, c'était l'orgueil, comme je le reconnais aujourd'hui, qui m'avait excité plus que l'amour à me signaler par mes ravages après la perte de ma coquette [2]. »

On ne trouverait pas dans toute la littérature anglaise un caractère à la fois plus séduisant et plus repoussant que celui de Lovelace. Richardson en a fait l'illustration d'un principe auquel il croyait absolument, savoir, que les méchants ne peuvent échapper au malheur, même dans ce monde. La Némésis de Richardson ne se laisse pas désarmer par le repentir. Ce n'est pas par la loi qu'elle punit les coupables ; la loi peut être partiale, et manquer même de justice ; c'est par un arrêt de la destinée. Clarisse ne veut pas qu'on intente de procès à Lovelace.

En supposant le succès des poursuites et la sentence même de mort, peut-on s'imaginer que la famille du coupable n'eût pas assez de crédit pour le dérober au supplice, surtout lorsqu'il est question

[1] Lettre à M. de St-Germain. Monquin, 26 février 1770.
[2] Lettre de Lovelace à Belford, lundi 13 mars.

d'un crime qui passe pour léger aux yeux des hommes, quoique le plus grand et le moins digne de pardon contre une créature qui met son honneur au-dessus de sa vie[1].

« Le vice trouve sa punition dans lui-même[2]. » « Les vieilles habitudes ne se déracinent pas si facilement. L'enfer, qui se trouve bien de tes longs et fidèles services, ne te laissera pas sortir patiemment de ses chaînes[3]. » Et Lovelace souffre tous les tourments de l'enfer avant d'être tué en duel par le colonel Morden, cousin de Clarisse. De même, tous les persécuteurs de Clarisse sont accablés de calamités. Son frère, James Harlowe, se marie contre la volonté de son père et il est malheureux. Arabella épouse un homme qui lui est infidèle. Le père, M. Harlowe, est misérable, presque abandonné. Sa femme meurt de douleur en apprenant la mort de Clarisse. Joseph Leman et Betty, domestiques de la famille Harlowe, sont aussi malheureux que possible. Mowbray et Tourville, les amis de Lovelace, mènent une vie misérable. Il n'y a que Miss Howe, Hickman, M^me^ Norton et Belford, ceux qui ont soutenu Clarisse, qui vivent tranquilles.

Clarisse elle-même attribuait tous ses malheurs à ce qu'elle n'avait pas obéi à son père ; elle s'était montrée trop indépendante ; elle avait fait trop

de fond sur ses propres forces. Ce dernier pas est la suite, quoiqu'éloigné, de ma première faute, d'une correspondance qu'un père du moins m'avait défendue. Combien n'aurais-je pas mieux fait, lorsque ses premières défenses tombèrent sur les visites, d'alléguer à

[1] Lettre de Clarisse au docteur Lewin ; n° 333, édition de 1777.
[2] Lettre de Lovelace à Belford, mardi matin 29 août.
[3] Lettre de Lovelace à Belford, n° 361, édition de 1777.

Lovelace une autorité à laquelle je devais être soumise, et d'en prendre occasion pour refuser de lui écrire ? Je crus alors qu'il dépendrait toujours de moi d'interrompre ou de continuer ce commerce. Je me supposai plus obligée que tout autre de me rendre comme l'arbitre de cette querelle. Aujourd'hui je trouve ma présomption punie, comme le sont la plupart des autres désordres, c'est-à-dire par elle-même[1]. »

En tout cela les idées de Richardson contrastent avec celles de Rousseau, comme Lovelace contraste avec Saint-Preux. Rousseau croyait au repentir, à la conversion. Pour Saint-Preux l'amour justifiait tout. L'amour était la loi de la nature ; il devait renverser toutes les conventions et niveler tous les rangs. « Je ne parle pas du rang et de la fortune, l'honneur et l'amour doivent en cela suppléer à tout[2]. » « Vois d'un œil moins prévenu les sacrés liens que ton cœur a formés : n'as-tu pas suivi les plus pures lois de la nature ? n'as-tu pas librement contracté le plus saint des engagements ? Qu'as-tu fait que les lois divines et humaines ne puissent et ne doivent autoriser[3] ? » Ce modèle d'amoureux dit encore : « Pourquoi compter des différences que l'amour fit disparaître ? Il m'élevait, il m'égalait à vous, sa flamme me soutenait ; nos cœurs s'étaient confondus ; tous leurs sentiments nous étaient communs, et les miens partageaient la grandeur des vôtres[4]. »

Rousseau croyait l'amour presque nécessaire, à qui voulait être vertueux. « L'amour... s'enflamme à l'image illusoire de la perfection de l'objet aimé ; et cette illusion

[1] Lettre de Clarisse à Miss Howe, mardi au soir.
[2] *Nouvelle Héloïse*, I. 21.
[3] *Nouvelle Héloïse*, I, 32.
[4] *Nouvelle Héloïse*, III, 19.

même le porte à l'enthousiasme de la vertu[1]. » Mais en même temps, il reconnaissait qu'il n'est pas possible de suivre l'impulsion de l'amour et de la nature. Le monde, la société, en corrompant la bonté naturelle de l'homme, avaient rendu mauvais ce qui dans l'origine était bon. Saint-Preux est, selon lui, l'idéal de l'homme. Mais cet idéal n'était guère possible dans l'état de la civilisation du XVIII^me^ siècle. Il faut s'adapter à l'époque où l'on vit. Il fallait donc un moyen de restaurer cette perfection originelle malheureusement perdue ; il fallait joindre l'homme et Dieu ; il fallait que la religion purifiât ce que la société avait corrompu. Après avoir peint, dans les *Discours*, la perversité de la civilisation, il nous en fait voir le remède dans la *Nouvelle Héloïse*.

Au lieu de la dureté presque satanique de l'œuvre de Richardson. Rousseau prêche le repentir et le pardon. Si les mauvaises institutions ont forcé Julie à violenter son inclination, Saint-Preux n'en reste pas moins le modèle de l'amant idéal, purifié par l'amour même, et qui, dans une société naturelle et, par conséquent, bonne, aurait pu et aurait dû suivre la dictée de son cœur.

III

Cela nous amène tout naturellement à une troisième différence entre Richardson et Rousseau. L'auteur de *Clarisse*, beaucoup plus que celui de la *Nouvelle Héloïse*,

[1] Lettre à M. de St-Germain, Monquin, 26 février 1770.

est l'homme de la première moitié du siècle. Il regarde, examine, étudie ses amis, son *Flower Garden*, plutôt que de rentrer en lui, de méditer. Il n'aimait pas la solitude, il s'y ennuyait. Il aimait le monde, et il aurait bien voulu y occuper un haut rang. Il était plutôt réaliste qu'idéaliste, au contraire de Rousseau.

L'intérêt de ses romans n'est pas du tout dans le canevas. « Si vous lisiez Richardson pour la fable, dit Johnson, votre patience serait tellement à l'épreuve que vous iriez vous pendre. Il faut le lire pour le sentiment et considérer l'histoire comme l'occasion d'exprimer le sentiment [1]. » Richardson peint la vie, le monde réel. Les Harlowe, les Howe sont des êtres vivants et, de plus, anglais. « Ces personnages sont communs, dites-vous? c'est ce qu'on voit tous les jours? Vous vous trompez, c'est ce qui se passe tous les jours sous vos yeux et que vous ne voyez jamais [2]. » Richardson voyait d'autant plus juste qu'il manquait d'imagination. Il peignait des *characters of nature*, comme dit Johnson, tandis que Fielding et Smollett peignaient, pour la plupart, des *characters of manners*. Il n'avait pas de belles théories à démontrer ni d'utopiques réformes à introduire dans la société ; quand il voulait donner un exemple aux jeunes personnes réduites à servir, il ne faisait pas de Paméla une créature idéale, mais une vraie jeune fille qui avait ses défauts comme toutes les autres. Il ne cherchait pas à inventer des per-

[1] « If you were to read Richardson for the story, your patience would be so much fretted that you would hang yourself. But you must read him for the sentiment and consider the story as giving occasion to the sentiment. »

[2] Diderot, *Eloge de Richardson*.

sonnages, mais à dessiner ceux qu'il avait sous les yeux. « J'oserai dire, s'écrie Diderot, que l'histoire la plus vraie est pleine de mensonges, et que ton roman est plein de vérités... Le roman comme tu l'as fait est une bonne histoire. O peintre de la nature ! c'est toi qui ne mens jamais [1]. »

Jean-Jacques, au contraire, du fond de sa solitude, se plongeait dans un monde idéal, que son imagination créatrice peuplait d'êtres selon son cœur [2] :

Je ne voyais partout, dit-il, que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitaient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étais plus un moment à moi-même, le délire ne me quittait plus. Après beaucoup d'efforts inutiles pour écarter de moi toutes ces fictions, je fus enfin tout à fait séduit par elles, et je ne m'occupai plus qu'à tâcher d'y mettre quelque ordre et quelque suite, pour en faire une espèce de roman [3].

Il ne cherchait pas à peindre le monde tel qu'il existait. Son roman est plutôt une idylle. Il met en scène peu de personnages, beaucoup moins que Richardson, comme il le remarqua lui-même :

Diderot a fait de grands compliments à Richardson sur la prodigieuse variété de ses tableaux et sur la multitude de ses personnages. Richardson a, en effet, le mérite de les avoir tous bien caractérisés : mais quant à leur nombre, il a cela de commun avec les plus insipides romanciers, qui suppléent à la stérilité de leurs idées à force de personnages et d'aventures. Il est aisé de réveiller l'attention, en présentant incessamment et des événements inouïs et de nouveaux visages, qui passent comme des figures de la lanterne magique ; mais

[1] Eloge de Richardson.
[2] *Confessions*, IX.
[3] *Confessions*, IX.

de soutenir toujours cette attention sur les mêmes objets, et sans aventures merveilleuses, cela certainement est plus difficile; et si, toutes choses égales, la simplicité du sujet ajoute à la beauté de l'ouvrage, les romans de Richardson, supérieurs en tant d'autres choses, ne sauraient, sur cet article, entrer en parallèle avec le mien [1].

Aux Anglais, en effet, il faut la multitude de personnages. Ils veulent la foule au risque de s'y perdre. C'est ce qu'on voit dans une traduction, ou plutôt une adaptation de *L'Avare* de Molière. Voici le début de la préface :

Le fondement de ma pièce est pris de *L'Avare* de Molière: mais comme il y a trop peu de personnages et d'action pour un théâtre anglais, j'ai ajouté à l'un et à l'autre assez pour pouvoir réclamer plus de la moitié de la pièce. Je crois pouvoir dire sans vanité que Molière n'a rien perdu entre mes mains. Aussi jamais pièce française n'a été maniée par un de nos poètes, quelque méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'est ni faute d'invention, ni faute d'esprit, que nous empruntons des Français, mais c'est par paresse; aussi est-ce par paresse que je me suis servi de *L'Avare* de Molière [2].

Si Richardson est aujourd'hui plus démodé que Rousseau, c'est surtout parce que son œuvre porte la date du XVIII^me^ siècle, tandis que les quelques personnages qui incarnent la philosophie de Jean-Jacques proclament des principes que l'auteur répéterait encore aujourd'hui, présentent un idéal acceptable pour toute époque et pour tout pays, esquissent des théories dont plusieurs ont été réalisées.

[1] *Confessions*, XI.
[2] Muralt, *op. cit.*, lettre II, cité de Shadwell.

IV

En effet, Rousseau porte quelquefois si loin dans son roman ses réflexions et ses spéculations, que la fable se noie dans le vaste projet de réformer la société. Richardson au contraire poursuit toujours le développement logique des caractères, il ne fait que peu de digressions et se garde bien d'introduire des chapitres de discussions philosophiques. Il ne prenait pas au grand sérieux comme Jean-Jacques son rôle d'écrivain réformateur, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas poursuivi un but moral. « Il espérait inculquer à la jeunesse un goût de lecture sérieuse, et la dégoûter des contes romanesques. Il voulait bannir du roman l'invraisemblable et le merveilleux au profit de la religion et de la vertu [1]. » Mais, à part ces leçons de morale qu'on trouve dans l'ensemble plutôt que dans le détail de ses romans et qu'il n'avait garde de rendre trop sévères, Richardson n'essaya pas de changer l'ordre social. Ses raisonnements mêmes sont souvent puérils. « Nous sommes quatre, écrit Miss Howe... qui vous demandons votre opinion sur une difficulté d'importance, savoir jusqu'à quel point la figure a droit de nous engager [2]; » et c'est ce mince sujet que Clarisse discute avec toute la pédanterie imaginable.

[1] « He hoped, that he might turn young people into a course of reading different from the pomp and parade of romance writing, and, dismissing the improbable and marvelous with which novels generally abound, might tend to promote the cause of religion and virtue. »

[2] Lettre de Clarisse, dimanche 19 mars.

Quand Julie parle du duel et le condamne[1], ses arguments sont beaucoup plus forts et mieux déduits que ce que dit Clarisse à son cousin Morden sur le même sujet:

Le duel, monsieur, lui écrit la jeune Anglaise, qui le sait mieux que vous? est non seulement une usurpation des droits divins, mais une insulte contre la magistrature et contre les lois d'un sage gouvernement. C'est un acte impie. C'est l'entreprise d'arracher une vie qui ne doit pas dépendre du glaive privé; un acte dont la conséquence immédiate est de précipiter dans l'abîme sans fin une âme toute souillée de ses crimes, et de mettre dans le même danger celle du misérable vainqueur, puisque de deux hommes qui s'engagent dans un combat mortel, ni l'un ni l'autre n'a dessein d'accorder à son ennemi ce hasard de repentir et de confiance à la miséricorde du ciel, que chacun a la présomption d'espérer pour soi-même[2].

Dans les lettres que Saint-Preux écrit de Paris, lui aussi critique les mœurs courantes; mais c'est dans la quatrième partie que Rousseau entre à pleines voiles dans ses idées de réformes. Ils aiment fort cette maison de Clarens « faite pour être habitée » et non « pour être vue[3]; » il décrit tout l'aménagement de cette demeure où « il n'y a pas une chambre où l'on ne se reconnaisse à la campagne et où l'on ne retrouve toutes les commodités de la ville[4]. » Tout y est à la fois utile et agréable, ce qui est l'idéal de Rousseau. La manière de former les domestiques et de les garder s'y trouve longuement expliquée. C'est tout un traité d'économie domestique. « Vous y trouvez, dit Rousseau lui-même, un

[1] Voir la *Nouvelle Héloïse*, I, 57.
[2] Lettre nº 363, édition de 1777.
[3] *Nouvelle Héloïse*, IV, 10.
[4] *Nouvelle Héloïse*, IV, 10.

recueil de maximes qui me paraissent fondamentales pour donner dans une maison grande ou petite du ressort à l'autorité[1]. »

Il donne des règles pour le gouvernement de la famille; il montre ce que la maîtresse de la maison doit être à l'égard des amis, des hôtes, des serviteurs. « Voilà, mylord, ce que j'avais à vous dire sur l'économie de cette maison et sur la vie privée des maîtres qui la gouvernent[2]. »

Il veut restaurer la vie de famille; il prêche la sainteté du mariage. Il enseigne aux pères et aux mères leurs devoirs envers leurs enfants. Rien de plus séduisant que la vie champêtre telle qu'il nous la peint. Les journées se passent dans la tranquillité des champs; on travaille, on se fatigue d'une saine fatigue qui donne l'appétit, la santé, le sommeil. Jean-Jacques ennoblit le travail, poétise les modestes occupations du ménage. Richardson laissait tout cela de côté, n'en voyant ni l'importance, ni l'intérêt.

V

Tels sont les traits caractéristiques glanés çà et là dans la *Nouvelle Héloïse;* mais, d'après Rousseau lui-même, il y a au fond de l'œuvre, sous le mariage de Julie avec Wolmar, une espèce d'allégorie.

[1] Lettre au prince de Wirtemberg. Motiers, 10 novembre 1763.

[2] *Nouvelle Héloïse,* V, 2.

Julie, nous l'avons dit, était l'idéal de Rousseau ; il en était amoureux à en perdre la tête. « Quiconque n'idolâtre pas ma Julie, dit-il, ne sent pas ce qu'il faut aimer[1]. » Il en fait aussi la chrétienne parfaite qui devait, par sa dévotion, triompher de l'intolérance. Il avait à un haut degré le sentiment religieux, ou plutôt peut-être une certaine religiosité : « Je doute que personne au monde aime et respecte plus sincèrement la religion que moi ; ce qui n'empêche pas que je déteste et méprise ce que les hommes y ont ajouté de barbare, d'injuste et de pernicieux à la société[2]. » Il sentait comme Julie, le besoin de la religion mais il haïssait le fanatisme. Un chrétien qui persécute ne vaut guère mieux qu'un athée qui voudrait imposer son incrédulité. « Je tolère tout, hors l'intolérance ; mais toute inquisition m'est odieuse[3]. » Et ailleurs : « Je blâme l'intolérance, et je veux qu'on laisse en paix les incrédules ; or, le parti dévot n'est pas plus endurant que l'autre[4]. »

Il était absolument impossible de retourner à la nature primitive ; ce n'était pas même à désirer ; personne ne le savait mieux que Rousseau. Les Saint-Preux n'étaient guère possibles. Mais si la société ne pouvait pas être refaite de toute pièce, elle pouvait du moins être réformée. Avant d'écrire la *Nouvelle Héloïse*, Jean-Jacques avait déjà déclaré la guerre à l'inégalité *(Discours sur l'inégalité)* ; plus tard il allait traiter de l'éducation *(Emile)*, et du gouvernement *(Contrat social)* ; pour le moment, il s'agissait de corriger la génération actuelle.

[1] Lettre à M. du Belloy, à Monquin, 29 février 1770.
[2] Lettre à M. ....., Montmorency, 6 septembre 1760.
[3] Lettre à M. Moulton, Motiers, 17 février 1763.
[4] Lettre à Mme de Créqui, Montmorency, 5 février 1761.

C'est dans la *Nouvelle Héloïse* qu'il enseigne la méthode à suivre. Tout d'abord il faut bannir l'intolérance, réconcilier les « fidèles qui sont rarement d'humeur à laisser les réprouvés en paix dans ce monde, » avec les « incrédules intolérants qui voudraient forcer le peuple à ne rien croire[1]. » Mais où rencontrer l'« homme paisible et doux qui trouve bon qu'on ne pense pas comme lui ? Cet homme ne se trouvera sûrement jamais parmi les dévots, et il est encore à trouver chez les philosophes[2]. »

C'est en Julie qu'il a voulu montrer une femme à la fois religieuse et tolérante ; c'est en Wolmar qu'il a dessiné le type du philosophe sceptique qui ne fait pas de propagande et qui, à la fin, se réconcilie avec la religion.

Vos griefs contre Wolmar me prouvent que j'ai mal rempli l'objet du livre, ou que vous ne l'avez pas bien avisé. Cet objet était de rapprocher les partis opposés par une estime réciproque ; d'apprendre aux *philosophes* qu'on peut croire en Dieu sans être hypocrite et aux *croyants* qu'on peut être incrédule sans être un coquin. Julie dévote est une leçon pour les philosophes, et Wolmar athée en est une pour les intolérants. Voilà le vrai but du livre. C'est à vous de voir si je m'en suis écarté. Vous me reprochez de n'avoir pas fait changer de système à Wolmar sur la fin du roman : mais, mon cher Vernes, vous n'avez pas lu cette fin ; car sa conversion y est indiquée avec une clarté qui ne pouvait souffrir un plus grand développement, sans vouloir faire une capucinade[3].

Si Wolmar pouvait ne pas déplaire aux dévots, dit-il ailleurs, et que sa femme plût aux philosophes, j'aurais peut-être publié le livre le plus salutaire qu'on pût lire dans ce temps-ci[4].

[1] Lettre à M. Voltaire, 18 août 1756.
[2] Lettre à M. de Voltaire, 18 août 1756.
[3] Lettre à M. Vernes, à Montmorency, 24 juin 1761.
[4] Lettre à M. Duclos, 19 novembre 1760.

Voilà donc le but du livre : réunir ce Wolmar philosophe, type de la raison, avec cette Julie qui a commencé par être ce que Saint-Preux est resté — une personne aimant la nature, le type de l'amour pur, et qui finit par sentir le besoin de cette religion personnelle et sincère que Rousseau avait vécue pour ainsi dire, et qu'il trouvait nécessaire pour lutter et contre les passions et contre l'adversité.

Mais le chrétien ne trouve sa récompense qu'après la mort; aussi fallait-il que Julie mourût. Ce ne fut qu'à cette mort que Wolmar put voir dans toute son étendue le résultat de la vie chrétienne, et comprendre, par conséquent, la fausseté, ou tout au moins l'insuffisance de son propre système. Il commença alors à penser que la raison, la philosophie, l'esprit scientifique qui avaient stérilisé l'art et la poésie au XVIII^me^ siècle, ne suffisaient pas à la conduite de la vie, qu'il fallait y joindre la religion et le sentiment. « Il a beau faire, il ne peut la (Julie) croire anéantie; son cœur, malgré qu'il en ait, se révolte contre sa vaine raison. Il parle d'elle, il lui parle, il soupire. Je crois déjà voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois [1]. »

[1] *Nouvelle Héloïse,* VI, 13.

CONCLUSION

Résumons-nous. Nous avons vu qu'en Angleterre comme à Genève des causes toujours actives, existant avant la Réforme, allaient donner à la bourgeoisie une indépendance de pensée et une liberté d'action que n'avaient guère les autres peuples de l'Europe. A Genève et en Angleterre, le gouvernement ne pouvait se passer du suffrage populaire.

Il est probable que cet esprit de démocratie fut pour beaucoup dans le succès de la Réforme. Le protestant est plus libre, plus personnel que le catholique, moins entravé par mille traditions. Il y a moins de magnificence dans le culte; les temples, surtout à Genève, sont d'une extrême simplicité. Le culte protestant pourrait aisément, comme il l'a fait souvent, prendre pour cathédrale la montagne, la forêt ou le désert, et peut-être la Réforme n'a-t-elle pas peu contribué à cet amour de la nature qu'on vit naître à Genève au commencement du XVIII^me^ siècle.

La Réforme allait en outre créer entre la grande monarchie et la petite république des rapports qui ont déjà duré plus de trois siècles. Calvin n'était pas Genevois de naissance, on le sait ; il le devint d'adoption, et son énergie, s'appuyant sur certains traits du caractère genevois en accord avec le sien, mit sa forte empreinte sur

les citoyens de la vieille cité, et fit de cette ville le centre du protestantisme de langue française.

On peut, ce nous semble, remarquer trois périodes distinctes dans les rapports entre Genève et l'Angleterre (nous ne parlons pas ici des rapports politiques où il entre tant d'autres considérations). La première, commençant à la Réforme, aurait pour base la théologie protestante représentée par Calvin et ses successeurs ; elle dure jusque vers la fin du XVII^me^ siècle. Pendant tout ce temps et malgré les persécutions, l'astre de la religion réformée rayonne toujours de sa propre lumière et non d'un éclat emprunté. C'est l'époque où les protestants anglais comme ceux de divers autres pays allaient consulter les théologiens genevois et étudier à l'Académie de Calvin. L'Angleterre était alors presque inconnue du reste de l'Europe, sa littérature était ignorée ou dédaignée. Il n'y avait guère que Genève qui en reçût quelques nouvelles. Nous avons parlé des livres de Joseph Hall, traduits par Jaquemot et imprimés à Genève ; mais ces livres de théologie protestante, ces traités de morale, ne paraissent pas avoir eu beaucoup de lecteurs.

Une nouvelle époque des rapports entre Genève et l'Angleterre commence vers le temps de la révocation de l'Edit de Nantes et dure un demi-siècle. C'est alors qu'il y eut à Genève tant d'étudiants anglais, que tant de Genevois visitèrent l'Angleterre, qu'il y eut tant de lettres échangées. Cela est vrai surtout de 1690 et 1725, alors que l'activité des Français qui avaient cherché asile en Angleterre n'avait pas encore porté fruit. C'est là une période qu'on devrait étudier avec soin pour trouver l'explication de cette anglomanie qu'on fait commencer aux *Lettres*

philosophiques de Voltaire. Nous y avons fait une petite exploration en nous appuyant surtout sur des lettres inédites.

Mais dans cette seconde période, vers la fin de laquelle la France devait subir si fortement l'influence anglaise, on ne voyait pas encore cette influence prédominante à Genève. La France avait perdu son idéal quand la gloire de Louis XIV avait été assombrie par la fin de son règne, et elle cherchait au dehors ce qu'elle ne trouvait plus chez elle. Les Français imitaient les Anglais; les Genevois se bornaient à entretenir les relations qui existaient déjà.

Si l'éducation d'un Genevois n'était pas regardée comme complète sans un voyage en Angleterre, les jeunes Anglais venaient, en assez grand nombre, étudier à Genève. Les théologiens anglicans, les prédicateurs et les évêques même les plus orthodoxes appréciaient la philosophie profonde, la clarté et la simplicité, des thèses de Jean-Alphonse Turrettini; et les églises françaises de la Grande-Bretagne s'attachaient volontiers des pasteurs formés à l'Académie de Genève.

Ce que l'Angleterre renvoyait aux Alpes était en partie le reflet, l'écho de ce qu'elle en avait reçu. Les principes que Calvin avait enseignés à Knox et à ses disciples, les idées que les pasteurs, les évêques anglicans avaient reçues de Genève, après s'être anglicisés, commençaient à revenir vers leur source et y apportaient la sévérité presbytérienne, la rigidité anglicane, l'austérité du Nord, qui ne convenait plus tout à fait au caractère genevois qu'avait adouci un mélange d'éléments nouveaux introduit par les émigrés de toutes nations.

La curiosité de voir ce qu'il y avait de remarquable au delà de la Manche, de connaître un peu ces gens qui « pensent trop, » comme disaient St-Evremond et Abauzit; ce reflet, cet écho de l'influence genevoise qui s'était fait sentir chez les Anglais à partir de la Réformation, est ce qui caractérise la seconde période des rapports entre Genève et l'Angleterre.

Vers 1725 ou 1730, les Français réfugiés dans la Grande-Bretagne commencent à être jaloux de la préférence accordée aux Genevois par les Anglais et s'efforcent de la combattre, déclarant qu'il était impossible qu'un Genevois parlât purement le français; que Turrettini, et par conséquent ses élèves, manquaient d'orthodoxie. Et bientôt, en effet, les pasteurs qui avaient étudié à l'Académie de Calvin, trouvèrent difficilement à se placer dans les églises françaises d'Angleterre, comme on a pu le voir dans les lettres de Serces.

La troisième période a un autre caractère. C'est alors que toutes les choses anglaises devinrent à la mode, à Genève comme en France. Les salons s'ornèrent des portraits des souverains et des hommes illustres d'Angleterre; des *debating-clubs* se formèrent moitié anglais, moitié genevois; la *Bibliothèque britannique* fut fondée; la poésie anglaise, les romans anglais se lisaient partout. La muraille chinoise qui parquait les littératures commençait à s'effriter. La science qui n'a pas de nationalité allait démontrer que les lois de la nature, comme celles de la liberté de l'homme, sont les mêmes en tout pays.

Quelle influence donc l'Angleterre a-t-elle pu avoir par Genève sur Rousseau? Nous répondrons: aucune. Sa jeunesse se passa avec de jeunes apprentis qui n'avaient

pas entendu parler de l'Angleterre. L'anglomanie n'avait pas encore commencé. Fils de la bourgeoisie qui ne change guère, tandis que l'aristocratie évolue plus ou moins au vent des circonstances, Rousseau, par sa nature et par son éducation, était foncièrement genevois.

C'est donc à sa ville natale, qu'il faut demander l'explication de son caractère et de ses œuvres.

Jean-Jacques avait vu à Genève la simplicité de mœurs, l'indépendance en politique, et le calvinisme élargi que prêchait Turrettini. Il n'est pas nécessaire de s'éloigner des bords du Léman pour comprendre et son admiration des beautés pittoresques et son amour pour cette nature qui ne connaît pas de distinctions sociales. Pour lui, comme pour George-Louis le Sage, tous les hommes sont égaux; pour lui, comme pour Lullin et tant d'autres de ses compatriotes, la nature est belle et bonne, et la sage simplicité, le travail sont obligatoires aux riches comme aux pauvres. Sa susceptibilité même est un trait national qui n'étonne pas dans une ville où affluaient tant d'étrangers de toute condition, et qu'on retrouve encore chez les Genevois d'aujourd'hui, en même temps qu'une certaine réserve qui va souvent jusqu'à la froideur. Sérieux, consciencieux, les Genevois se défient de ceux qui ne paraissent pas avoir dans la vie un but élevé ou bien défini. Ils montrent la bonne voie par leur conduite, comme Jean-Jacques l'a montrée par ses récits. Ses idées de réforme sociale sont très sérieuses, quoiqu'il dise, peut-être dans un accès de mauvaise humeur, que son essai arrivait trop tard. « Quant au projet de réchauffer les cœurs de vos compatriotes, par l'image des antiques vertus de leurs pères, il est beau, mais il est vain : l'on

peut tenter de guérir des malades, mais non pas de ressusciter des morts. Vous venez soixante-dix ans trop tard [1]. »

Rousseau avait lu les ouvrages de Muralt, de Prévost, de Voltaire, nous l'avons vu. *Cleveland* l'intéressa vivement; les *Lettres philosophiques* le stimulèrent, c'est lui-même qui le dit; mais ce n'est que le mélancolique Bernois, Muralt, qui lui fit éprouver une véritable sympathie.

C'est dans les *Lettres sur les Anglais et les Français et sur les voyages* qu'il a puisé les quelques allusions à l'Angleterre éparses dans la *Nouvelle Héloïse* [2].

C'est ici que nous voulons conclure. S'il est vrai que Rousseau doive quelque chose à Richardson, à notre avis sa dette est bien petite, et il n'a jamais été plus original que dans la *Nouvelle Héloïse*. Aucun autre de ses ouvrages peut-être ne renferme un plus grand nombre de ses idées favorites sur tout sujet, et rien dans tout cela ne dérive de Richardson. Rousseau lui a emprunté, nous l'avons dit, la forme épistolaire que la popularité de *Clarisse*, de *Paméla* avait mise à la mode. Les ressemblances de plan, les quelques analogies de personnages que nous avons signalées s'expliquent tout naturellement, et, en bonne justice, on ne saurait leur attribuer une importance capitale. Le roman de Rousseau est bien à lui.

[1] Lettre à M. du Belloy, Monquin, 19 février 1770.

[2] Ce ne fut qu'en 1762 que Rousseau connut Mylord Keith et en 1766 qu'il alla en Angleterre. Nous n'avons rien dit en particulier de Mylord Edouard parce qu'il n'est pas plus anglais que français. C'est un type qui a défrayé bien des romans. Il est brave, généreux, calme, sans préjugé : l'idéal, plus ou moins, des philosophes du XVIII^me^ siècle.

On l'y retrouve d'un bout à l'autre; et pour avoir choisi la forme qui convenait le mieux à l'expression de ses nobles théories, son mérite n'est pas diminué, et sa gloire personnelle reste entière.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Les Anglais à Genève et les Genevois en Angleterre jusqu'au milieu du XVIII^me siècle.

Chapitre Ier

Pages.

I. Universalité des mouvements littéraires 3

II. Etude chronologique sur la page 107 du livre de M. Texte. *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire* 10

III. George-Louis Le Sage de la Colombière 20

IV. Ce que Rousseau doit par Genève à l'Angleterre . . . 28

Chapitre II

I. Genève et l'Angleterre sont deux pays protestants . . . 33

II. Correspondance de Calvin 41

III. Colonie anglaise à Genève sous la reine Marie 44

IV. Traduction des livres de Hall par Jaquemot 48

V. Voyageurs genevois en Angleterre. Extraits de leurs lettres 57

VI. Voyageurs anglais à Genève 110

Chapitre III

I. Les *Lettres* de Muralt *sur les Anglais*. 117

II. Les livres de l'abbé Prévost. 123

III. Les *Lettres* de Voltaire *sur les Anglais* 131

IV. Les Anglais que Rousseau a pu connaître. 134

SECONDE PARTIE

La « Nouvelle Héloïse » et « Clarisse Harlowe ».

Chapitre Ier

Pages

I. Richardson 139
II. *Clarisse* et la *Nouvelle Héloïse*, deux romans par lettres . 140
III. Julie et Claire rappellent Clarisse et Miss Howe 150

Chapitre II

I. Rousseau a peint le paysage : Richardson l'a négligé . . 166
II. Rousseau a voulu peindre l'amour dans Saint-Preux, lequel est un tout autre homme que Lovelace. 172
III. Richardson peint le monde réel, Rousseau le monde idéal 177
IV. La *Nouvelle Héloïse* traite des réformes à introduire dans la société 181
V. Rousseau a voulu se servir des caractères de Julie et de Wolmar pour réconcilier les dévots et les incrédules . 183
Conclusion 187

2480 4
301

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

APR 25 1972

CE

a39003 003513164b

CE PR C129
.S9V7 1901
COO VREELAND, WI ETUDE SUR LE
ACC# 1248984

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 03 08 09 11 7